MERCVRE DE FRANCE

NOUVELLES

de

E. T. W. Hoffmann
Georges-Emmanuel Clancier   Ladislas Dormandi
Robin Livio   Alain Prévost

•

POÈMES

de

André du Bouchet   Jean-François Chabrun
Edmond Humeau   Jean Rousselot
Jules Tordjman

MERCVRIALE

GAËTAN PICON
NICOLE VEDRÈS
YVES FLORENNE
ROBERT LAULAN
RENÉ DUMESNIL
J.-F. ANGELLOZ
DUSSANE
JEAN QUEVAL
JACQUES LEVRON
JACQUES VALLETTE
LUCIE MAZAURIC
GEORGES CONTENAU
GEORGES MONGRÉDIEN

méro 1127   Juillet 1957

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 370 francs belges, 6 mois : 190 francs belges, le numéro : 34 francs belges.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an: 33 francs suisses, 6 mois : 17 francs suisses, le n° : 2,75 francs suisses).

E. T. W. HOFFMANN

La Marquise de la Pivardière

Trad. A. Espiau de la Maestre

« La Marquise de la Pivardière » est un des derniers récits de Hoffmann (qui mourut en 1822, à quarante-six ans). Paru en 1820, il est demeuré inédit en français et doit figurer dans le quatrième et dernier tome de la remarquable édition des Contes *publiée par le Club des Libraires sous la direction d'Albert Béguin. Peu de temps avant de mourir, Albert Béguin avait eu l'attention de proposer cet inédit à notre revue. Que le Club des Libraires veuille bien trouver ici tous nos remerciements.*

Un homme du peuple, un certain Barré, avait entraîné sa fiancée tard le soir dans le Bois de Boulogne, et là, comme il en avait assez d'elle et poursuivait une autre femme de ses assuidités, il l'avait assassinée à coups de couteau. La jeune fille, de son état vendeuse de fruits et légumes, était connue partout, pour sa beauté et sa vertu, sous le nom de la Belle Antoinette. Paris tout entier retentit du crime de Barré : parmi les habitués des soirées de la duchesse d'Aiguillon il n'était question que de l'abominable assassinat de la pauvre Antoinette.

La duchesse aimait se perdre dans d'interminables considérations morales : ce soir-là, elle expliquait donc, avec beaucoup d'éloquence, que seul un effroyable manque d'instruction et de religion entraînait le vulgaire à commettre des crimes manifestement étrangers à l'esprit et au caractère des personnes de condition.

Le comte de Sainte-Hermine, d'habitude infatigable boute-en-train des salons, était resté plongé dans ses réflexions et la pâleur de son visage indiquait qu'un malheur cruel avait dû le bouleverser. Il n'avait pas encore dit un seul mot. La duchesse cependant avait achevé son sermon : « Pardonnez-moi, Madame, dit-il enfin, Barré lit couramment, écrit fort bien, il sait même compter et ne joue pas mal du violon. Quant à sa religion, il n'a jamais de sa vie mangé une once de viande le vendredi, il est allé à la messe tous les dimanches et, le matin du jour où il a commis son crime, il s'est confessé. En quoi pouvez-vous incriminer son instruction ou sa religion? »

Sans doute, dit la duchesse, le comte voulait-il, par ses propos amers, faire passer sur elle-même et ses hôtes l'humeur exécrable qui lui enlevait ce soir toute son amabilité... La conversation reprit son train et un jeune invité s'apprêtait à décrire à nouveau, dans tous ses détails, le crime de Barré, quand avec un geste d'impatience Sainte-Hermine se leva soudain, et, d'un ton véhément, déclara qu'on le chasserait incontinent si l'on ne mettait fin à une conversation qui lui déchirait le cœur et rouvrait une plaie, dont il avait espéré, momentanément du moins, calmer la morsure en venant chez la duchesse.

Tous le supplièrent de ne pas garder plus longtemps secrète la raison de son amertume.

« On n'appellera plus « amertume », dit-il, ce qui me donne aujourd'hui un air insupportablement morose et on pardonnera à ma juste douleur de ne pouvoir endurer qu'on parle du crime de Barré, quand je vous aurai dévoilé ce qui me bouleverse. Un homme pour qui j'ai la plus haute estime, qui dans mon régiment s'est toujours montré brave, valeureux et sincèrement dévoué à mon endroit, a été, il y a trois jours, assassiné en pleine nuit dans son lit, de la façon la plus atroce; c'est le marquis de la Pivardière.

— Ciel! s'écria la duchesse, encore un crime abominable! Comment cela a-t-il pu arriver? Pauvre, malheureuse marquise! ». Sur cette parole de la duchesse, il ne fut plus question du marquis assassiné : on n'eut plus de compassion que pour la marquise. Aucune louange n'était suffisante pour célébrer cette femme aimable et spirituelle, modèle de vertu austère et de noblesse d'âme qui, avant son mariage, alors qu'elle était Mlle du Chauvelin, était déjà la perle des premiers salons de Paris.

« Eh bien! dit le comte d'une voix bouleversante, c'est pourtant cette femme spirituelle et vertueuse, ornement des premiers salons parisiens, c'est elle qui a abattu son mari, avec l'aide de son confesseur, l'infâme Charost. »

Muets d'horreur, tous avaient braqué leurs regards sur le comte. Mais lui, après avoir fait une profonde révérence à la duchesse prête à défaillir, quitta la salle.

Françoise-Marguerite du Chauvelin avait perdu sa mère très jeune et son éducation avait été l'œuvre exclusive de son père, homme d'esprit mais d'une austère rigidité. Le chevalier du Chauvelin estimait possible de faire prendre conscience de ses propres faiblesses à une âme féminine et, par le fait même, de l'en guérir radicalement. Il dénigrait systématiquement le charme assuré aux femmes par une conception subjective de la vie qui tient à la place que la nature elle-même a assignée à leur sexe. Et pourtant cette idée explique une manière d'être dont la séduction nous gagne irrésistiblement au moment même où elle va nous sembler capricieuse, inintelligente et mesquine. Le chevalier pensait également que, pour atteindre son but, il fallait avant tout soustraire une âme de jeune fille à toute influence féminine. Il veilla donc avec le plus grand soin à écarter de sa fille toute personne qui, de près ou de loin, aurait ressemblé à une gouvernante; et il sut s'y prendre assez habilement pour qu'aucune compagne de jeux de Françoise ne s'habillât dans les mêmes couleurs qu'elle ou ne lui fît confidence des mille petits secrets d'une soirée de bal, etc. Il fit également en sorte que les femmes absolument indispensables au service de sa fille fussent de stupides péronnelles, dont il présentait l'imbécillité comme autant de repoussantes caricatures de l'idéal féminin. Enfin, lorsque Françoise fut en âge d'en saisir la portée, il s'attacha particulièrement à décocher les traits de sa mordante ironie contre les rêveries douceâtres de l'amour, qui pourtant donne sa plus profonde empreinte au destin d'une femme et, chez l'homme seulement, peu dégénérer en grotesque bouffonnerie.

Heureusement pour Françoise, ces principes du chevalier le menèrent à une méprise complète. Il eut beau mettre tout en œuvre pour dénaturer sa délicate féminité, pour lui imposer ce cynisme viril qui méprise le théâtre du monde parce qu'il croit le comprendre, le percer de son lucide réalisme. Il ne parvint pas à détruire la grâce souveraine qu'elle tenait de sa mère et qui émanait d'elle avec toujours plus de force. Bien plus, par une singulière erreur, il prit ces agréments pour le fruit de sa

judicieuse éducation, sans penser qu'il avait précisément forgé contre elle ses armes les plus dangereuses.

On n'aurait pu dire que Françoise fût belle, car les traits de son visage n'étaient pas assez réguliers; mais grâce à ses yeux splendides et pétillants d'esprit, au ravissant sourire qui égayait ses lèvres et animait ses traits, à la noblesse d'une taille aux membres admirablement proportionnés, à la séduction souveraine de tous ses mouvements, elle avait un charme inexprimable. Au demeurant, l'instruction beaucoup trop savante que son père lui avait donnée, et qui, d'habitude, n'aboutit que trop facilement à blesser la nature féminine dans ses œuvres vives sans lui substituer, lui avait donné un jugement sûr et plein d'indulgente compréhension. L'ironie enfin, qui lui venait sans doute de son père, s'épanouissait chez elle en bienveillance et en bonne humeur. Aussi bien, lorsque le chevalier, cédant aux convenances de son milieu, l'introduisit dans le « grand monde », devint-elle tout naturellement l'idole des salons.

Il est facile d'imaginer l'empressement assidu des hommes, jeunes ou non, autour de l'adorable Françoise. Mais leurs tentatives se heurtèrent aux principes que le chevalier du Chauvelin avait inculqués à sa fille. Un homme, doué par la nature de tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes, avait-il réussi à s'approcher de Françoise, et le cœur de la jeune fille se disposait à répondre à ces avances... brusquement le grotesque épouvantail de la femme amoureuse, évoquée par son père, surgissait devant ses yeux, et l'effroi, la peur de ce cauchemar étouffait dans l'œuf tout sentiment d'amour. Françoise, pourtant, n'était manifestement pas une femme fière, pudibonde ou froide : on lui prêta donc une passion cachée, dont on guettait l'épanouissement avec curiosité. Mais ce fut en vain. Françoise eut vingt-cinq ans et elle n'était toujours pas mariée. C'est alors que mourut le chevalier, et sa fille, unique héritière, entra en possession du château familial de Nerbonne.

La duchesse d'Aiguillon — nous avons fait sa connaissance au début de ce récit — crut de son devoir de veiller sur le sort de Françoise et de se préoccuper de sa situation. Elle tenait pour impossible qu'une jeune fille, fût-elle âgée de vingt-cinq ans, pût se diriger seule. Habitué à donner à toute entreprise un certain cachet de solennité, un groupe de dames se réunit, qui tinrent conseil sur le destin de Françoise : elles furent finalement unanimes à penser que sa situation présente lui faisait une obligation pressante de s'établir. On connaissait l'aversion de la jeune fille pour le mariage : la duchesse

se réserva la difficile mission de convaincre Françoise de leur décision et, à l'avance, elle se rengorgeait à la pensée du triomphe que remporterait son éloquence.

Elle alla donc trouver Mlle du Chauvelin : dans un petit discours fort adroitement tourné, mais qui lui avait coûté bien du mal, elle lui démontra qu'il lui fallait, en fin de compte, se conformer aux nécessités de la vie, surmonter sa pruderie et son entêtement, donner libre cours à l'amour et accorder sa main à un homme digne d'elle.

Avec un tranquille sourire et sans l'interrompre une seule fois, Françoise l'avait laissée parler : quelle ne fut pas la stupéfaction de la duchesse d'entendre la jeune fille lui déclarer qu'elle partageait tout à fait son avis. Sa situation, la possession de grands biens, l'administration de sa fortune lui faisaient une obligation urgente de s'établir en épousant un honorable parti. Mais elle parla ensuite de ce mariage comme d'une affaire, dont la conclusion était rendue nécessaire par sa situation : elle serait bientôt dans le cas, disait-elle, de choisir entre ses prétendants celui qui aurait fait preuve de la plus grande maturité d'esprit et du plus de pondération.

« Mademoiselle! s'écria la duchesse, mademoiselle! Faudra-t-il donc que votre âme, avec toute la richesse de sa sensibilité et de sa délicatesse, demeure complètement fermée au plus beau sentiment qui fasse le bonheur des mortels? N'avez-vous jamais, jamais aimé? »

Cela n'avait pas du tout été son cas, assura Françoise, mais l'amour — et elle se mit à développer la doctrine de son père — était un sentiment qu'un principe mauvais de la nature avait, dans une sadique ironie, déposé dans le cœur humain pour stériliser la force originelle de l'esprit; son seul effet était de saccager l'existence par toutes sortes d'humiliations et de pitoyables folies. Effarée par ces abominables propos, la duchesse se mit à gourmander sévèrement Françoise de sacrifier à des doctrines infâmes et diaboliques, qui contredisaient à la nature la plus intime de la femme et devaient fatalement amener ce que la jeune fille accusait le plus sublime des sentiments de provoquer : un appauvrissement et un gâchis de la vie. Elle avait fini par saisir la main de Françoise et, les larmes aux yeux, lui dit : « Non, ma chère petite enfant, ce n'est pas possible, tu t'abuses toi-même, tu feins de paraître plus méchante que tu n'es vraiment, tu n'as rien de commun avec les principes inhumains d'un être qui haïssait la vie!... Tu as aimé et c'est un entêtement factice qui te fait regimber contre ton instinct pro-

fond!... Sois sincère, pèse soigneusement chaque instant de ta vie : il n'est pas possible qu'il n'en ait existé aucun où l'amour ait fait tout d'un coup irruption dans ce cœur que tu as cuirassé de glace!... »

Françoise allait répliquer à la duchesse : mais soudain une pensée, comme un éclair, parut la faire tressaillir. Le visage d'abord empourpré, puis d'une pâleur mortelle, elle regardait fixement par terre et, après un profond soupir, elle dit :

« Oui, je vais être franche... Oui, il y a eu un moment dans ma vie où, avec une violence bouleversante, m'a assaillie à l'improviste ce sentiment que j'ai appris à mépriser et que je méprise encore.

— Parle, malheureuse! s'écria la duchesse, parle!

— Je venais d'avoir mes seize ans, expliqua Françoise, lorsque mon père m'introduisit, madame, dans votre salon. Vous aviez su vaincre ma timidité et m'amener à suivre sans gêne aucune mon naturel. Ce que je condamnerais aujourd'hui comme un laisser-aller inconvenant fut jugé alors on ne peut plus charmant et j'aurais pu me flatter de passer pour la glorieuse reine de la société...

— Mais vous l'étiez, vous l'étiez! interrompit la duchesse.

— Qu'ai-je bien pu dire à ce moment-là? continua Françoise, je ne sais plus; mes paroles, en tout cas, provoquèrent une telle émotion parmi les invités que tous, au milieu d'un profond silence, fixèrent leurs regards sur moi et que j'en baissai les yeux de confusion. Il m'avait semblé entendre tout bas près de moi, comme dans un soupir, appeler mon nom... Instinctivement je lève les yeux : mon regard tombe sur un jeune homme que je n'avais jamais remarqué. Un feu insolite rayonne de ses yeux sombres et me transperce comme un poignard de flammes... une indicible douleur m'étreint. J'ai la sensation que je vais m'effondrer, morte, mais d'une mort qui doit être le suprême ravissement de la béatitude... Incapable de prononcer un seul mot, torturée de ce suave martyre, je ne puis qu'exhaler un soupir... les larmes me jaillissent des yeux... On me croit soudain malade : transportée dans une pièce voisine, on me délace et on emploie tous les moyens à portée de la main pour m'arracher à cet affreux état. Malgré mon angoisse mortelle, le désespoir même qui m'accable, je réussis finalement à certifier que tout est passé, que je me sens désormais tout à fait bien. Je demande à rentrer au salon. Mes yeux le cherchent, le trouvent : je ne vois plus rien que lui, *lui*...! A la pensée qu'il peut s'approcher de moi, je suis toute tremblante et pour-

tant c'est cette pensée qui me pénètre du plus doux ravissement que j'aie jamais éprouvé ou soupçonné. Tout en ignorant sans doute la cause de mon état, mon père n'avait pas pu ne pas remarquer ma surexcitation anormale : il se hâta de me faire quitter la soirée.

« Malgré ma naïveté, j'avais pourtant bien dû reconnaître que ce ferment de dépravation, contre quoi mon père m'avait si vivement mise en garde, avait pénétré de force dans mon cœur. La violence de la crise qui avait failli avoir raison de moi me persuada de l'exactitude absolue de tout ce qu'il m'avait dit à ce sujet. Ce fut un rude combat. Mais j'en sortis victorieuse. L'image du jeune homme s'estompa, je me sentis joyeuse et libre, j'osai de nouveau paraître à vos soirées, madame. Celui que je redoutais n'y était plus. Mais le destin, ou plutôt cette source empoisonnée de la vie, n'était pas rassasiée de ma victoire : une lutte plus dure m'attendait.

« Plusieurs semaines s'étaient écoulées... Je m'étais accoudée à ma fenêtre à l'heure habituelle du crépuscule et regardais dans la rue. Soudain j'aperçois le jeune homme : il a levé les yeux vers moi, il me salue et il s'avance à grands pas vers la porte d'entrée de la maison. Pauvre de moi!... La même puissance abominable s'empare de moi avec une violence renouvelée. Il vient... il te rend visite... Cette pensée, ravissement et désespoir à la fois, me fait perdre les sens.

« Quand je repris connaissance, j'étais étendue, dévêtue, sur le divan. Mon père était à mes côtés, un flacon de sels à la main. Il me demanda si quelque chose m'était arrivé : il avait entendu la porte de ma chambre s'ouvrir, se fermer, puis des pas descendre l'escalier, des pas qui lui avaient paru ceux d'un homme. Enfin, à son grand effroi, il m'avait trouvée par terre, sans connaissance. Je ne pouvais et ne voulais rien lui dire. Il parut en tout cas se douter de mon secret, car, malgré la fièvre nerveuse qui me terrassa et faillit m'emporter, ses sarcasmes n'épargnèrent point les « évanouissements suspects d'une fièvre amoureuse contrariée ». Je lui en sais gré du reste, car ma seconde victoire, bien plus glorieuse à mon avis que la première, c'est lui qui ainsi m'a aidée à la remporter. »

La duchesse avait pris Françoise dans ses bras et, pleine de joie, l'enlaçait tendrement. Désormais, assurait-elle, tout allait merveilleusement s'arranger. Cette victoire, elle n'y attachait aucune importance. Bien plus, comme elle tenait un journal, où elle notait avec exactitude les noms de tous les invités de ses soirées et les incidents survenus, elle n'aurait aucune peine à

retrouver le jeune homme qui avait conquis le cœur de Françoise. Ainsi unirait-elle deux tourtereaux que les odieux principes d'un père fanatique avaient séparés.

Françoise eut beau protester que si le jeune homme, sans doute homme fait après bientôt dix années, ne s'était vraiment pas encore marié et qu'il voulût demander sa main, elle ne consentirait pour rien au monde à l'épouser, car le souvenir de ces incidents fatidiques ne pourrait que bouleverser sa vie. La duchesse la traita de péronnelle entêtée : et même, ajoutait-elle, l'heure de la raison pourrait bien arriver trop tard et un désastre irréparable s'abattre sur Françoise. La jeune fille cependant pensait qu'après avoir persévéré pendant dix ans, modifier son comportement était chose impossible. Aussi bien n'avait-elle aucune hâte à faire choix d'un époux, qui pourtant lui paraissait à elle-même si nécessaire.

De fait, trois années s'écoulèrent encore et Françoise n'était toujours pas mariée.

« Originale comme elle l'est, disait la duchesse d'Aiguillon, elle nous servira brusquement une de ces singularités!... » Elle ne pensait pas si bien dire : car qui eût pu supposer que Françoise, ainsi qu'il arriva, offrirait sa main au marquis de la Pivardière? De tous les prétendants de la jeune fille, le marquis de la Pivardière était assurément celui dont les chances paraissaient les moins sérieuses. De taille médiocre, renfermé de nature, l'esprit lent, il n'avait vraiment rien d'un brillant homme du monde. A force de gâcher sa jeunesse à ne rien faire, il avait acquis envers la vie une indifférence qui, souvent, se teintait de mépris et dégénérait en acerbe ironie. Enfin c'était un caractère irrésolu, incapable de faire le mal sans y être contraint par les circonstances, mais pareillement incapable de faire le bien à moins d'y être convié par l'opportunité, sans toutefois être obligé d'y appliquer spécialement sa pensée.

Les manières, les opinions et les principes du marquis parurent à Françoise offrir de frappantes ressemblances avec ceux de son père : elle souhaita donc le connaître de plus près. Le marquis, assez rusé pour saisir comment il devait s'y prendre pour gagner ses sympathies, discerna avec le plus grand soin et s'empressa de faire sien tout ce que Françoise par conviction intime affirmait, en particulier au sujet du mariage; il le lui débitait ensuite comme l'expression de sa propre pensée.

En présence de cette apparente communauté de vues, à l'idée que le marquis était de tous ses prétendants le seul à considérer la vie du vrai côté et, partant, le seul qui n'élèverait pas de pré-

tentions irréalisables, à constater surtout qu'il ne s'était jamais avisé de jouer les amoureux passionnés, qu'il ne s'était pas départi de sa froideur et de son flegme, le choix de Françoise fut fait. C'est ainsi que d'un homme qui avait des créanciers à ses trousses elle fit le seigneur de Nerbonne.

On aurait pu redouter qu'un désaccord profond n'éclatât dès le début de leur mariage : bien au contraire, force fut de constater qu'il n'en était rien. Le marquis, tout auréolé de la grâce de sa femme, semblait un nouvel homme. Sa froideur glaciale parut se dégeler et finalement il fallut bon gré mal gré convenir que le marquis de la Pivardière était somme toute un homme fort agréable, avec qui la marquise, en restant fidèle à ses principes, pourrait être fort heureuse.

Après quelques mois de séjour à Paris, le marquis et son épouse se rendirent à Nerbonne. Tous les deux y menèrent une vie effectivement tranquille et heureuse, si toutefois on veut appeler ainsi une indifférence réciproque totale, excluant toute privauté de sentiment. Cette atmosphère ne fut pas le moins du monde modifiée quand la marquise eut mis au monde une fille.

Des années avaient passé. Or la guerre, qui en 1688 venait d'éclater, amena l'enrôlement de l'arrière-ban et le marquis fut obligé de s'absenter de Nerbonne pour prendre souvent du service dans un régiment d'étapes. Ce service lui fut-il à charge? ou éprouva-t-il le besoin de s'évader de la monotonie de son existence? son union avec la marquise lui était-elle même devenue ennuyeuse, désagréable? Toujours est-il qu'il chercha un commandement dans l'armée de campagne et réussit à obtenir un escadron dans le régiment de dragons du comte de Sainte-Hermine. Ainsi demeura-t-il tout à fait éloigné de chez lui.

A un quart d'heure du château de Nerbonne se trouvait l'abbaye de Miseray, propriété des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Un des Pères desservait la chapelle du château, service qui l'astreignait à y célébrer la messe chaque samedi. Une coutume ancestrale voulait aussi que le desservant fût en même temps le confesseur des châtelains. Au lieu d'aller à l'église de Jeu, où se trouvait la paroisse proprement dite de Nerbonne, la marquise avait naturellement pris l'habitude d'entendre la messe à l'abbaye et de s'y confesser. En raison de sa proximité, elle s'y rendait de coutume à pied.

Le matin d'un jour de fête, la marquise, qui se tenait encore

dans le jardin du château, crut entendre les cloches de l'abbaye sonner une sorte de glas solennel. Une mélancolie qu'elle n'avait plus éprouvée depuis longtemps la pénétra tout entière. Il lui semblait voir surgir de son passé des visions fantastiques : c'était comme une ronde de figures animées et d'instants rapidement envolés qui lui dévoilaient qu'elle n'avait pas su faire sa vie au printemps épanoui de sa jeunesse. Une incompréhensible douleur lui oppressait la poitrine et elle ne pouvait retenir ses larmes. Espérant trouver dans la méditation un adoucissement de la peine qui lui déchirait l'âme, elle se rendit à l'abbaye.

Pendant la messe, qui venait à peine de commencer, elle se sentit poussée irrésistiblement, par une force inconnue, vers le confessionnal qu'avait coutume d'occuper le chapelain du château. Or la voix qu'elle perçut, au moment où le prêtre lui donnait l'absolution, la fit tressaillir de tous ses membres. Sur le point de défaillir, elle s'éloignait en chancelant, quand, à travers la grille du judas, elle aperçut le visage livide du prêtre, dont les yeux sombres la transperçaient d'un regard de feu... « Un homme? non! se disait la marquise, morte d'émotion, à son retour au château. Un spectre plutôt, évoqué des profondeurs affreuses des abîmes, pour saccager ma vie! » Mais quelle ne fut pas la profondeur de son épouvante quand elle se rappela distinctement avoir avoué au prêtre fantôme que dans son enfance, à son insu, elle avait tué un jeune homme et plus tard trompé son mari, crimes dont elle n'avait jamais eu la moindre conscience. Elle se rappelait également qu'à l'aveu de ce meurtre le prêtre avait laissé échapper une étrange plainte, mais qu'au moment de l'absolution, après l'avoir assurée que le Ciel lui avait depuis longtemps pardonné le meurtre, il lui avait dit que son adultère pouvait sans doute être expié par une contrition sincère et une rigoureuse pénitence, mais qu'en revanche elle aurait à subir le châtiment des lois humaines. Ce mystérieux incident lui paraissait une épouvantable hallucination de folle; elle fit donc demander qui avait ce matin-là entendu sa confession à la place du chapelain du château.

Celui-ci, apprit-elle, après avoir été alité pendant deux jours, venait de mourir, et le confesseur du matin était le Père désormais chargé d'assurer le service à la chapelle du château : il viendrait y célébrer dès le samedi suivant. « Est-il donc possible, songeait la marquise, qu'une émotion, je dirais presque un brutal ébranlement nerveux, soit capable de susciter de pareilles divagations? Enfin, mon spectre va prendre forme. Je le verrai et il ne me restera plus qu'à avoir honte de ma sottise. »

Le samedi matin suivant, le nouveau chapelain venait d'entrer dans le salon de la marquise et, la tête légèrement inclinée, l'avait saluée d'un *Laudetur Jesus Christus*. A cet instant, elle le fixa du regard, puis, tombant à ses genoux, elle s'écria, tout égarée :

« Malheureuse que je suis!... Ah! c'est toi! tu es le jeune homme que j'ai assassiné dans ma jeunesse!

— Remettez-vous, madame, lui dit calmement le prêtre, en la relevant et en la conduisant à son fauteuil. Je vous en prie, surmontez la douleur qui, hélas! ne déchire sans doute que trop cruellement votre cœur, puisque aucun repentir ne peut réparer ce qui est irrémédiablement perdu!

— Ne me prenez pas pour une folle, mon Père, balbutiait la marquise. Cette pâleur de votre visage, vos cheveux grisonnants... et pourtant oui, c'est vous, vous êtes le jeune homme jadis aperçu chez la duchesse d'Aiguillon, qui aviez fait naître en mon cœur le ravissement meurtrier, l'ardeur torturante d'une passion qui devait me rester à tout jamais étrangère. Malheur à moi! Qu'est-ce qui me déchire la poitrine encore, maintenant que je vous revois? Mais non!... tout n'est que chimère, folie... Vous ne pouvez être ce jeune homme, c'est impossible!

— Mais si pourtant! interrompit le moine. C'est moi! Je suis ce jeune homme, le malheureux Charost, que vous avez précipité dans le désespoir... Je vous ai reconnue quand vous êtes entrée au confessionnal : j'ai parfaitement compris ce dont vous vous accusiez avec un trouble étrange, et la plainte qui s'est échappée de ma poitrine, les larmes brûlantes qui ont jailli de mes yeux, ont été le dernier tribut qu'il me fallait payer au souvenir d'un malheur terrestre. La lettre que vous m'aviez écrite, qui m'avait brisé le cœur et précipité dans un affreux désespoir, je l'avais toujours conservée. Mais je l'ai détruite après vous avoir revue et lorsque j'ai eu la certitude que l'ultime épreuve était surmontée.

— Comment? reprit la marquise. Que voulez-vous dire? Vous parlez d'une lettre que vous auriez reçue? Je ne vous ai jamais écrit. Après notre rencontre chez la duchesse d'Aiguillon, nous n'avons eu aucune relation. Que de choses mystérieuses!

— Sans doute, repartit le moine avec un sourire où ne pointait aucune ironie, plus de vingt années ont-elles effacé, avec la mémoire de la blessure profonde qui m'avait conduit au désespoir, le souvenir de la manière dont elle me fut infligée... Je n'avais pas encore aimé; mais du jour où je vis mademoi-

selle du Chauvelin, l'amour me saisit avec la violence bouleversante qu'il est capable d'exercer sur l'âme sensible d'un jeune homme. Frissonnant de joie, j'avais remarqué la nervosité de la jeune fille, je voyais ses yeux passionnés et timides tour à tour me chercher et m'éviter. Oui! il fallait me rendre à l'évidence : je croyais toucher au suprême bonheur de ma vie. Le départ du président Charost, mon père, pour notre propriété de Châtillon-sur-Indre, m'éloigna de Paris. Mais comment pouvais-je rester éloigné de mon amour? Je réussis non sans peine à obtenir de mon père l'autorisation de retourner dans la capitale. J'avais pu découvrir la maison de la jeune fille : ma première sortie, dès mon retour, m'y conduisit. J'espérais au moins apercevoir à sa fenêtre celle que j'aimais. Quel ravissement, quel bonheur céleste quand je la vis, qu'elle me sembla être prise d'une frayeur soudaine et vivement se retira! Monter jusqu'à elle... monter! exhaler à ses pieds toute l'ardeur suprême qui me remplissait l'âme d'amour! A cette pensée, j'étouffe tout scrupule de bienséance. Personne dans le vestibule, je m'oriente, j'entre dans la chambre de la jeune fille.

« Mais celle dont je me croyais aimé poussa à cet instant le cri d'horreur qui, tel un coup mortel, m'a transpercé le cœur : « Sortez! malheureux, sortez!... » Et de ses mains distendues elle me repoussait avec tous les signes de la plus profonde répulsion. J'entendis alors des pas se rapprocher... Ce fut chez moi seulement, où j'étais revenu comme un automate inconscient, que je repris le contrôle de mes esprits. Aujourd'hui encore, j'ignore comment je suis sorti de la maison du chevalier du Chauvelin, si j'ai rencontré quelqu'un, si quelqu'un m'a parlé, ce qui autrement a pu se passer. Quand je fus redevenu plus calme, ma seule idée fut qu'un fatal malentendu avait dû se produire. J'écrivis à Françoise : avec la ferveur brûlante qu'inspire la plus ardente passion, je lui décrivais mon amour, mon inconsolable désespoir, je l'adjurais dans les termes les plus émus de me dire quelle maudite fatalité provoquait la haine, que dis-je, l'horreur qu'elle m'avait témoignée. Le lendemain même, je reçus sa réponse, cette lettre qui a détruit tout l'espoir de ma vie. Avec un dédain insultant, Françoise me repoussait : loin d'éprouver haine ou horreur, assurait-elle, pour une personne qu'elle avait à peine l'avantage de connaître, elle redoutait néanmoins grandement les fous. C'est pourquoi elle me priait de bien vouloir lui épargner ma présence... Il fallait, en effet, que je fusse atteint d'une étrange folie : c'était sans doute l'expression de cette crainte que j'avais prise pour de la

haine ou de la répulsion. Pas un mot de cette fatale lettre qui ne me déchirât le cœur! Je quittai Paris et errai à l'aventure, sans retourner à Châtillon. L'habit que je porte vous montre où j'ai cherché et trouvé la paix. »

Par tout ce qu'elle avait de plus sacré, la marquise jura qu'elle n'avait jamais reçu de lettre de Charost. Elle n'avait donc pas pu y répondre. Sans aucun doute possible, la lettre avait dû tomber entre les mains du chevalier, son père, qui avait répondu à sa place. Une idée soudaine, qui n'avait jamais auparavant effleuré son esprit, s'empara de la marquise : pourquoi son père, dont toute la personnalité lui avait toujours inspiré le plus profond respect, dont les principes avaient été l'unique règle de ses pensées et de sa conduite, ne serait-il pas précisément ce principe mauvais qui l'avait trompée et lui avait ravi son suprême bonheur? Toute sa vie absurdement faussée ne fut plus alors pour elle qu'un trou sombre et sinistre où elle était irrévocablement enfouie. Une douleur foudroyante lui déchira la poitrine.

Plein de compréhension pour la marquise, Charost s'efforça de lui prodiguer les réconforts de la religion : à cette heure seulement, lui assurait-il avec la plus paternelle douceur, il reconnaissait et adorait le conseil éternel de la Providence; si son bonheur terrestre gisait en ruine, ç'avait été pour sanctifier son âme et mériter une union qui, dès ici-bas, lui ouvrait la félicité d'En-Haut. La Providence l'avait choisi pour conduire sur le seul vrai chemin du ciel celle qu'il avait autrefois aimée avec passion.

« Comment? interrompit la marquise. Vous voudriez...?

— Etre votre confesseur, poursuivit Charost avec une sereine dignité, et je crois, madame..., ou laissez-moi vous appeler Françoise.., je crois, Françoise, que je réussirai à juguler toute souffrance humaine capable de troubler votre vie ici-bas. Votre époux me confiera volontiers la chapellenie du château : il se souviendra certainement de Silvain-François Charost, qui fut son ami d'enfance. »

Charost avait vu juste. Son exhortation avait réconforté la marquise et elle connut bientôt une sérénité qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Avec une fréquence que ne réclamaient pas ses fonctions de chapelain, Charost venait à Nerbonne : bientôt, grâce à une vivacité d'esprit qui ne reculait pas devant l'humour, sans pourtant enfreindre les strictes limites de la dignité, il devint l'âme du petit cercle qui avait coutume de se réunir au château. Il y avait là, entre autres, le chevalier

Préville et son épouse, un M. du Cange, Mme Dumée et son fils, enfin un M. Dupin, tous voisins de la marquise.

Celle-ci n'avait pas omis de mander à son mari que, le chapelain étant mort, c'était le Père Charost qui provisoirement assurait le service et qu'il lui appartenait de confirmer dans cette charge celui qui se disait son ami d'enfance. Or il en fut de cette lettre comme de toutes celles que la marquise lui adressait. Elle recevait régulièrement des plis du marquis, datés de l'endroit où était stationné le régiment du comte de Sainte-Hermine. Mais aucun ne contenait jamais la réponse à ce qu'elle lui avait écrit. Force lui fut donc de penser que son époux, qui manifestement recevait ses lettres, puisqu'il ne se plaignait jamais de son silence, voulait éluder toute préoccupation domestique ou concernant Nerbonne. Cette fois encore, il ne fit pas une allusion, même furtive, au cas de Charost et de la chapellenie du château.

Les choses devaient s'expliquer d'une tout autre façon que ne l'avait pensé ou seulement soupçonné la marquise. Elle reçut en effet une lettre de Vignan, procureur au Parlement de Paris : un lieutenant de police s'était adressé à lui pour savoir où se trouvait présentement le marquis de la Pivardière, qui avait longtemps séjourné à Auxerre, et à l'égard de qui une personne de cette ville, par suite de certaines relations, élevait des droits.

Jusqu'alors la marquise avait complètement ignoré que son mari eût jamais séjourné à Auxerre, d'où aucune lettre n'avait été datée. Cette circonstance, ainsi que l'allégation concernant les relations qu'il aurait eues avec une personne de cette ville, éveillèrent son inquiétude. Elle fit donc une enquête et apprit que son époux avait depuis longtemps quitté le service aux armées et s'était fixé à Auxerre. Il s'y était engagé dans une liaison avec la fille d'un aubergiste, un certain Pillard. Il s'en était si bien accommodé qu'il avait résolu d'avoir une vie double, celle du marquis de la Pivardière, et celle d'un greffier du nom de Bouchet. Il avait effectivement assumé cette identité et cet emploi : installé dans l'hôtellerie du père de sa belle, il lui avait promis le mariage et l'avait séduite. La pauvre n'avait su que plus tard le vrai nom de son suborneur.

Le sentiment de profonde douleur et d'amère humiliation qui avait accablé la marquise en revoyant celui qu'elle avait jadis éconduit, et qui lui avait fait d'abord accuser son père, s'était de plus en plus tourné contre son mari. C'est en lui qu'elle voyait l'homme destiné à parachever cette destruction de sa vie commencée par son père, sans se rappeler que sa propre

perversion, à elle seule, l'avait jetée dans les bras du marquis. Son amertume devint une haine impitoyable, quand elle eut la certitude d'avoir sacrifié son bonheur à un misérable. Evidemment, si à cet instant Charost n'avait pas surgi de sa retraite, elle eût ressenti avec moins d'aigreur l'injustice dont elle était victime. Mais une femme peut-elle bannir de son cœur son premier et seul amour? L'être aimé peut-il se transformer et devenir autre que ce qu'il est? Quoi qu'il en soit, ses relations actuelles avec Charost, que son évidente piété empêchait de penser le moins du monde à dépasser les convenances de la plus stricte décence et encore moins à commettre un crime, éveillèrent dans l'âme de la marquise un besoin de communion avec un homme aimé, tout différent de ce qu'elle avait jamais ressenti. Mais cette impérieuse nostalgie d'un bonheur humain encore insoupçonné lui paraissait frustrée au moment même où elle en prenait conscience. Aussi bien le sentiment désespéré de cet échec irrémédiable ne fit qu'accroître sa haine à l'égard du marquis. Elle ne manquait aucune occasion de lui donner libre cours sans aucune retenue : bien loin de prétendre faire valoir ses droits contre un mari ignoble, assurait-elle, elle n'appréhendait pas de plus grand malheur qu'un retour éventuel du marquis et elle était prête à tout pour l'éloigner du château de Nerbonne... Charost s'efforça vainement de calmer cette âme où bouillonnaient l'amour et la haine, ou tout au moins de l'amener à maîtriser les explosions d'une passion exaspérée.

Sur ces entrefaites, soit qu'il en eût assez de sa liaison avec la fille Pillard, soit qu'il n'eût plus les moyens de mener à Auxerre son existence accoutumée, le marquis avait subrepticement quitté la ville. Ses créanciers étaient à ses trousses : il estima donc nécessaire de revenir au château de Nerbonne pour y refaire ses finances.

Son itinéraire, qu'il accomplissait à cheval, l'amena à Bourdieux, village situé à quelques lieues seulement de Nerbonne. Il se restaura à l'auberge tenue par un homme originaire de Jeu, un certain Marsau, qu'il connaissait. L'aubergiste l'aperçut et ne fut pas peu étonné de le trouver là, puisque sa propriété était si proche. Mais le marquis repartit qu'il avait l'intention de faire une surprise à sa femme en arrivant dans la soirée. Sur quoi Marsau fit une mine si curieuse qu'elle frappa le marquis et qu'il soupçonna quelque chose de louche. Pressé de questions, Marsau, qui était un individu sournois et perfide, raconta sans aucune vergogne qu'un nouveau chapelain, un Père

Charost, des Augustins, s'était quelque temps auparavant présenté au château, et chaque jour, chaque heure même, recevait la marquise en confession. Celle-ci allait donc être surprise par le marquis au beau milieu de ses oraisons.

A ce nom de François Charost, le marquis avait paru frappé de la foudre. L'augustin ne s'était jamais douté que le marquis de la Pivardière, qui jadis avait hypocritement feint d'être son ami, était au courant de son secret : c'est à lui, en effet, que le chevalier du Chauvelin avait confié comment il avait ruiné les visées matrimoniales de cet intrus. Charost ignorait enfin que La Pivardière, fermement décidé dès ce moment à obtenir de haute lutte la main de la marquise, quelque longue que dût être son attente, avait contribué pour sa part à pousser au paroxysme le désespoir du jeune homme qui, complètement démoralisé, s'était enfui au cloître.

Vivant lui-même en situation irrégulière, le marquis fut d'autant plus facilement persuadé de l'infidélité de sa femme qu'il savait combien profonde avait été l'impression faite autrefois sur elle par Charost. Il se sentit bafoué par celui-là même qui avait failli lui faire manquer son but... « Ah! ah! s'écria-t-il, fou de rage. Je saurai bien trouver ce ratichon hypocrite, et alors, gare à lui! A la vie, à la mort! » Le hasard voulut qu'au moment précis où le marquis proférait ces menaces, une femme de charge de Nerbonne entra dans la salle de l'auberge. Toute petite, elle avait connu M. de la Pivardière et, depuis, elle avait souvent entendu la marquise affirmer que le retour de son mari serait pour elle une catastrophe : épouvantée, elle courut au château et rapporta à sa maîtresse tout ce qu'elle avait vu et entendu.

C'était précisément l'Assomption, jour de la dédicace de la chapelle du château : le matin, Charost avait célébré la grand-messe et l'après-midi chanté vêpres. Puis, comme le petit cercle d'amis et de voisins dont nous avons parlé plus haut se trouvait réuni, la marquise avait prié le Père de passer la soirée chez elle. Toute remuée qu'elle était par la nouvelle du retour de son mari, elle gardait néanmoins assez de sang-froid pour n'en rien laisser paraître à ses hôtes, et en particulier au Père Charost. Persuadée cependant que la vie de celui-ci était en danger, elle fit appeler secrètement deux hommes dont la fidélité et le courage lui étaient connus : armés l'un d'un fusil, l'autre d'un sabre, la marquise les posta dans une petite pièce attenante à la salle à manger.

Le dîner cependant touchait à sa fin et la marquise

commençait à croire que son mari n'acomplirait pas sa menace, quand il entra soudain dans la salle. Tous s'étaient levés et manifestaient leur joie de ce retour inespéré : plus que tous encore, le Père Charost ne trouvait pas de paroles assez chaleureuses pour dire au marquis à quel point il bénissait le destin de lui rendre enfin un vieil ami qu'il n'avait jamais oublié. Seule la marquise était demeurée immobile à sa place, sans daigner honorer son époux d'un seul regard.

« Mais enfin! lui dit Mme de Préville. Mon Dieu, marquise, est-ce là une façon de souhaiter la bienvenue à un époux qu'on n'a pas vu depuis si longtemps?

— Certes! interrompit le marquis, en transperçant du regard le Père augustin, c'est vrai, je suis son époux, mais à ce qu'il me semble, je ne suis plus son ami! » Sur quoi, en silence, il prit place à table.

Après cette scène, les invités eurent beau s'efforcer de poursuivre la conversation enjouée qu'ils avaient eue auparavant. L'émotion de Charost surtout paraissait intense : une rougeur extraordinaire lui était montée au visage et avec d'étranges regards il considérait le marquis. Mais celui-ci, mangeant et buvant avec entrain, ne parut pas le remarquer. La gêne augmentant de minute en minute, on se sépara dès le coup de dix heures. M. de Préville avait prié le marquis à dîner chez lui le surlendemain et l'invitation avait été acceptée.

Seule avec son mari, la marquise avait gardé un silence hostile. Le marquis, d'un ton impérieux, lui demanda ce qui lui valait un accueil aussi froid et méprisant.

« Retourne à Auxerre! répliqua-t-elle. Retourne là-bas et demande à la catin avec qui tu vis depuis longtemps, en profanant ton honneur et ta foi, la raison de mon indignation! »

Le marquis fut terrifié de voir sa femme au courant d'une liaison criminelle qu'il croyait secrète. Il pouvait redouter que Mme de la Pivardière, si sa colère ne s'apaisait pas, réclamât la séparation et lui fît perdre ainsi la propriété du château de Nerbonne, sa seule source de revenus. Il entreprit donc d'expliquer à sa femme qu'il n'avait jamais mis les pieds à Auxerre, que tout ce qu'on avait pu lui rapporter n'était qu'un tissu d'abominables calomnies...

« Misérable hypocrite! lui dit-elle alors en se levant et en le foudroyant d'un regard terrible, tu sauras bientôt ce qu'une femme de mon rang sait faire en présence d'une telle ignominie! » Sur ces mots menaçants, elle gagna la chambre où dormait sa petite fille et s'y enferma. Le marquis, de son côté,

se rendit à la chambre où il avait coutume autrefois de reposer avec sa femme : s'étant fait déshabiller par un valet de chambre du château, nommé Hybert, il se coucha.

Or, le lendemain matin, il avait disparu sans laisser aucune trace.

Cette disparition incompréhensible plongea tout le voisinage dans la plus complète stupeur. La marquise ne manifesta aucun changement dans son attitude : c'était assurément le moindre de ses soucis de savoir de quelle façon le marquis était parti et elle espérait bien ne jamais plus le revoir. Or on apprit que le marquis avait laissé son cheval, son manteau et ses bottes de cavalier : il était donc impossible qu'il s'en fût allé très loin. Par ailleurs, la camériste de la marquise, Marguerite Mercier, s'était exprimée de façon équivoque au sujet de la disparition du marquis pendant la nuit. On parla d'un crime, à mots couverts d'abord, puis de plus en plus ouvertement. Lorsque cet Hybert qui, resté aux écoutes à la porte de la salle à manger, avait surpris le dernier entretien du marquis avec sa femme, eut confié à l'oreille de qui voulait l'entendre les menaces de la marquise, en ajoutant qu'à son avis M. de la Pivardière était vraisemblablement mort, on accusa franchement la marquise de l'assassinat de son mari.

Tous ceux qui avaient été les hôtes du château le soir fatidique n'avaient pas pu ne pas être particulièrement frappés par son attitude. Et les bruits qui avaient couru sur de prétendues relations coupables du Père Charost avec la marquise, bruits qu'on avait traités jadis de méchantes calomnies, trouvèrent crédit désormais : c'est à ce commerce criminel qu'on attribua le meurtre. A vrai dire, ni M. de Préville ni sa femme n'arrivaient à croire la marquise capable d'un si horrible forfait. Un jour que la jeune La Pivardière était venue chez eux, — ce qui arrivait souvent puisque leur propre fille, également âgée de neuf ans, était sa compagne de jeu, — ils en profitèrent pour essayer de débrouiller le mystère qui entourait les événements de la nuit. Ayant pris la petite à part, ils lui demandèrent, avec mille précautions, si dans la nuit de la disparition de son père rien d'extraordinaire ne s'était passé. L'enfant ne fit aucune difficulté à raconter comment sa mère, ce soir-là, l'avait emmenée dans une chambre tout à fait à l'écart et lui avait donné l'ordre absolument inhabituel d'y dormir. Or elle avait été réveillée par un grand bruit et avait entendu une voix suppliante qui appelait : « Dieu juste!... Pitié!... Ayez pitié de moi! » Prise d'angoisse, elle avait voulu sortir de la chambre, mais la porte en était

verrouillée. Puis tout était rentré dans le silence. Mais le lendemain matin, elle avait remarqué des traces de sang dans la pièce où son père avait dormi; elle avait vu aussi sa mère elle-même nettoyer des linges sanglants.

Une enfant naïve et innocente aurait-elle pu inventer de pareils détails? M. de Préville lui fit répéter ses déclarations devant diverses personnes dignes de foi. Pour lui, il était, comme sa femme, d'autant plus indigné qu'il avait été d'abord enclin à soutenir l'innocence de la marquise; or il apparaissait maintenant qu'elle les avait tous deux trompés avec la plus abominable des fourberies.

Informé de ces faits, le procureur royal de Châtillon-sur-Indre inculpa la marquise de meurtre. Un prévôt du tribunal, un certain Bonnet, fut chargé de l'enquête : il se rendit donc à Jeu avec un greffier, nommé Breton. La marquise n'ignorait pas la menace qui pesait sur elle : elle prit la fuite avec sa femme de chambre, Marguerite Mercier, justifiant ainsi les horribles soupçons élevés contre elle. Au même moment le bruit courut qu'une autre domestique de la marquise, Catherine Lemoine, avait affirmé avoir assisté au meurtre du marquis. Elle fut arrêtée et, bientôt après, Marguerite Mercier fut appréhendée à Romorantin, où la marquise l'avait laissée. En termes presque indentiques, l'une et l'autre relatèrent avec tous les détails l'exécrable forfait : il était impossible de mettre en doute la véracité de leur témoignage.

Il en ressortait que la marquise, dès qu'elle avait eu la certitude que son mari s'était endormi, avait écarté le plus loin possible toute la domesticité et emmené sa fille dans une chambre du premier étage, où elle l'avait enfermée. A minuit, on avait frappé à la porte du château : sur l'ordre de la marquise, Marguerite Mercier avait allumé une lampe et était allée ouvrir. Accompagné de deux hommes, armés l'un d'un fusil, l'autre d'un sabre, le Père Charost était entré. « C'est le moment! » avait dit la marquise au moine augustin, et tous, à pas feutrés, s'étaient dirigés vers la chambre du marquis. Un des hommes avait tiré les rideaux du lit : le marquis, enfoui jusqu'au menton sous les couvertures, dormait à poings fermés. Mais quand l'homme avait voulu le découvrir, le marquis s'était réveillé en un violent sursaut. Au même instant, le deuxième homme avait tiré sur lui, sans pourtant réussir à le tuer. Couvert de sang, M. de la Pivardière s'était jeté au milieu de la pièce et suppliait qu'on épargnât sa vie. En vain. « Achevez-le! » criait aux hommes la marquise. Il avait alors hurlé d'une voix désespérée :

« Femme sans entrailles! rien ne peut donc t'émouvoir? Rien ne peut assouvir ta haine, que mon sang? Tu ne me verras plus jamais, j'abandonne tous mes droits, mais laisse-moi la vie! — Achevez-le! » avait crié de nouveau la marquise, le regard fulminant d'une rage infernale. Tous alors, Charost et les deux hommes, s'étaient jetés sur le marquis et l'avaient accablé de coups. Quand ils l'eurent laissé, il râlait encore : la marquise avait alors arraché le sabre à l'un des égorgeurs, frappé son mari en plein cœur et mis fin à son agonie.

A cet instant, Catherine Lemoine, envoyée par sa maîtresse à la ferme voisine, était rentrée et avait vu son geste. Elle allait pousser des cris d'horreur : la marquise avait ordonné aux hommes de lui fourrer un mouchoir dans la bouche. Ce n'était pas du tout nécessaire, avaient-ils répliqué, car, au moindre cri, ils abattraient la donzelle. Sur quoi, ils avaient emporté le cadavre. Pendant leur absence, la marquise avait fait tout soigneusement nettoyer, elle-même était allée querir de la cendre et avait fait transporter à la cave les draps et les couvertures souillés de sang. Au bout de deux heures, les deux hommes étaient revenus. La marquise les avait restaurés, elle-même avait mangé et bu avec eux. Ils étaient ensuite partis avec Charost.

On prétendit également que cet Hybert, qui avait lancé le bruit de l'assassinat, avait fait irruption dans la chambre. Il avoua effectivement avoir été réveillé par un coup de feu et avoir cru que le marquis était attaqué par des malandrins. Il avait donc couru à sa chambre : mais il avait eu à peine ouvert la porte que la marquise, bondissant au-devant de lui, avait menacé de le faire abattre sur-le-champ s'il ne s'éloignait pas. Plus tard, on l'avait forcé à jurer sur son âme, en présence de Charost, qu'il garderait le silence sur ce qu'il avait vu ou remarqué au cours de la nuit.

On décida donc d'arrêter également Hybert. Mais il prit la fuite et on fut dans l'impossibilité de le retrouver. Pour lors, Charost, accusé de complicité, fut lui-même arrêté, avec l'accord du grand vicaire de Bourges. Il venait à peine d'être incarcéré que la marquise, sortie de sa cachette, se constitua prisonnière de son plein gré. Seul un moment de faiblesse, assurait-elle, et la crainte d'être maltraitée l'avaient poussée, non pas à fuir, mais à se cacher chez la marquise d'Auneuil, son amie. Protester de son innocence ne lui paraissait même pas nécessaire : il n'était que de considérer sa vie tout entière, son caractère, pour se rendre compte qu'il était insensé de la supposer capable d'une action aussi infâme. Elle n'avait rien à redouter de

l'enquête la plus minutieuse : elle avait espéré au contraire qu'une fois déchiré tout ce tissu de méchancetés ou d'erreurs, elle s'en irait librement, lavée de toute accusation, sans qu'en aucune façon le déroulement du procès dût jamais rendre sa présence nécessaire. Mais puisque son confesseur, le Père Charost, était maintenant accusé de complicité, il en allait tout différemment. Il était de son devoir de partager le sort de celui dont la piété et la vertu constituaient la meilleure défense. Ce n'est que dans l'éclat de cette innocence reconnue qu'elle jouirait désormais de sa liberté reconquise et c'est pourquoi elle ne redoutait pas le cachot.

Quand on informa Charost de l'accusation portée contre lui, il leva doucement les yeux au ciel en souriant avec modestie. Il dédaigna de protester de son innocence : cette accusation, dit-il simplement, fomentée par le Menteur infernal en personne, n'était pour lui qu'une nouvelle épreuve imposée par le Ciel, et il avait à s'y soumettre avec humilité.

Les dépositions des servantes, corroborées par tous les autres détails qu'on avait établis, eurent beau rendre le crime apparemment irrécusable, les deux inculpés proclamèrent leur innocence avec une imperturbable fermeté. Cette constance, l'inébranlable égalité d'âme dont Charost et la marquise firent preuve au cours d'interrogatoires sans cesse renouvelés, — attitude qui en règle générale parle en faveur de l'innocence des accusés, — ne furent pour les juges qu'un argument pour imputer à la marquise et au moine la plus invétérée et la plus détestable des hypocrisies.

Cette opinion des juges fut bientôt partagée par tous ceux qui avaient auparavant respecté la marquise. Le peuple lui-même la fit sienne. Lorsque les exempts du tribunal vinrent à Nerbonne pour faire la saisie, une foule de gens y firent irruption, démolirent les fenêtres, l'ameublement, les portes, dévastèrent tout le château qui ne fut plus qu'une ruine.

Toutes les recherches pour retrouver le cadavre du marquis étaient demeurées vaines, c'est sur ce fait que se basaient les avocats de la défense pour démontrer que, malgré les dépositions des témoins, la preuve du meurtre n'avait pas été complètement établie contre la marquise et Charost. Le tribunal, qui poursuivait la piste du crime avec une extrême diligence, ordonna derechef de creuser le sol aux alentours du château, dans tous les endroits où l'on pouvait présumer que la dépouille du marquis aurait pu être enfouie. Bonnet, en effet, s'était mis

en tête que les assassins du marquis avaient dû enterrer le corps dans les environs immédiats.

Mais un bruit étrange se répandit : au moment où Bonnet allait faire creuser pour retrouver le cadavre, le marquis lui serait soi-disant apparu en chair et en os et lui aurait crié d'une voix terrible de ne pas s'aviser de chercher dans le sein de la terre celui à qui le Ciel n'avait pas accordé l'éternel repos. Puis, ajoutait-on, il aurait en termes effrayants accusé du meurtre la marquise et Charost. Epouvanté, Bonnet aurait pris la fuite. Fondée ou non, cette histoire d'apparition eut pour conséquence un fait indéniable : Bonnet tomba gravement malade et peu après trépassa.

Entre-temps le tribunal de Châtillon avait jugé nécessaire de confronter la marquise et Charost. Mme de la Pivardière se présenta à la barre des accusés avec le calme et la maîtrise de soi qu'elle avait toujours conservés. Mais quand Charost fut introduit, elle se précipita à ses pieds en poussant des lamentations désespérées : « Mon Père!... mon Père!... cria-t-elle d'une voix qui fendait l'âme, pourquoi le Ciel me frappe-t-il si abominablement? Y a-t-il là-haut un bonheur qui puisse effacer ces tortures? Vous voir par ma faute accusé du plus horrible des crimes? mené par ma faute à une mort infamante? Non, non! un miracle va se produire, il doit se produire! Sur l'échafaud la gloire du ciel s'ouvrira sur votre tête... C'est transfiguré que vous monterez vers Dieu et le peuple tombera à genoux en adoration!... — Calmez-vous, madame! dit Charost en essayant de relever la marquise. C'est une affreuse épreuve que le Ciel nous envoie. Ne dites pas que je meurs par votre faute... non! mais un destin commun nous donnera sans doute la mort à tous deux. N'êtes-vous donc pas comme moi absolument innocente? — Non, non, s'écria vivement la marquise. Je meurs coupable. O mon Père, vous aviez raison, la justice humaine n'oublie jamais une criminelle! »

Le tribunal, inférant de ces paroles à un aveu du crime, pressa la marquise de ne pas cacher plus longtemps la vérité que la torture devrait autrement lui arracher. Mais, ayant soudain repris son calme et sa maîtrise, elle répéta qu'elle était innocente du meurtre et qu'elle n'avait aucune idée de la façon dont le marquis avait disparu sans laisser la moindre trace. Charost de son côté attesta, dans les termes les plus émouvants, que la marquise était aussi innocente que lui-même et que si elle s'estimait peut-être coupable à un autre point de vue, il pressentait là une faute qui échappait à toute instance humaine.

Cette affirmation parut au tribunal également suspecte et équivoque. On décida de procéder à la question. Muette d'horreur, la marquise ne paraissait plus qu'une loque inconsciente. Charost déclara que, si la faiblesse humaine était capable de lui faire avouer n'importe quel forfait, il rétractait à l'avance comme faux tout ce que la torture lui aurait arraché.

Les deux accusés allaient être emmenés... Soudain, au-dehors s'éleva un grand bruit : les portes de la salle d'audience s'ouvrirent et entra celui qu'on croyait assassiné, le marquis de la Pivardière.

Après avoir jeté un regard furtif sur la marquise et Charost, il s'avança à la barre : pour prouver qu'il n'avait pas été assassiné, déclara-t-il aux juges, il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de se présenter personnellement devant le tribunal. En même temps, il lui remettait un procès-verbal du juge de Romorantin, qui établissait que plus de deux cents personnes l'avaient reconnu pour être authentiquement le marquis de la Pivardière.

Il était entré le jour de la Saint-Antoine à l'église de Jeu pendant les vêpres : or son apparition avait plongé tous les fidèles dans l'épouvante. Au premier regard, ils avaient reconnu en lui le prétendu assassiné et cru voir un fantôme. Par ailleurs, les Pères augustins de Miseray et la nourrice de sa fille avaient également attesté qu'il était véritablement le marquis de la Pivardière.

Sur l'invitation des juges, il raconta avec les détails les plus circonstanciés comment il avait disparu de Nerbonne. Dans la nuit fatale, l'inquiétude et l'émotion l'avaient tenu éveillé. Sur le coup de minuit, on avait frappé à la porte du château, et il avait reconnu une voix familière l'appeler : « Monsieur le marquis! Monsieur le marquis! ouvrez, on vient vous sauver d'un danger qui vous menace! » S'étant levé, il avait trouvé devant la porte François Marsau, de Jeu, avec deux hommes armés, l'un d'un fusil, l'autre d'un sabre. Des exempts du tribunal, qui s'étaient arrêtés dans son auberge, lui disait Marsau, avaient l'ordre de l'arrêter par suite d'une plainte en promesse de mariage déposée par une fille Pillard : seule une fuite immédiate pouvait le sauver. Mis en éveil par l'incident du dîner, il se vit perdu : la bigamie lui vaudrait une sévère condamnation, il se savait abandonné, repoussé même par sa femme. Il décida de fuir sur-le-champ. Son cheval était fourbu; manteau, bottes et pistolets n'auraient pu qu'entraver la rapidité de sa fuite. Il suivit donc à pied Marsau et les deux hommes qui pro-

mettaient de le défendre contre toute attaque. Jeu fut traversé sans encombre et il fut en sûreté. Mais auparavant, alors qu'il était encore dans sa chambre à mettre dans une sacoche le minimum indispensable, le fusil de l'homme était parti. Des pas s'étaient approchés et la porte de la chambre avait été ouverte : le marquis l'avait refermée d'une poussée et quand tout avait été tranquille de nouveau au château, il s'était esquivé.

Il avait erré dans la région sans trouver nulle part un endroit où il se sentît en sûreté. Ses allées et venues l'amenèrent un jour à Flavigny; c'est là seulement qu'il avait appris que la marquise et Charost étaient accusés de l'avoir assassiné. Bouleversé par cette nouvelle, il avait décidé de retourner à Nerbonne et ainsi, au mépris du danger qu'il courait lui-même, de réfuter l'affreuse accusation. Du reste, il était en cas d'espérer que ses rapports avec la marquise, si grâce à lui elle échappait à la honte et à l'échafaud, seraient désormais tout différents. Non loin du château, il avait rencontré Bonnet, occupé à faire des recherches pour retrouver son cadavre. Il l'avait interpellé : qu'avait-il besoin de chercher sous la terre celui qui avait toujours ses deux pieds plantés dessus? et il l'avait invité à dresser procès-verbal de sa réelle existence. Mais Bonnet s'était précipité sur son cheval et avait pris la fuite à bride abattue, suivi de son greffier. Seuls, les deux paysans de Nerbonne, engagés par Bonnet pour faire les fouilles, étaient restés de pied ferme et avaient reconnu leur maître. Finalement, après avoir vu avec terreur que son château n'était plus qu'une ruine, il s'était rendu par Jeu à Romorantin, y avait fait établir le protocole de son identité et il était maintenant à Châtillon pour se présenter au tribunal.

Il y avait lieu de penser que le retour du marquis allait ruiner l'accusation portée contre la marquise et Charost. Il n'en fut rien et il ne pouvait en être autrement. Car non seulement les dépositions des deux servantes gardaient leur pleine force, mais la version du marquis n'était pas exempte d'invraisemblances. Surtout, l'attitude de la marquise parut très étrange. Sans manifester surprise ou stupéfaction, elle avait fixé sur le prétendu marquis un regard scrutateur et son sourire méprisant avait fait soupçonner qu'elle dissimulait d'étranges secrets : pourquoi n'aurait-elle pas machiné à l'avance cette apparition d'un tiers, chargé de tenir le rôle du marquis de la Pivardière? Elle attendait seulement de voir comment ce complice dont sans doute l'aspect, la façon de parler et l'attitude étaient bien du marquis, jouerait son personnage.

Charost avait eu une réaction toute différente : dès l'entrée du « marquis », il avait joint les mains, levé les yeux au ciel et il semblait en prières.

Le tribunal fit reconduire en prison les deux inculpés et décida de vérifier de la façon la plus minutieuse les dires du soi-disant marquis de la Pivardière, malgré le protocole du juge de Romorantin, qui paraissait décider de l'affaire. C'est que le cas d'un autre simulateur était encore dans toutes les mémoires. Utilisant la ressemblance manifeste qu'il présentait avec un certain Martin Guerre, un individu s'était fait passer pour lui et, trois années durant, avait berné une ville entière, abusé même la femme et les enfants de Guerre jusqu'au jour où le vrai Guerre était revenu. La supercherie s'était alors dévoilée et le criminel l'avait payée de sa tête. On commença donc par confronter le marquis supposé avec les deux servantes, Mercier et Lemoine : or, toutes deux déclarèrent identiquement qu'en dépit d'une grande ressemblance la personne qu'on leur présentait n'était aucunement le marquis de la Pivardière. Nouvelle raison de soupçonner la marquise et Charost.

Il serait fastidieux de relater ici toutes les enquêtes qu'instruisit le tribunal pour rechercher dans quelle mesure celui qui inopinément s'était présenté comme le marquis l'était vraiment. Il suffira d'indiquer la découverte décisive qui fut faite à Valence. C'est là, en effet, que deux sœurs du marquis étaient religieuses dans un couvent d'ursulines et la supérieure elle-même l'avait connu dans son enfance. Aucun doute : après avoir passé trois semaines avec lui, après l'avoir entendu lui-même rappeler les détails les plus insignifiants de leur propre jeunesse, elles le reconnurent de la façon la plus formelle. Par ailleurs, l'écriture du soi-disant marquis était absolument celle du vrai M. de la Pivardière et les témoignages de plus de trois cents personnes furent corroborés par la constatation de certaines habitudes caractéristiques, que seuls des amis intimes pouvaient connaître. Bref, le tribunal fut dans l'obligation de convenir qu'en conformité avec toutes les prescriptions du droit la preuve de l'identité du marquis avait été fournie de la façon la plus adéquate.

Or la marquise et Charost ayant été accusés du meurtre non d'une personne en général, mais du marquis, et l'existence de celui-ci étant indubitablement démontrée, l'accusation devait être fausse. Sur ce raisonnement apodictique, le tribunal acquitta purement et simplement les deux accusés.

Mais si l'accusation de meurtre était controuvée, il fallait

incriminer désormais de faux témoignage toutes les personnes dont les dépositions l'avaient étayée. Il y avait donc lieu de poursuivre Catherine Lemoine et Marguerite Mercier. Qui ne les aurait accusées de perfidie et de malveillance? Elles étaient pourtant toutes deux innocentes.

Marguerite Mercier avait été réveillée dans la nuit par les coups frappés à la porte du château. Elle s'était levée, avait appelé Catherine Lemoine : toutes deux, de la fenêtre, avaient vu entrer trois personnes, deux portant un fusil, la troisième un sabre. C'est grâce à la lueur d'une lanterne, qui filtrait de la porte ouverte, qu'elles avaient pu s'en rendre compte. Peu de temps après, il y avait eu du bruit dans la chambre du marquis, un gémissement, un coup de fusil, puis le silence. Elles s'étaient risquées à ce moment dans le corridor : mais là, elles s'étaient heurtées à Hybert qui, hors de lui et complètement hagard, les avait repoussées dans leur chambre, car elles couraient risque, disait-il, d'être tuées. Le lendemain, quand le marquis eut disparu, Hybert leur avait confié en secret qu'au coup de fusil il avait couru à la chambre du marquis et voulu y pénétrer. Mais on l'avait brutalement repoussé et on avait claqué la porte. Néanmoins, il avait pu nettement distinguer dans la pièce la marquise, Charost et le marquis gisant par terre et baignant dans son sang. Il n'y avait aucun doute que le marquis avait été assassiné et son cadavre emporté par les deux inconnus. La moindre allusion au drame les mettrait tous en danger, car on ne manquerait pas de les accuser de complicité.

Il n'avait pas échappé à Catherine Lemoine que la marquise, la veille au soir, avait parlé à deux hommes armés..., et tous les trois de confronter la haine exprimée par la marquise contre son mari, ses menaces, avec la disparition incompréhensible du marquis. Après le récit de ce qu'Hybert avait cru voir, leur conviction fut faite : ils furent tous absolument persuadés que Mme de la Pivardière et Charost avaient tué le marquis et fait disparaître son corps.

S'il est possible qu'un simulateur exercé réussisse à cacher complètement en son for intérieur la connaissance d'une action criminelle, des gens simples comme Hybert et les deux femmes en étaient incapables. Ce fut l'origine de ces propos équivoques, suspects, qui, source des bruits infâmes répandus contre la marquise et Charost, provoquèrent leur mise en accusation.

Un juge ne doit jamais être passionné et fanatique : or Bonnet l'était au suprême degré, imbu de préjugés et d'idées préconçues, et, par-dessus le marché, ennemi juré des Charost.

Pour lui, aucun doute possible : Charost et la marquise ont un commerce adultère. A l'improviste et de la façon la plus inopportune survient le marquis, son attitude avive encore la haine de sa femme, elle est prête à saisir la première occasion de se débarrasser de lui. Le meurtre décidé est perpétré. Le crime n'a pu être commis à l'insu et sans la complicité des domestiques : ils doivent par conséquent être au courant de tous les détails.

Bonnet n'eut donc aucun scrupule à menacer de mort les deux servantes si elles se refusaient à tout avouer. Il obtint ainsi d'elles tout ce qu'il voulut. Le procédé est banal. « N'as-tu pas toi-même vu, demandait-il par exemple, comment Charost s'est abattu sur le marquis? — Non, monsieur, répondait la femme interrogée, je ne l'ai pas vu. — Avoue! tonitruait Bonnet, ou je te fais pendre sur l'heure! — Oui! oui! lâchait alors la pauvre terrorisée, Charost s'est précipité sur le marquis..., etc. »

D'après les dires de nombreuses personnes qui avaient parlé aux deux servantes à la prison, celles-ci s'étaient amèrement plaintes des procédés de Bonnet et avaient exprimé le désir de déposer devant un autre juge pour pouvoir dire la vérité, c'est-à-dire qu'elles n'avaient du meurtre qu'une présomption. Témoignage plus décisif enfin : Breton, le greffier, fut à son tour obligé d'avouer que Bonnet s'était conduit exactement comme l'avaient dit les deux femmes. Bien plus, précisa-t-il, comme Marguerite Mercier ne voulait pas, un jour, avouer un détail que Bonnet s'était mis en tête, il avait sorti un couteau de sa poche et menacé de lui trancher les doigts sur-le-champ si elle ne l'admettait pas. Le comble avait été que le geôlier de la prison et sa femme avaient reçu de Bonnet l'ordre de seriner à longueur de journée aux deux prévenues qu'elles seraient pendues si elles rétractaient le moindre détail de leurs aveux. C'est pourquoi du reste elles n'avaient pas voulu reconnaître le marquis dès son retour.

Il était également fort étrange que la petite La Pivardière, après avoir tout de suite reconnu son père, eût assuré ensuite ignorer comment elle avait pu tout dire à M. de Préville de la façon que lui-même l'avait à son tour reproduite. Mais elle avait été tellement pressée de questions et si terrorisée... et du reste, dans la nuit fatale, elle avait effectivement dormi dans une autre chambre, etc.

Tout Paris, qui avait un moment retenti du crime atroce de la marquise, célébrait maintenant son triomphe, et ceux-là précisément qui l'avaient condamnée sans la moindre mansuétude,

sans admettre l'hypothèse de son innocence, se répandaient désormais en louanges dithyrambiques sur son compte. Pour le comte de Sainte-Hermine qui, dans le marquis de la Pivardière assassiné, avait pleuré un honnête homme et un brave, le même marquis de la Pivardière vivant n'était plus qu'une infecte canaille, qui n'échapperait pas au juste châtiment.

Toujours remuante, la duchesse d'Aiguillon prit sur elle de présenter à la marquise de la Pivardière les félicitations du Faubourg et de l'inviter à animer de nouveau les salons où jadis elle avait brillé. Or elle trouva devant elle une femme au visage ravagé par le chagrin et respirant cette morne indifférence qui témoigne d'un définitif renoncement. « Que dites-vous? » s'écria la duchesse bouleversée, à qui la marquise venait de déclarer que, si elle avait dû mourir, ce n'eût pas été la mort d'une innocente, mais qu'ainsi elle aurait payé de sa vie un meurtre. « Je me refuse à croire, madame, répliqua la marquise, dont un feu sombre embrasait le regard, que vous puissiez penser à un crime qui enfreint les seules lois humaines... Ah! je l'ai aimé... je l'aimais toujours lorsque, tel un messager du Ciel, il est venu vers moi pour me réconcilier avec la justice éternelle... Oui, cet amour, cet amour seul a été mon crime... »

Très peu de personnes eussent probablement été capables de comprendre la marquise : la duchesse ne la comprit pas et elle ne fut pas peu mortifiée de ne pouvoir transmettre aux Parisiens d'autres nouvelles de la marquise que sa décision, tout à l'opposé d'une rentrée dans le tourbillon chatoyant du monde, d'enfermer ses jours dans un couvent.

La marquise mit cette volonté à exécution, sans qu'on ait jamais pu la convaincre de revoir son mari. Elle ne revit pas davantage Charost, revenu à l'abbaye de Miseray et tout auréolé d'innocence et de ferveur.

Quant au marquis de la Pivardière, qui avait repris du service dans l'armée, il trouva peu après la mort au cours d'un engagement avec des contrebandiers.

EDMOND HUMEAU

De la main fulcrée

LE DERNIER DENIER

As-tu fini de compter les planètes
Sous le vent tombé nous égarer
Aux vertiges que pâlit l'insomnie
Si loin que vacille ta mémoire
Qui touche Andromède et Cassiopée?

Frères toujours impatients de l'été
Il nous faudra griffer une face
D'arêtes vives pour que la paroi
Réserve à notre sommeil l'avancée
Que la roche incline au regret des arbres

Nous voilà désormais loin des tamaris
Dont la tête auprès des eucalyptus
Fleurit trop tendrement qu'elle associe
Aux nuages une grappe non pareille
Mais d'un ourlet plus transparent que mauve

J'entends à mon côté passer un souffle
Ne me dis-tu pas que nous perdons corps
A déchirer au-dessus des rocailles
Le voile de nylon où fut caché
Le dernier que le malin nous dispute?

L'aloès dans les creux darde au soleil
Une cime étrangère à ses piquants
Pour mieux écarter des grasses cactées
Le feu qui médite en ces lieux âpres
Sur la vendange des nébuleuses

Nul œuf n'avait plus de prix que pareil
Denier pendu par le col aux bananes
Denier soldé contre un régime entier
Denier que renie un haricotier
Pauvre petit denier de moins que nuit

Dès que je vis le denier luire aux pierres
Je perdis des compagnons très pressés
Une fois de plus j'eus la solitude
Requise au sacrifice de moi-même
Que le chemin des rochers préparait

Puisque tu te souviens du nom des signes
Abolis en dérision du soleil
Qui les prolonge à l'effigie d'un sol
Tu recueilles donc une hostie méprisée
L'hostie est ton dernier denier à Dieu

Tu ne la trouveras plus d'autres fois
En conflit avec la vie que tu mènes
La parcelle d'univers dédaignée
Traînant parmi les boîtes de sardine
Et les jolis rebuts de l'urbanité

Ce denier que tu croyais le dernier
Tu l'as souvent payé de figues
Ne vois-tu que sa monnaie a fondu
Quand, tourné vers des frères impatients
Tu déclares que tu n'as plus rien?

Rien du denier qui luisait comme l'or
Dans les rochers au bassin d'une source
Qui corrigeait l'inexorable été
Rien de rien ne rendit mes compagnons
Sans espoir à l'épreuve de la monnaie

J'ai senti mes doigts trembler à ce compte
Que les étoiles inspiraient de frais
Et tu cèdes à l'attrait des passeurs
La maigreur des ombres d'arbres gelés
Déclinant le plus clair de notre avoir.

LA LANGUE AU BOUT DU DOIGT

Ne mords point l'envie au talon
Ni la fille que tu connus
Sous le drap tiré comme un puits
Te versant l'eau de l'infamie
Mais iras-tu nourrir les biches
Du bout de la langue qui fourche?

L'envie aurait glissé des draps
La fille irait boire à fol compte
Le puits s'ouvrirait comme un doigt
Quand ta langue aurait goût du plomb
La biche dévorant les flammes
Avec l'infâme à tête d'aspic

Je sais quelle langue a plombé
L'envie et la fille dans leur puits
Et j'imagine quel aspic
Aurait le joli goût du fruit
Dont le rossignol gâterait
Le feu qui germait à mes lèvres

Les yeux qui te guettent au froid
Prêtant à leur lumière un fil
De langue passée à la nuque
Tu connais le bleu dur des peurs
Que je prétends réduire en poudre
Pour le plaisir de t'endormir

Ce n'est pas plus voir poudre que peur
Puisque toutes deux sont ruinées
Que t'exposer au doux sommeil
Où j'entends un chancelier rire
Des bontés que l'ombre suscite
A réduire le vol des grèbes

L'oiseau des marais nous confesse
Que la saison des entretiens
S'achève en bel éclair lilas
Au sommet de la grille charnue
Qu'au jardin défend d'illustrer
Le foudroyeur des arbres galants

C'est à celui-là que je parle
Du monde où règnent les averses
De neige et de grâce diverses
Et j'avoue à chaque réponse
Qu'elle accroît la liberté
De fixer ma vie au silence

Je prie au soleil des vitraux
Toujours aussi bleus que l'iris
Des filles en cheveux lucides
Que le pouvoir m'en soit donné
Avant d'éveiller la beauté
Du feu qui nous révèle et lude

Si je fleuris de tout mon rire
Ce dernier espace et manque
Aux épreuves d'atrocités
Que les preneurs de mots s'inventent
La langue au bout du petit doigt
Accuse l'extrême embarras

Car je m'écarte ainsi des bois
Où de lents oiseaux me poursuivent
Quand l'épieu des feuilles bourgeonne

Et que tu ne résistes plus
A dégager notre avenir
De la brume où je crois me taire

Les arbres sont passés aux flammes
Les filles ont la langue bleue
L'eau se réjouit d'être en vie
Mais tu n'as point su conjurer
Cette maladie du silence
Qui me précipite au soleil

Oui j'ai la langue au bout du doigt
Quand je m'éveille en ta présence
Quand les mots viennent à vibrer
Comme j'écoutais le vannier
Siffler si loin dans mon cœur
Que je ne finirai d'entendre.

PAYSAGE DU PETIT TALONNEUR

Gouffre qui te rend humide au vent
Gouffre à jamais pris sur la nuit des grâces
Gouffre en plaie ouverte au défaut du monde
Je ne vois plus que gouffre à mes fulcres
Quand je prétends connaître ta vue

Tu cramponnes ce fameux mur de rien
Que le lierre a vêtu d'un feuillage
Si fulcrant que tu peux toujours courir
Mon petit talonneur d'épervier
Pour arracher un moellon au malheur

C'est de l'enfer que tu gardes mémoire
L'enfer bâille aux malheurs de l'espèce
Que la vision des gouffres affermit
En quelque boule qui s'illumine
Au-dessus de l'océan orangé

Ton gouffre emplit de ses cris éprouvants
L'espace des verdures qui tremble
Sous la main de nuit plantée aux cuisses
Dressées en l'éclat de leurs fuseaux
Comme le sable glisse entre les paumes

La nuit ultime couvre une planète
Déserte à l'espérance de vivre
Enfin noyée aux voiles de l'amertume
Que de surcroît les hommes connurent
Avant de s'abîmer en fumées

Si je continue à voir des gouffres
Aux rousseurs d'abîme approchées
C'est que le paysage capital
Fane plus sec que l'herbe des prés
Au regain d'un monde déchaussé

J'écoute le vent geler les murs
Rien que le vent acharné des plaines
Ce sacré vent à goût de saumure
Et nous en mangerons de ce vent
Pourri dans la calote du ciel

Le vent du gouffre t'a frôlé d'ailes
Plus grises que ta mélancolie
Mon petit talonneur d'étincelles
Quand je vois ton ombre disparaître
Que tu croyais accordée à tes os

L'ombre ne passait plus à portée
Depuis que nous aveuglions l'histoire
Mais pourquoi prendre deuil du soleil
Quand la tache est revenue de fouet
Battre le buisson des aubépines

L'aveuglante contrée est rongée
Des feux brisants qui l'ont fissurée
Plus de sable aux strelitzias ne crisse
Plus de coquillages sur la grève
Plus rien que des fulcres desséchés

Nous arracherons les ombres aveugles
Mon petit talonneur de fleurs poupres
Quand ton paysage aura noirci
Mieux que les gouffres dont nous souffrîmes
A demeurer sensibles aux merveilles

C'est le seul pouvoir qui soit remis
Aux passeurs d'incendie alertés
Par le vent qui siffle aux creux des gouffres
Et vient nous traîner aux nébuleuses
Dont je salue aujourd'hui le vignoble

Car les vignes du ciel nous espèrent
Les grappes d'étoiles ont blanchi
Sur la planète qui nous fit rêver
Mon petit talonneur d'arc-en-ciel
D'une terre où la main fulcrerait

Les fulcres du vent peuvent tomber
La planète éclater en paillettes
Le ciel rissoler dans l'amarante
Nous fulcrons aux gouffres brûleurs
La seule présence qui nous chaut.

LADISLAS DORMANDI

Un tremblement de terre

La boîte de conserve, qui servait de cendrier, se mit brusquement en marche. Elle patina à travers la table, jusqu'au bord, hésita un instant, puis se jeta dans le vide, avant que le juge ait pu la saisir. La bouteille, en train de prendre le frais dans le seau sous la table, émit une série de signaux d'alarme hystériques.

— Tremblement de terre!...

La main du receveur des postes resta suspendue en l'air.

— Et alors? (Le juge clignota de ses lourdes paupières.) Ce n'est pas une raison pour salir tes culottes. Ramasse mon cigare et coupe.

— Oui, monsieur!

Le receveur des postes se pencha avec empressement, chercha le bout de cigare qui avait roulé sous sa chaise, et le déposa avec beaucoup de précautions sur le bord de la boîte de conserve. Ses doigts tremblaient en rassemblant les cartes.

— Vas-y!... s'impatienta le juge, qu'est-ce tu attends?

— Si vous me permettez, monsieur... (les cartes glissèrent des mains du receveur des postes et s'éparpillèrent sur la table), j'irais chercher Betty et je la ramènerais, car ma femme doit s'inquiéter...

— Pas question, mon vieux, pas question. Le juge allongea son bras robuste au-dessus de la table, appuya l'index sur la poitrine du petit homme malingre et le

renvoya d'une chiquenaude sur sa chaise. Reste sur ton derrière. Ta gosse se traîne quelque part dans les parages, et ta femme se consolera bien sans toi. Dis donc, tu ne sembles pas apprécier l'honneur que je te fais en t'invitant à faire une partie avec moi.

— Mais si, monsieur, je vous assure, je suis pleinement conscient du privilège, je pense seulement que peut-être demain...

— Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui, dit le juge, sentencieux. Demain, c'est demain... Dieu sait de quelle humeur je serai demain. A propos : veux-tu me dire ton nom. Je ne l'ai pas retenu tout à l'heure. Il y a toujours un tel boucan dans cette maison.

— Je m'appelle Diolé, monsieur. Hector Diolé.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier. Mais pour la simplicité, je t'appellerai Hector. Comme un copain. Donc : ne songe pas à prendre la poudre d'escampette, mon cher Hector. Tu me dois une revanche.

— Je n'y pensais pas, non, vraiment, je n'avais pas l'intention, seulement l'expérience en cas de tremblement de terre recommande...

— ... de rester sur son séant et de ne pas y penser. Cesse d'ergoter et donne.

— C'est mon tour, hurla Guy à tue-tête. C'est moi qui me cache et vous vous y collez.

Il traversa la véranda avec fracas, dégringola les marches. Les trois filles le suivaient en jacassant.

— Que le diable emporte ces maudits garnements, siffla le juge, ils nous cassent les pieds.

— Betty! Viens ici, Betty!...

Le receveur des postes essaya d'attraper le bras de sa fille, mais l'enfant se déroba et rejoignit les autres en courant.

— Combien de fois ai-je demandé à Suzy de les envoyer au bord de la mer. Là il y a de la place, ils peuvent jouer et hurler tout leur saoul. (Indigné, le juge gesticulait avec son cigare.) Ils font un tapage infernal. La tienne est encore pire que les autres. Je vais leur apprendre à se conduire.

— Je ne veux pas jouer avec cette sale petite négresse.
Livia fit la moue.

— Guy y tient absolument.

— Il s'impose comme si c'était lui le chef, observa Livia. Je n'aime pas ça.

— C'est lui le seul garçon, objecta Yvonne. Et notre père est le chef de la police, ajouta-t-elle, provocante.

— Il n'y a pas de quoi en être tellement fière. Votre père commande à deux douzaines de va-nu-pieds. Des nègres, comme les autres. S'ils n'avaient pas de casques coloniaux, on ne se rendrait même pas compte qu'ils sont des agents de police.

— Ils nous saluent dans la rue quand nous allons en ville.

— Mon père est directeur. Il est plus puissant qu'un chef de police.

— C'est pas vrai!

Betty ne broncha pas; elle fit semblant de ne pas entendre la discussion. Elle s'était tournée contre le mur avec un empressement ostensible, en couvrant son visage de ses bras. Quand c'est Guy qui se cache, rien au monde ne la ferait tricher.

— Tu te décides enfin, oui ou non? glapit Yvonne.

— Je n'ai aucune envie de me faire rôtir au soleil, dit Livia.

— Fais vite ou nous ne jouons plus.

— Je suis Sihirizan, le redoutable sorcier, rugit Guy de l'autre bout de la cour. Si vous vous retournez avant que je vous appelle, je vous transforme en statues de sel.

Il disparut entre l'étable et le séchoir de maïs. Derrière ses bras, Betty fermait les yeux; elle ne pouvait plus voir le garçon, et pourtant elle le voyait. Son tricot, rayé bleu-blanc, sa culotte, très courte, ses jambes bronzées, couvertes de poils clairs. Quand il fait aussi chaud que maintenant, des minuscules gouttes de sueur se nichent parmi les poils.

— Quelle chaleur!... (Le juge essuya ses paumes à son pantalon.) Les cartes collent.

Le receveur des postes tendit l'oreille. Le grondement sourd qu'il avait cru percevoir tout à l'heure s'éloignait, puis se tut complètement. Ce n'était peut-être qu'une

hallucination; ses oreilles bourdonnaient. Les environs arboraient leur aspect quotidien. Son képi, galonné d'or, suspendu à la colonne, le contemplait avec candeur.

— Prends un verre, ça va te réveiller. (Le juge attrapa la bouteille sous la table, remplit les verres, en poussant un vers son partenaire.) Tiens!

— Merci, monsieur, je ne bois jamais avant le dîner.

— Ne fais pas de chichis, Hector, ou je vais me fâcher. Tu ne vas quand même pas refuser un verre que je t'offre? (D'un trait, le juge vida le sien, fit une grimace dégoûtée, et cracha la dernière gorgée dans la cour.) De la pisse!

— Voulez-vous que je vous apporte de la glace?

— De la glace!... (Le juge leva les yeux vers le ciel.) Depuis que j'ai échoué sur cette damnée île, je n'ai bu une boisson convenable qu'en rêve. Il y a de la glace dans la glacière, mais Suzy ne la lâche pas.

Betty retenait son souffle; elle eût volontiers arrêté le battement de son cœur pour mieux entendre. Ce n'est que regarder qui est interdit... Derrière l'étable Guy tournait à gauche, puis virait à droite. Le sable amortissait le bruit de ses pas, mais quelques instants plus tard on percevait de nouveau le claquement de ses sandales sur le sentier.

Elle prêta l'oreille, mais ne distingua plus rien. Les deux autres ne cessaient de caqueter.

— C'est quand même moi qui le retrouverai, dit-elle pour les défier. Je sais où il se cache.

Le bavardage s'interrompit. Yvonne et Livia la regardaient.

— S'il te l'a dit, ça n'est plus du jeu.

— Il ne m'a rien dit. Mais j'ai deviné.

— Elle le flaire, ricanait Livia. Comme le chien de mon père. Lui aussi, il trouve les os qu'on jette.

— Tu mens!...

Betty frappa du pied, tira la langue derrière son bras, mais ne leva pas la tête. Elles veulent la faire enrager pour qu'elle se retourne, et alors, elles l'accuseront de tricher. Elle réussit parce qu'elle joue sérieusement, tandis qu'Yvonne et Livia s'occupent de leurs petites affaires.

Quand Guy crie, elles courent de tous les côtés, au lieu de chercher d'où vient la voix.

Ce qui est vrai, c'est que Guy sent bon. Surtout quand il transpire. C'est comme si on frottait de la vanille entre les paumes... Elle pressa son nez contre son bras et le flaira. Elle ne sentit rien; sa peau n'a apparemment aucune odeur. Pourtant, elle avait compris tout à l'heure quand Livia et Yvonne chuchotaient ensemble que les nègres puent.

Guy se cache dans la faille. C'est une cachette sûre; les deux autres ne la connaissent pas. C'est elle qui l'a découverte et montrée à Guy. Les règles du jeu veulent qu'elle appelle les autres si elle le retrouve. Mais elle ne le fera pas. Yvonne et Livia n'observent pas les règles non plus.

La faille est très étroite, juste assez pour que deux personnes puissent y entrer à la fois. Et encore seulement en se serrant. Ils se tairont, en se tenant la main et se moqueront de ces deux oies. Plus tard, ils iront à la plage. Dans l'eau Guy peut constater que sa peau est à peine plus brune que celle des deux autres.

— Quinte majeure!... D'un geste triomphant le juge fit claquer ses cartes contre la table.

Le receveur des postes les contempla, sans vraiment les voir. A présent il sentait de nouveau un malaise vague et indéfinissable. Etait-ce la boisson qui s'était mise à s'agiter dans son estomac, ou le sang qui affluait à sa tête? Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Mais, bien qu'il tendît tous ses nerfs, il ne put découvrir la source de son inquiétude. Tout semblait parfaitement normal.

Il toucha les cartes, songeur. Curieux! Il ne s'est jamais aperçu que, sans la barbe et les moustaches, le roi de pique ressemble étrangement au juge.

Le juge... quelle blague! Tout le monde savait qu'en réalité cet individu n'avait jamais été juge.

L'homme était arrivé dans l'île il y avait dix ans environ. Les autres passagers avaient déjà quitté le bateau; il était descendu de la passerelle le dernier. Il faisait aussi chaud qu'aujourd'hui. Une longue redingote noire pendait sur son corps décharné; il portait un gilet blanc, à boutons de nacre

et un chapeau de paille à larges bords. Il serrait une serviette sous son bras; c'était tout son bagage.

— Comme un juge, observa ironiquement l'un des fainéants qui cherchait un peu de fraîcheur à l'ombre du bureau de poste. Le sobriquet lui était resté.

Le même fainéant lui servit de guide jusqu'à la villa du chef de police. L'homme racontait à qui voulait l'entendre que l'accueil réservé à son client ne fut pas des plus chaleureux. « Tu aurais mieux fait d'aller te faire pendre ailleurs », avait remarqué le chef de la police, tandis que sa femme levait les bras au ciel, sans mot dire.

L'hôte ne se laissa pas se décourager. Il s'était installé sur la véranda, dans le transatlantique, et, d'après les mauvaises langues, il ne l'avait pas quitté depuis dix ans. Il passait son temps à ne rien faire, somnolait toute la journée, ou, s'il arrivait à mettre la main sur un quelconque partenaire, jouait aux cartes avec lui. La victime, aujourd'hui, était le receveur des postes.

Personne ne savait d'où venait le juge, ni pour quelles raisons il avait échoué dans l'île. Les uns prétendaient que c'était justement à cause d'une obscure histoire de cartes qu'il avait estimé opportun de mettre l'océan entre lui et les autorités de son pays; selon d'autres, il était le propre beau-frère du chef de police. Les enfants l'appelaient l'oncle Léon, ce qui corroborait cette deuxième version.

— Ohé... é... é!...

C'était Guy! Betty se détacha du mur, pivota sur ses talons et s'élança. Elle appréhendait vaguement que le garçon, en découvrant un jeu plus passionnant, ne les eût laissées en plan. Cela n'aurait pas été la première fois.

Dans sa hâte, elle ne remarqua pas le baquet dans lequel la femme du chef de police faisait tremper du linge et, en passant à côté, elle le heurta du coude. Le baquet se renversa et roula sur les cailloux avec un bruit assourdissant.

— Silence!... hurla le juge du haut de la véranda, sans tourner la tête, allez au diable ou je vous écrase.

Il ne fallait pas prendre au sérieux les menaces du juge. Il était tellement obèse que même un tremblement de terre

l'aurait difficilement délogé de son transatlantique. Néanmoins, il valait mieux qu'il n'identifie pas le coupable. Il interdirait la maison à Betty et ce serait une catastrophe. Depuis quelques semaines, Betty accompagne son père chaque jour. Elle le guette, quand il quitte le bureau, s'accroche à son veston, l'implore; il ne peut pas se débarrasser d'elle. Pourtant, le receveur des postes désapprouve que Betty joue avec les enfants blancs. Ça se termine généralement en cris et en pleurs.

Un tourbillon s'éleva brusquement sur la grand'route. Pendant un bon moment il tournoya autour de son axe en balayant la poussière, les brindilles, les débris de paille sur son chemin, puis il bouscula les battements de la porte, traversa la cour et disparut vers le potager. Le képi à galons d'or se souleva, comme si le pilier de la véranda saluait son collègue vivant, s'agita sur le clou, puis retomba et resta immobile.

— Attention!... (Le juge fit tomber sa main sur les cartes.) Le vent!

Quelque part dans les entrailles de la terre, un énorme ventre se mit à gargouiller. Il eut d'abord quelques éructations retentissantes, puis les rots se confondirent, s'amalgamèrent; un grondement continu remplit l'air. Différents bruits se tissaient sur ce fond uni, comme un dessin capricieux. Des portes et des fenêtres claquèrent, des poutres craquèrent, des objets en métal cliquetèrent. Le vent cessa; un bloc d'air compact pesa sur les alentours.

La porte de la basse-cour s'ouvrit d'un coup sec; une armée en fuite se déversa dans la cour en caquetant, braillant, s'agitant. Des poules affolées battaient des ailes, des canards désemparés trépignaient, des dindes secouaient furieusement leur pendeloque, gonflée et violette. Une bande de pigeons terrifiés tournoyait autour de la cheminée.

— Léon!...

La femme du chef de police surgit dans la porte, échevelée, la tête farcie de bigoudis, le visage luisant de larmes et de crème de beauté appliquée pour la nuit et qu'elle n'avait pas eu le temps d'enlever. Dans son peignoir

déteint, flottant autour de sa chemise de nuit, elle ressemblait étrangement aux dindes indignées.

— Me voilà, Suzy.

— Qu'est-ce que tu fais? Les yeux de la femme s'arrondirent comme deux soucoupes.

— Tu le vois, chérie (le juge gigota, embarrassé), nous jouons aux cartes, Hector et moi. Tu connais Diolé, le receveur des postes?

— Tu es fou? La terre tremble et tu... (Sa voix montait d'une note à chaque mot et s'évanouit dans les hauts registres.) Où sont les enfants?

— Tout à l'heure ils étaient par ici. Ecoute, Suzy, tu pourras vraiment dire à ces garnements de ne pas faire tant de bruit. Ils sont insupportables.

— Guy!... (La femme du chef de police mit ses mains en cornet devant la bouche.) Yvonne! Livia!...

Tout à coup, elle aperçut le receveur des postes qui essayait de disparaître sous la table, en se faisant aussi petit que possible.

— Qu'est-ce que tu cherches ici? Ouste, et en vitesse!

— Mais Suzy! (le juge se racla la gorge, gêné), ne t'énerve pas.

— Disparais, je te le dis... trépigna la femme. Fiche le camp!

— Tu oublies... s'offusqua le juge, que Hector est mon hôte. C'est moi qui l'ai invité et je ne tolérerai pas...

Il jeta un coup d'œil sur sa sœur et avala le reste.

— Bon, bon, dit-il sur un ton conciliant, attends, au moins, qu'on finisse la partie.

— Je m'en fous, fais ce que tu veux!

La femme du chef de police plaqua les mains sur son visage et disparut dans la maison.

— Ne t'en fais pas, Hector. Suzy est un peu nerveuse et perd tout de suite la tête. Exactement... — d'un geste il désigna les poules affolées — comme celles-là. Ne t'occupe pas de cette petite scène de famille. C'est à moi de donner.

— Permettez-moi, monsieur... (la voix du receveur des postes tremblait), d'aller chercher Betty et...

— ...de disparaître dans la nature, compléta le juge sur un ton gouailleur. Ne te fais pas de soucis pour ta gosse, profite de ce qu'elle ne se trouve pas tout le temps dans tes jambes.

Il leva son verre.

— A ta santé, Hector!

— A la vôtre, monsieur.

Le verre tanguait dangereusement dans la main du receveur des postes. Quelques gouttes se répandirent sur la table.

— Essuie-les, tu vas salir les cartes. (Le juge déposa son verre.) Appelle-moi Léon. Oui, ne prends pas cet air idiot, je te permets de m'appeler par mon petit nom.

Après une brève hésitation, il ajouta :

— Si personne ne se trouve à proximité, je t'autorise même à me tutoyer. Tu es content, Hector?

— Très content, monsieur. Merci, monsieur.

— Léon, dit le juge d'un ton sévère.

— Léon, répéta docilement le receveur des postes.

— Approche le paquet, que je coupe.

La grand-route, à l'instant déserte, s'anima. D'abord quelques fugitifs épars arrivèrent de la direction de la ville, leur nombre ne cessait d'augmenter, le flot se gonflait; une caravane ininterrompue défila bientôt devant la maison. Des charrettes grinçaient, des mulets impassibles se dandinaient parmi les piétons, chargés de baluchons, de paniers, d'objets hétéroclites. Des autos antédiluviennes grimpaient la côte en s'essoufflant, reprenant vigueur sur le versant opposé. Les femmes se lamentaient, les enfants criaient, les hommes s'arrêtaient de temps à autre, déposaient leur fardeau, tournaient leur visage, déformé par la terreur, vers la ville.

— Quel tohu-bohu! (Le juge hocha la tête.) A quoi ça sert, je te le demande? Pourquoi ne restent-ils pas chez eux?

— Un tremblement de terre... balbutia le receveur des postes.

— Et alors? Croient-ils qu'ils seront plus en sécurité ailleurs? Ce n'est pas mon premier tremblement de terre

et, comme tu vois, je suis sain et sauf. N'aie pas peur, mon vieil Hector, tu es sous ma protection.

— Te voilà!... chuchota Betty, hors d'haleine, je savais que tu te cachais ici. Yvonne et Livia te cherchent dans le potager.

— Alors appelle-les!

— Je n'y pense pas.

— Et pourquoi?

Betty haussa les épaules. Appeler les autres?... Il n'en était pas question. Elle avait déployé toute sa ruse pour les semer. Elles l'avaient guettée et s'étaient mises à ses trousses. Pour les tromper, elle avait d'abord couru vers le potager, puis, à travers la haie des framboisiers, elle s'était faufilée vers le sentier. La ruse avait pleinement réussi; ces deux sottes battaient maintenant les buissons quelque part derrière la maison.

Elle s'introduisit entre les deux rochers et s'accroupit. Leurs bras se touchaient. Il faisait très chaud. Ils se turent pendant un bon moment.

— Guy... y... y!...

— Tu entends? On crie.

— Tant pis! Laisse-les crier.

— Ce n'étaient pas les filles, soupira Betty, ta mère t'appelle.

— Aïe!... (Guy fit une grimace.) Qu'elle me fiche la paix. Elles sont tout le temps après nous. Pourtant, je viens de découvrir un nid de mouette parmi les rochers...

Betty ne l'entendait qu'à moitié. Le grognement, de plus en plus fort, couvrait la voix du garçon. Il venait de l'intérieur de la terre, comme si la montagne avait la colique. Elle aussi, elle avait un peu mal au ventre. Une légère nausée montait de son estomac, comme celle qu'elle éprouvait sur le manège. Ou sur la mer. La semaine dernière son père l'avait emmenée en canot, ils étaient loin, si loin qu'on ne voyait plus qu'une bande toute mince de la rive... Le grognement s'amplifia, se transforma en tonnerre. Betty se pressa très fort contre le garçon.

— Qu'est-ce que ça peut bien être?

— Est-ce que je sais?... (Guy haussa les épaules, impatient.) Il y aura de l'orage. Ou un tremblement de terre... Il y a trois œufs dans le nid. Un tacheté et deux tout blancs. Je t'en donne un.

— Ta mère... lui rappela Betty.

— Ah, oui!... (Guy se leva, passa par-dessus la tête de la petite.) Viens voir, dit-il avec mauvaise humeur.

Betty sortit du trou à quatre pattes. En se remettant sur ses pieds, elle entendit un petit claquement sec derrière son dos. A peine plus fort que le claquement des ciseaux de sa mère. Elle se retourna, se frotta les yeux. La faille avait disparu. Il y avait une fente toute mince entre les deux rochers; elle aurait du mal à y introduire son petit doigt. Elle voulut attirer l'attention de Guy sur ce phénomène, mais le garçon était déjà loin.

— Attends, je viens!

La voiture noire se fraya un chemin à travers la foule en hululant et s'arrêta devant la maison. L'agent de police assis à côté du chauffeur, se précipita dans la cour. En apercevant les joueurs de cartes, il s'arrêta stupéfait; ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit lentement.

— Ferme-la, mon petit, il y a des mouches! (Le juge éclata de rire.) Qu'est-ce qui te prend? Tu n'as jamais vu de cartes?

— Si, monsieur... seulement je pensais...

— Approche-toi et raconte-nous ce qui t'amène.

— C'est monsieur le chef de police qui m'envoie...

— Tu cherches ma sœur, je suppose. (Le juge montra la porte.) Tu la trouveras quelque part dans la maison.

Il jeta un coup d'œil soucieux sur ses cartes, les referma, les déploya de nouveau en éventail.

— Donne m'en deux, dit-il en se grattant la nuque.

— Grouillez-vous, vociféra la femme du chef de police en poussant les deux filles vers la voiture. N'avez-vous pas vu Guy? Mon Dieu, ce garçon!...

— Il joue avec cette petite négresse. Ils sont ensemble tout le temps.

— Cesse de papoter et monte. Guy!... On part!

— Si seulement c'était vrai, soupira le juge, on aurait un peu de silence dans la maison.

— Partons aussi, monsieur, implora le receveur des postes. Le pont va s'écrouler et nous serons coincés.

— Du courage, Hector, voyons! Montre que tu es un homme.

— J'ai peur, monsieur.

— Léon!

— Léon, répéta le receveur des postes.

Une fissure, large comme la paume, s'ouvrit le long du sentier. La terre se fendit comme pendant une sécheresse l'été. Du sable fin se détacha du bord de la fente et roula dans la crevasse. Pendant un moment la fissure courut toute droite, parallèle au sentier, à la même vitesse que les enfants, puis, décrivant une courbe, coupa le chemin juste devant leurs pieds. Ecartée par une force irrésistible, elle s'élargit à vue d'œil. Guy ramassa un caillou et le jeta dans le précipice.

— On n'entend pas quand il touche le fond. (Ses yeux brillaient de joie.) Ça doit être terriblement profond. Je crois qu'il traverse la terre d'un bout à l'autre. (D'un bond, il franchit la crevasse et tendit la main.) Saute!

Betty ferma les yeux et s'élança. Un violent courant d'air monta du précipice, fit flotter sa jupe. La rafale était chaude, elle brûlait ses cuisses. La petite eut le souffle coupé. Mais son effroi ne dura qu'un instant; elle atterrit sur l'autre bord et montra ses dents en riant.

— Un tremblement de terre!... s'exclama-t-elle, enthousiasmée, un véritable tremblement de terre!

Une main invisible parcourut la clôture, en pinçant les lattes, comme les cordes d'une harpe. La dernière éclata en vibrant.

— Sésame, ouvre-toi!

— Comme dans les contes, s'étonna Betty.

— Je n'ai qu'à faire un signe et les murs s'ouvrent. Je suis le Grand Sorcier!

— Salut au Grand Sorcier!... (Betty se pressa à travers la brèche.) Inutile d'aller jusqu'à la porte. Ta mère s'impatiente. Elle vient de crier de nouveau.

— La barbe!

— Peut-être s'inquiète-t-elle à cause du tremblement de terre.

— Qu'est-ce que ça peut faire? Tu vois qu'oncle Léon continue de jouer aux cartes.

— C'est vrai. S'il y avait du danger, il ne jouerait pas.

— Bien sûr que non. Oncle Léon est un sage. C'est mon père qui le dit. Ma mère prétend que c'est un vaurien.

— Ça revient peut-être au même.

— Enfin, te voilà!... (La femme du chef de police secoua le poing, hors d'elle.) D'où est-ce que tu sors? Tu n'entends pas que je t'appelle?

Les deux filles étaient déjà dans la voiture. Yvonne, prostrée sur le dossier du siège, sanglotait. Livia couvrait son visage de ses mains, tout en observant Betty entre ses doigts.

— Je veux rentrer immédiatement, dit-elle d'un ton boudeur.

— Impossible, la ville est en ruine. Yvonne, cesse de chialer. Et toi, Guy, monte, et un peu plus vite que ça!

— Viens, Betty, soupira Guy résigné en grimpant sur le marchepied.

— Laisse cette fille; il n'y a pas de place dans la voiture. Va chez ton père, Betty! Il joue aux cartes avec cet autre timbré sur la véranda.

— Si Betty ne vient pas... (Guy libéra son bras de l'étreinte maternelle et fit un bond en arrière) alors, moi non plus...

— Tu vas me faire le plaisir d'obéir, ou je te donne une paire de...

La fin de la menace se noya dans un fracas assourdissant. Un énorme bloc de pierre se détacha de la falaise d'en face, dévala la pente, fit un bond prestigieux pardessus la voiture, et continua sa course effrénée en broyant buissons, arbres et baraques qui se trouvaient sur son chemin. Le chauffeur poussa un cri et démarra avec une telle brutalité que la femme du chef de police tomba en arrière, entre les deux fillettes. La voiture fit un bond et disparut au tournant dans un nuage de poussière.

— Bon débarras!... (Guy agita sa main en guise d'adieu.) Vive la liberté! Viens voir ce qui se passe dans la maison.

— Et moi qui espérais avoir la paix, ronchonna le juge. (Les deux enfants traversèrent la véranda en poussant des cris sauvages.) Ce sont justement les plus turbulents que Suzy me laisse sur le bras.

La charrette, appuyée au mur de l'étable, se mit en marche. Elle trottait à travers la cour en cahotant et fit halte, épuisée, devant la véranda. En même temps un plateau d'argent rond, chargé d'un gâteau appétissant, apparut sur le seuil. Il jeta un coup d'œil étonné autour de lui, se souleva sur le tranchant en déposant délicatement le gâteau par terre, descendit les marches une par une et, d'une culbute élégante, alla s'installer dans la charrette.

Le buffet de la cuisine se renversa avec un tintamarre infernal. Des assiettes, des verres, des fourchettes et des couteaux se déversèrent sur le carrelage. Une tasse bleue, décrivant une courbe hardie, atterrit à côté du transatlantique et explosa en mille morceaux.

— Zut!... (Le juge cligna des yeux.) celle-là a failli me tomber sur le nez. (Il jeta un coup d'œil sur les débris et son visage s'illumina.) Le service à thé. Suzy sera ravie. Elle y tient comme à la prunelle de ses yeux. Attention, Hector! Si tu continues à rêvasser, tu vas perdre même ta chemise.

— Laissez-moi partir, monsieur! (Le receveur des postes joignit les mains.) La maison s'écroule.

— Léon, dit le juge sur un ton sévère, tu ne l'apprendras donc jamais?

— Léon, rectifia le receveur des postes, allons-nous-en d'ici.

— Veux-tu me dire comment? Suzy nous a abandonnés.

— A pied! Sauvons-nous dans les champs, comme les autres.

— Tu te moques de moi, Hector. (Le juge tapota sa bedaine avec beaucoup d'amour.) Comment veux-tu que je trimbale ça? Et de m'en séparer, il n'en est pas question. Nous sommes des vieux copains, habitués l'un à l'autre.

— Installez-vous dans la charrette mons... Léon... et je vous pousserai.

— Toi?...

Le juge toisa le petit homme malingre et éclata de rire. Son corps volumineux secoua le transatlantique, la véranda, la maison entière.

— C'est très gentil à toi, Hector, seulement je crains que tu n'ailles pas loin. Mais si tu veux absolument t'en aller... (Il leva les bras, les laissa retomber) je ne te retiens pas. Je n'aime pas les partenaires qui ne tiennent pas en place et qui ont la tête ailleurs. Terminons la partie et décampe.

Le plafond craquait au-dessus de leurs têtes; une planche se souleva prudemment. Un hameçon, attaché à une ficelle, descendit par la brèche. Pendant quelques instants il se balança au-dessus de la table, puis accrocha la première carte et la retourna. C'était le roi de pique.

— Sales gosses!... (D'un geste indigné le juge écarta la ligne qui venait frôler son nez.) Quelle nouvelle diablerie ont-ils inventée, ces petites canailles! (Il leva le poing vers l'étage supérieur, d'où on entendait des rires étouffés.) Si je vous attrape, je vous tords le cou.

La peau brune du receveur des postes prit une couleur de cendre. Très lentement, comme dans un cauchemar où on se débat contre des poids écrasants, il se souleva de son siège, et pointa son index vers le versant d'en face.

La montagne s'ébranla. Elle fit le dos rond comme un chat furieux et rampa vers la maison, par bonds saccadés. Un frisson parcourut le sol, la surface de la terre ondulait. Des vagues se formaient, se figeaient en tremblant sur place, devenaient fluides de nouveau, puis continuaient leur chevauchée irrésistible.

— Mon cigare s'est éteint, bougonna le juge. Donne-moi du feu.

L'étable se dressa sur la pointe des pieds. La moitié du séchoir de maïs fit un pas en avant, l'autre moitié glissa en arrière et se jeta à plat ventre. Un énorme cocotier s'effondra, foudroyé, les racines à l'air. La cour se fendit

dans toute sa largeur; une colonne de vapeur monta en sifflant de l'abîme.

La première vague massive atteignit la maison, s'insinua sous le mur, le souleva sur son dos et le secoua. La véranda oscillait comme une barque à l'approche de la tempête. L'une des colonnes craqua, le plafond s'inclina, des débris de plâtre pleuvaient sur la table. Le receveur des postes fit un saut en arrière pour éviter la poutre; ses pieds se prirent dans sa chaise et il s'étala par terre, avec un cri perçant.

Le juge allongea le cou et jeta un coup d'œil furtif sur les cartes que son partenaire continuait à serrer dans sa main. Il hocha la tête, mécontent, escamota d'une chiquenaude le roi de pique et le fit glisser parmi ses cartes avec le mouvement éclair d'un prestidigitateur.

— Trois dames et deux rois!...

D'un rire triomphant, il étala ses cartes sur la table :

— J'ai gagné!

ANDRÉ DU BOUCHET

Près du souffle

PAR LA VOIE RÊCHE

Pour le feu dont la tenaille court toute la nuit, — la femme qui reste éveillée.

Dans la poussière du glacier, j'aperçois le ciel — franchi plus tard, la nuit venue, sur le sol démonté. Et le jour bêchera notre poitrine.

Avant que ma route se perde à la surface des pierres.

L'air qui fête la dernière vague, — l'air qu'on ne voit pas.

Comme la terre franchie loin des routes.

LE NOUVEL AMOUR

Si loin, — déjà endormi, que je pense au sommeil.

Labour, c'est cette lame que je verrais, j'entendrais.

L'oreiller, — le glacier, sans ta tête.

Ce matin, — éloigné et debout.

Si je pouvais avancer plus loin sans respirer, j'avancerais peut-être comme l'air sur la moire des routes.

Ouverte, la maison ne nous retranche plus du front des routes, — de ce lit défait.

EXTINCTION

Le nœud du souffle qui rejoint, — plus haut, l'air lié, et perdu.

Ce lit dispersé avec le torrent, — plus haut, par ce souffle.

Pour nous rêver torrent, ou inviter le froid, à travers tout lieu habité.

De la montagne, — ce souffle, peut-être, au début du jour.

L'air perdu m'éblouit, — se fermant sur mon pas.

SOUFFLE INCOERCIBLE

M'étant heurté, — sans l'avoir reconnu, à l'air. Je sais, maintenant, descendre vers le jour.

Comme une voix, qui, — sur ses lèvres même, asséchérait l'éclat.

Les tenailles de cette étendue, — perdue pour nous, — mais jusqu'ici.

J'accède à ce sol qui ne parvient pas à notre bouche, — le sol qui étreint la rosée.

Ce que je foule ne se déplace pas, — l'étendue grandit.

CARLINGUE

La route dont un pli nous enveloppe, — bientôt éloignés, — contre ma soif. La lumière aveugle soulève les pierres d'un lit, qui, — maintenant, m'étonne.

NIVELLEMENT

Je conserve le souvenir de la rosée sur cette route où je ne me trouve pas, — dans le désespoir du vent qui renoue.

Ce ciel, — dans le lieu en poudre que révèle la fin de son souffle.

Dans l'étendue, — même endormi, que je retrouve devant moi, — hier j'ai respiré.

Reçu par le sol, comme l'étendue de la route que je peux voir.

Je reste longuement au milieu du jour.

ENRAYURES

Le vent, dans les terres sans eau de l'été, nous quitte sur une lame, — ce qui subsiste du ciel.

En plusieurs fractures, la terre se précise. La terre demeure stable dans le souffle qui nous dénude.

Ici, dans le monde immobile et bleu, j'ai presque atteint ce mur. Le fond du jour est encore devant nous. Le fond embrasé de la terre. Le fond et la surface du front, — aplanis par le même souffle, ce froid.

Je me recompose au pied de la façade comme l'air bleu au pied des labours.

Rien ne désaltère mon pas.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

Vacances

à Jacqueline.

Elle lui faisait penser à un jardin, à un coin touffu de jardin, l'été, lorsque feuilles, tiges, fleurs, insectes, soleil, ciel et ombre font un chaud refuge où l'on demeure tapi, si tranquille qu'on entend battre son propre cœur. Elle lui avait fait penser à des fruits, puis toute pensée s'était éteinte, plus rien; il avait connu cette hébétude heureuse que, plus petit, lui donnait soudain la vue d'une tache sur un mur, ou d'un nuage.

L'après-midi avait tout de suite touché à sa fin, et, tout le temps, il l'avait regardée : rose — on avait une drôle d'envie de l'égratigner ou de la mordre pour voir perler ce sang qu'elle devait avoir si rouge — des cheveux bruns en longues boucles qu'elle agitait d'un vif mouvement de la tête entre deux phrases. Car elle parlait, elle parlait vite, ne cessait de raconter des histoires de filles et de garçons auxquelles il ne comprenait pas grand-chose.

— Un tel du village, avait voulu l'embrasser l'autre soir, mais, vlan, une gifle; un autre, eh bien, un autre, non, elle ne pouvait dire... Etait-il comme ça, lui, avec les filles? Non, n'est-ce pas, et c'était bien mieux... Il n'avait pas l'air comme ça. Il avait l'air bien gentil. Il lui plaisait.

Ils étaient de même taille, et, sans doute, avaient-ils le même âge : une douzaine d'années; pourtant, il se sentait tout interdit devant elle. Elle le bousculait, proposait des jeux, l'entraînait vers le bois à la cime du pré; elle courait devant lui, se penchant en avant pour escalader la côte.

— Pourquoi fallait-il se moquer des filles, leur passer des crocs-en-jambe?... Comme leurs jambes sont jolies! ses jambes à elle sont bronzées, avec un mollet rond et une cheville qu'il pourrait enfermer toute dans sa main... C'est peut-être ridicule ce mollet rond... est-ce pour cela qu'il faudrait se moquer des filles? Juste au-dessus, là où la jambe se plie, la peau est plus blanche; brune de nouveau, elle se perd, ah! comme elle se perd sous la jupe. Parfois, la fillette glisse et se jette en avant, alors on voit très haut ses cuisses, là, elles ne sont plus bronzées du tout, mais de ce rose du visage, de ce rose qui donne le vertige; une seconde on aperçoit un bout de la culotte blanche.

Elle se retournait en riant. Il baissait la tête, ou lui tendait un brin d'herbe qu'il venait d'arracher. Visages rapprochés, le souffle encore haletant de leur course, ils observaient cette pointe verte; elle la lui prenait des mains, la posait en équilibre sur son pouce. — Tiens, elle s'était écorché le doigt! Une goutte sombre lentement s'y formait, elle l'écrasait avec l'herbe, puis redonnait celle-ci à son compagnon. — Mon Dieu, c'était ignoble cette herbe poisseuse maintenant. Il la jetait mais sa paume restait tachée. — Pourquoi l'as-tu jetée? murmurait-elle, et ses yeux — comment des yeux pouvaient-ils être aussi grands : deux feuilles vertes, et, sur leurs bords, ces poils serrés, noirs et longs, toujours à trembler, à cacher, puis à dévoiler l'iris plein de lumières — ses yeux brillaient de colère. Elle tournait le dos, haussait les épaules, gagnait le bois où elle s'asseyait contre un châtaignier, le menton aux genoux. Lui demeurait debout à la corne du pré, gauche, frottant sa main ouverte au bas de sa veste. Tout était gris, pas un oiseau, pas un mouvement de l'air. Seules lumières : là-bas, ces deux feuilles vertes, ces yeux qui ne le regardaient pas. Au bord de la rivière, les parents riaient; il eut envie de dévaler la pente, de se réfugier près de sa mère. — Oui, quelle grisaille, et pourtant nul nuage ne ternissait le soleil... A ce moment, elle soupira, releva la tête, lui sourit et, comme il ne bougeait pas, inclinant un peu la tête, elle tapa du bout des doigts la mousse à côté d'elle.

Il obéit, se laissa tomber à la place où elle avait légèrement tassé la mousse. Elle lui prit la main. Ils ne parlaient pas. Quelques minces châtaigniers les séparaient du talus où s'achevait la prairie. Entre les feuillages, ils regardaient le ciel, les collines de l'autre côté de la vallée, la rivière qui semblait faite d'éclats de verre, les parents, mais comme s'ils eussent été des étrangers. Du moins, il avait cette impression de voir des inconnus au bord de l'eau; il en ressentait un grand calme : comme s'il avait été seul au monde, seul à jamais avec cette fille, et le moindre bois alors fût devenu forêt, fleuves les ruisseaux, déserts les prés, et gouffres les clairières. Il lui semblait qu'elle avait dans ses yeux le même songe, et la même peur légère, magnifique, dans la gorge.

Mais elle, toujours immobile, après avoir craché une brindille que, depuis un moment, elle faisait rouler entre ses lèvres :

— C'est marrant, ton père et m'an, vois-les, on dirait deux amoureux, et mon père, ta mère, deux autres amoureux.

Il ne répondit pas, seuls ses doigts se crispèrent. Elle se tourna soudain vers lui en faisant voler ses boucles.

— T'es un drôle de type, toi.

Puis elle lui lâcha la main, étendit ses jambes d'un coup sec, tira sa jupe sur ses genoux; un instant plus tard, la releva en faisant soigneusement un pli, puis un autre, un troisième enfin. Elle observait minutieusement ses genoux.

— Pas la même chose, murmurait-elle, pas la même chose.

Il respirait mal. Trop de salive; il ne faudrait pas qu'on entende ce claquement quand il avale la salive. Voilà, elle lui touchait les genoux; elle avait un rire bref, bref, de loin en loin; elle tira un poil sur son mollet, mais il sourit. — Quelles mains petites elle avait, et des doigts pointus dont certains ongles étaient rongés... Ainsi, elle se permettait ce vice! Lui, à peine approchait-il le pouce de sa bouche : « Tu n'as pas honte, Marc! » Et c'était bien ça, il était en pleine honte, dans une chaleur, un

étourdissement, une merveilleuse tendresse de honte. Elle l'obligeait à toucher à son tour ses jambes. — « Tu vois, j'ai la peau bien plus douce, c'est pas la même chose, là... et là... ici. » Elle guidait ses doigts. — La peau des filles, non seulement ça change de couleur de place en place, brune au mollet, plus dorée au genou, rose sur les cuisses, mais de chaleur aussi : là fraîche, et l'on a envie de ne plus bouger, de sourire, de se croire aux premières heures du matin; plus haut, tiède, mais d'une tiédeur qui vous brûle, qui, soudain, vous fait serrer violemment cette chair.

Elle s'était allongée sur le sol et chantonnait. Il restait assis tout près d'elle. A un moment, il voulut enlever ses mains, pensant qu'elle en avait assez de ce jeu, et que, peut-être, elle l'accusait de ce qu'elle-même l'avait obligé à faire, mais elle maintint son poignet, le regarda droit dans les yeux : « Les filles, les garçons, c'est pas la même chose... » Elle bâilla, de sa main libre tapota plusieurs fois sa bouche! « Tu sais, toi?... » et, comme il ne répondait pas, cette fois, avec un sourd courroux : « Tu sais? Oui, ou non, tu sais? »

Quelle haine logeait dans ce bois, l'assombrissait, prêt à lâcher la nuit sur la vallée? Quelle haine entre filles et garçons? entre cette main et ces jambes douces, pleines? Il se dressa d'un bond, jeta un coup d'œil vers la fillette qui demeurait étendue, les pieds ramenés sous elle, les genoux en l'air. A grandes enjambées, bras en croix, il dévala le pré jusqu'à la rivière.

— Eh bien, plaisantaient les parents, c'est comme ça qu'on laissait les filles. Qu'avait-il fait de sa compagne? Elle aurait peur toute seule.

Il aurait voulu s'enfouir sous le pré... Mais, déjà, alors qu'il la croyait dans le bois, là-haut, en train de se moquer, elle était derrière lui, se balançant d'un pied sur l'autre.

— Voyez les fous.

— Rouges comme des coqs.

— Vous n'êtes pas fous de vous mettre en nage comme cela! Toujours à courir...

— Ah! Madame, les enfants...

— Oui, mais une fille, vous avez de la chance d'avoir une fille, c'est tellement plus calme...

— Ne m'en parlez pas.

Pouvoir se glisser dans la rivière!

Appuyée à la hanche de sa mère, elle, gentiment, souriait aux familles, levant vers elles les grandes feuilles claires de ses yeux.

Maintenant les parents se dirigeaient vers l'auto, les enfants suivaient, traînant les pieds dans la poussière.

— Au revoir, Marc.

Elle lui tendit la main, sa main minuscule aux doigts pointus. — Ah! ce bruit insupportable de la salive. Les parents parlaient fort, gesticulaient. Toujours appuyée à sa mère, elle ne bougeait pas, le regardait, gris derrière la vitre de la voiture. On partait; il fallait se tordre le cou pour la voir, là-bas, encore immobile... Il ne pouvait s'empêcher de se répéter : « Mais elle est petite, mais elle est petite », et, à travers ses larmes, elle tremblait, avant de disparaître derrière les arbres qui tournaient.

▶

Chaque matin, il faisait claquer très fort les volets. Il regardait, ravi, des graves du crépissage dégringoler avec un mince bruit de pluie. Le mur était blanc, ce n'était qu'un mur de ferme, mais on l'avait soigneusement blanchi; en outre, on avait peint les volets d'un jaune vif : ainsi la Tuillière faisait-elle figure de villa. C'était une demeure carrée; au centre, un couloir, sans ombre ni mystère, divisait le rez-de-chaussée en deux appartements : à droite celui des maîtres, à gauche celui des fermiers, les maîtres gardant toutes les chambres de l'étage.

Il faisait cogner les volets contre le mur. Le ciel était vert. Dans la cour le chien se traînait, les coqs grattaient la terre, cherchant quelque nourriture pour les poules affairées. De l'autre côté, le jardin clos par sa grille neuve,

encore rouge, se partageait en deux comme la maison : à gauche, des fleurs, des fruits, c'était le coin des « villauds », à droite, des légumes, c'était le lot des paysans... Mais, lui, regardait au-delà, il regardait ces hauts pins qui se balançaient derrière le verger, et il écoutait le lent coassement d'une grenouille dans la mare au pied de ces arbres.

C'était là qu'il passait ses journées, au bord de cette eau à demi couverte d'une crème verdâtre. Il s'allongeait sur la rive, fermait les yeux. Un moment, il entendait les voix des parents dans la Tuillière, le patois de la fermière appelant les poules, le claquement de la grille du jardin; puis, ces vains bruits s'effaçaient, il écoutait le craquement des hautes branches des pins; s'il rouvrait les yeux, il avait le vertige à voir se balancer, là-haut, si lentement, ce tronc brun qui, près de lui, paraissait immobile : les arbres n'allaient-ils pas tomber, ou le ciel? Ou si c'était lui qui allait tomber dans ce vaste puits bleu. Pour échapper à ce trouble, il reportait ses regards vers l'eau. C'était le même mouvement lent des choses; les arbres y balançaient leurs reflets, un nuage passait, puis se glissait sous la couche verte des algues; parfois, une couleuvre, sa petite tête fière cernée d'un collier blanc juste sortie de l'eau, traversait sans un bruit la mare; un frisson filait dans le dos de Marc. A plat ventre sur la berge, il se penchait jusqu'à sentir le froid et la mollesse de l'eau trembler sous sa bouche, il se penchait pour essayer de deviner où passait ce nuage quand la nappe de mousse l'avait happé, vers quel antre s'enfonçait la couleuvre, en quels gouffres devait descendre cette grenouille brune et or qui soudain disparaissait sans que l'on sût comment, au bout d'une longue plongée, ses pattes arrières étendues. Peut-être, si l'on regardait assez longtemps en clignant des yeux, verrait-on se mouvoir les signes d'une vie insoupçonnée : loin, très loin, tout au fond d'un tunnel, devinerait-on des villes avec de bizarres véhicules qui les parcourent, et des foules agitées, des villes où il n'y aurait pas de maisons mais seulement des clochers couverts de cuivre; et, comme cet autre univers devait tourner lui

aussi à la façon de la terre, ensuite ce seraient des montagnes qui défileraient, des déserts de mica, puis des forêts semblables au fond de la mer... Justement, n'est-ce pas la coque d'un navire enseveli qui se mêle à ces lianes, à ces rochers dentelés? Et maintenant, une ville encore, un port; mais, en ces profondeurs, le temps prend du retard, aussi la rade n'abrite-t-elle jamais que de hauts voiliers que le soleil, un soleil mat, déchiqueté, fait avancer, et non le vent — comment y aurait-il de l'air dans ce monde prisonnier?

De nouveau, on a beau plisser les paupières, il n'y a plus qu'une étendue noire, et parfois, monté de l'abîme, un minuscule têtard qui grimpe vers la surface, la queue frétillante. Il faut être patient; c'est alors que ce pays d'en bas offre sa vérité. Il est le lieu des souvenirs, c'est en lui que réside ce qui est passé, ce qui s'est passé; c'est là qu'*elle* apparaît, oh! morcelée, insaisissable, et c'est pour elle, pour elle seule qu'il s'allonge tout le jour auprès de la mare, qu'il se penche vers le pays secret. Les feuilles vertes de ses yeux s'élèvent dans la nuit; d'autres fois une simple tache rose tourbillonne, il est rare, et ce n'est que le temps d'un battement de cœur, que son visage s'éclaire en entier, précis à croire qu'on pourrait le toucher... Voici un genou, pierre ronde et dorée qui va à la dérive, ou le haut de ses jambes à la renverse comme si le tronc, les bras, les épaules, la tête demeuraient engloutis dans l'ombre. Il tend un bras vers l'image... — Au se... Au secours! Son visage a plongé, l'eau a pénétré en sa bouche, dans ses oreilles, ses yeux, par ses narines — Goût de vase... Carillons! Carillons! Carillons!... Beau ciel, joie de respirer. Le voilà sur le dos, sauvé. De sa main gauche, s'agrippant à l'herbe il a pu résister; dès qu'il a trouvé la force de soulever la tête assez pour respirer, avec rage, en s'arc-boutant, s'accrochant des doigts et des pieds, creusant les reins, il a pu reculer, centimètre par centimètre, puis d'un coup a repris l'équilibre, s'est rejeté tout entier sur la rive. Le soleil aura bien vite séché son bras, ses épaules, ses cheveux; mais longtemps, les lèvres garderont cette nausée de la

vase, la gorge cette angoisse. — Etait-ce donc un maléfice cette image? S'il avait accepté de couler, où serait-il maintenant, en quel abîme? avec elle, au pays de ce qui n'est plus... Il jetait un coup d'œil rapide vers la Tuillière, elle était toujours là, paisible, les volets tirés à présent contre le grand jour. Il devait faire bon dans la pénombre des chambres, un livre l'attendait ouvert sur une chaise près de son lit. Il hésitait... Puis se remettait à plat ventre, rampait vers l'eau.

▶

Il fallait être seul pour penser à elle, pour rêver au bord de la pêcherie. Allez être seul quand vous avez une sœur, ma foi une fort petite sœur, que les parents vous flanquent sans cesse dans les jambes, comme si c'était votre rôle de la garder.

Il ne lui parlait guère — qu'aurait-elle compris? Il ne s'occupait pas d'elle; elle marchait derrière lui en trottinant, s'arrêtant de temps à autre pour ramasser un caillou ou tenter d'attraper un papillon; elle ne parlait pas non plus, chantonnait des choses sans air. Il rusait pour la laisser, soudain lui désignant un nuage, un animal imaginaire, n'importe quoi, et prenant alors sa course dans le sens opposé; déjà loin lorsqu'elle se retournait. Elle ne comprenait pas d'abord, faisait deux pas en avant, puis, prise de frayeur, repartait aussi vite qu'elle le pouvait vers la ferme; lui, délivré, redressait la tête, sifflait, embrassait du regard les champs où il allait pouvoir s'aventurer.

Mais les jours de pluie, il était bien content qu'elle fût là quand il n'en pouvait plus de lire. Un soir, ainsi, ils jouaient dans le couloir. Ils avaient trouvé un long et droit bâton de houx dont le fermier, sans doute, voulait faire quelque aiguillon; après avoir fait à la branche dégringoler les escaliers, érafler les murs, traverser en javelot la longueur du couloir, ils ne savaient plus trop

qu'en faire; c'était alors qu'il s'était souvenu d'un trou dans le plancher du palier au premier étage : un trou bien rond, formé par quelque nœud d'une planche qui, le bois travaillant, avait sauté. Et voilà le jeu : la petite se tiendra au premier, lui en bas; ils passeront la branche par le trou, mais celle-ci, droite au bout du bras tendu, ne dépasse qu'à peine le plancher là-haut, il faudra donc guetter.

— Regarde, Lise, regarde bien.

Il se pointait, poussait le bâton d'un geste vif. Quels cris déchirants! La mère, la tante sortaient des chambres, criaient à leur tour, les portes se refermaient; on entendait Lise gémir derrière elles. La tante descendait, sautant les marches; lui, dans le couloir, stupide, tenait encore le houx; elle était si affolée qu'elle ne songeait même pas à gifler le coupable, elle le prenait aux épaules : « Malheureux, aveugler ta sœur! Malheur! » Elle le lâchait, courait aux casseroles, faisait bouillir l'eau. Quand elle repassait dans le couloir, il était toujours là avec sa branche. — « Va-t'en, imbécile! » Elle grimpait l'escalier.

Par une vieille porte disjointe au fond du couloir, il gagnait le « coudert », le pré clos où venaient s'ébattre les cochons. — Il partirait donc, le « malheureux » comme elle avait dit; il partirait puisqu'il n'était capable que de donner le mal par sottise. Il évoquait ces vacances à la montagne où il avait fait rouler en y employant toutes ses forces un petit rocher, il revoyait la pierre dévaler la pente, bondissant par-dessus les bosses ou les creux du terrain, puis, longtemps après, cet homme pâle, fou, qui avait surgi du sentier, demandant quel était le bandit qui avait failli tuer sa femme et sa fille — elles étaient assises au bord du chemin, au pied du mont, soudain elles avaient cru qu'un gros animal débouchait derrière elles à toute vitesse et sautait, le roc avait frôlé leur tête... Une autre fois, il jouait avec un camarade dans une auto, il avait poussé le frein, doucement la voiture avait avancé, la route descendait, par bonheur un arbre avait arrêté bientôt le voyage. Et maintenant sa sœur... Du moins, une main bienveillante semblait écarter

juste d'un fil les fins tragiques qu'appelait son inconscience. — Mon Dieu, que cette fois encore... Comment étaient-ils les yeux de la petite Lise? Bleus, peut-être? Ou bien gris? Mais ils étaient beaux, il ne l'avait encore jamais pensé, et par sa faute n'allait-elle plus avoir qu'un bel œil gris ou bleu! « Malheur! » C'était son nom sans doute à lui, son vrai nom. Il partirait dès que la pluie serait moins forte. Il se tenait contre le mur, à l'abri de l'auvent que formait le toit; à deux pas devant lui l'averse tissait un réseau serré qu'il ne se sentait pas le courage de franchir. Il grelottait. — Il partirait, non par la route, afin qu'on ne le rattrape pas; — mais voudrait-on le rattraper? — Il prendrait les chemins des champs, passerait dans les sillons entre les colonnes piquantes des topinambours, dormirait dans les taillis, vivrait de champignons crus, de grenouilles, de poissons qu'il prendrait la nuit à la corde... On devient vite vieux à vagabonder, il aurait une barbe, des cheveux en broussaille; non, il n'aurait pas de barbe, il ne serait pas vieux, il irait vers... Pas du tout, il n'avait pas le droit d'aller vers *elle;* que lui porterait-il sinon des peines? — « Te voilà, Malheur », murmurerait-elle de sa voix un peu rauque.

— Que cette pluie cesse! le pré en fume, l'eau débordant des gouttières a creusé à ses pieds une rigole; c'est la frontière, une fois franchie, il sera devenu pour toujours l'étranger. — Saleté de pluie! s'il n'avait pas plu, il n'aurait pas joué, il n'y aurait pas eu l'accident. La nuit tombe vite, il fait froid, il ne pourra pas se coucher dans les bois trempés, il ne pourra pas dormir; il voudrait dormir...

Une main l'avait tiré en arrière, il s'était laissé pousser dans le couloir obscur, puis dans l'escalier. Le lit était chaud. On l'avait frictionné, bordé. La main s'était posée un moment sur son front.

Le lendemain il n'osait pas regarder sur le visage de Lise ce pansement; mais elle jouait, riait, s'accrochait à ses pas; la tante chantonnait.

On lui demandait s'il était malade cet été; on ne le voyait plus rire, on ne pouvait tirer de lui ni une joie ni un travail. Toujours à s'étendre au bord de la mare, il finirait par y tomber, ou encore il prendrait quelque mauvaise fièvre. — Il n'était pas malade, il pensait. Ou plutôt *elle* pensait en lui, et même, comme le temps passait, il n'aurait pu dire qui pensait en lui, il ne parvenait plus que de loin en loin à découvrir au fond de la pêcherie quelque image aimée. *Elle* lui avait enlevé l'habitude de vivre.

Ce n'est qu'avec la chasse et son grand remue-ménage dans la maison et dans les champs qu'il avait repris quelque courage. Il n'y avait place alors à la Tuillière que pour les hommes et leurs chiens; les femmes s'affairaient, discrètes, près de la cheminée. Il aimait ces vestes de velours à côtes, grises, brunes ou beiges, que portaient les chasseurs, et les têtes de chien : épagneul, basset, pointer, braque, en relief sur les boutons de métal. Le soir il aidait à fabriquer les cartouches, prenant un vif plaisir à les aligner sur la table, bien propres, avec leur douille de cuivre luisante. Cette rouge, songeait-il, est pour le lièvre qui loge dans les topinambours, cette verte pour une volée de perdreaux, pour un lapin cette jaune, chargée de chevrotines cette grise pèterait fort si le renard ou quelque chevreuil venaient à passer sur le domaine. L'oncle sortait de sa poche une dizaine de minces cartouches, de la taille et de la grosseur du petit doigt, bleu pâle avec des filets blancs. — « Voici pour la carabine : moineaux, merles, attention! » — « Marc », ajoutait-il, le prenant sur ses genoux, « si tu es sage, demain je te prêterai la carabine, je t'apprendrai à tirer. On fera de toi le roi des chasseurs. » Fier, Marc soupesait les petites cartouches; on les sentait bien pleines de plomb. A l'aube, des craquements lourds dans l'escalier l'éveillaient; il se glissait jusqu'à la fenêtre, entrebâillait les volets. La brume avait englouti la cour et le jardin, on n'apercevait que la cime des pins près de la mare. Les chasseurs sortaient, les épaules rondes, jurant après les chiens; ceux-ci couraient en tous sens, le nez à terre; les

hommes levaient la tête comme s'ils cherchaient à apercevoir le ciel à travers le brouillard. — « Ça ira, ça ira », déclarait le fermier. Ils disparaissaient sur la route.

Il ne se rendormait pas. Dans son lit, il imaginait la quête des hommes conduite par les aboiements de Fanfare, Tempête, Clairon et Négré : les voici à l'étang, ils remontent par le pré des Menailles; Fanfare court et jappe vers la Seiglière. Au premier coup de feu, son cœur sautait. Jusqu'au retour des chasseurs dans l'après-midi, il comptait les tirs, tantôt proches, tantôt à demi étouffés par la distance. Souvent il était désappointé de ne trouver dans les gibecières qu'un lapin et deux perdreaux, alors qu'il avait compté jusqu'à douze coups de fusils. — « Petit sot, disait son père un peu vexé, nous n'étions pas les seuls à chasser. Nous n'avons tiré que cinq cartouches; le gibier n'abonde pas. »

L'oncle tenait sa promesse. Ils traversaient la route, passaient dans le pré et là, sous un pommier, tiraient les fruits à la carabine. On y mettait non pas les petites cartouches bleues mais des balles pour que ce fût plus difficile. Les pommes vertes tombaient. Parfois l'oncle enlevait la carabine à Marc qui s'apprêtait à tirer, remplaçait la balle par une cartouche qu'il prenait dans sa poche, épaulait... Marc se bouchait les oreilles; d'un arbre voisin un moineau dégringolait dans l'herbe où il se roulait un moment.

— Allons, faisait l'oncle qui vite se lassait de ce jeu, rentrons; il faut que j'aille boire avec ton père et le fermier, donne la carabine.

Marc suppliait : c'était trop peu de temps, jamais il ne deviendrait un bon chasseur. L'oncle haussait les épaules; il avait soif, pensait à Janine la fille du fermier qui le frôlerait, rieuse, en lui servant le cidre.

— Bah! ce gosse est prudent, ses parents le couvent trop.

Il partait, laissant l'arme à son neveu.

Le lundi, la maison paraissait abandonnée : plus d'aboiements, de pas lourds, de portes claquées, de rires, de jurons; la campagne elle-même était vide maintenant

que ne la troublaient plus les détonations; la mère et la tante bâillaient, rêvaient; le temps n'en finissait plus.

La tante l'avait bien vu décrocher la carabine.

— Tu es fou, Marc, où vas-tu?

— L'oncle a dit que je vous rapporte quelques merles ou quelques grives pour les repas.

Pierre savait bien, sans doute, ce qu'il disait; ces hommes, ils ont la chasse dans le sang, et ce gamin déjà... Cette carabine, ça ne devait pas être trop dangereux.

— Raccroche ça; les enfants ne jouent pas avec les armes. Maladroit comme tu es.

Il était maladroit avec les pierres, avec les bâtons, avec tout ce qui semblait inoffensif, mais avec un fusil... Il n'était pas maladroit puisqu'il décrochait les pommes.

— L'oncle l'a dit.

Il prenait la porte. La tante hésitait. Elle voyait son mari dans sa veste de velours, ses bottes, son feutre orné d'une plume de geai; il était bel homme, Pierre, et le costume de chasse l'avantageait encore. — Ah! ce lait qui bouillait. Elle courait à la cuisinière; Marc en profitait.

A peine quittée la cour de la ferme, l'aventure commençait. Le monde n'est plus celui de tous les jours dès que vous le parcourez seul, un fusil à la main. Le voici chargé de signes secrets, d'invisibles pistes qui se croisent dans le ciel et sur la terre; on le devine creusé de nids, de terriers, de tanières, de gîtes, de souterrains, de sillons; il est fait de milliers de cachettes d'où, minuscules et ronds, des yeux vous guettent, guettent votre main qui porte la mort.

Parfois, d'une haie proche, des oiseaux s'envolaient. Il tressaillait, chargeait la carabine; les oiseaux s'étaient posés en plein champ; il avançait difficilement, buttant contre les mottes de terre; retenant son souffle, il se glissait sous l'arbre, en faisait le tour, nez en l'air : en voici un, non, c'était l'ombre d'une feuille ou d'une pomme, nul oiseau ne criait en ces branches.

Il repartait. A une croix de chemins, sa petite tête grise dépassant de peu la borne d'une terre, une belette le contemplait; il approchait la carabine de son épaule, mais

comment tuer une bête qui vous regarde? Un moment, il avait envie de revenir à la ferme poser son arme; il repartirait ensuite, allégé, charitable, dans un monde qui n'aurait plus peur de lui. — Tout de même, les hommes n'abandonnaient pas ainsi la chasse : on croirait qu'il était un mauvais tireur, ni plus ni moins. Le poids de la carabine commençait à lui fatiguer le bras, ses jambes étaient lasses; il se forçait pourtant à ne regagner la Tuillière qu'en prenant le plus long chemin, celui qui descendait derrière la châtaigneraie de Langlade, remontait vers Conore et se perdait soudain dans la vaste prairie face à la ferme. Les autres jours, quand il lui arrivait de flâner dans cette campagne, tous les dix pas, quelque merle ou écureuil ou lapin ou pic-vert jaillissait d'un buisson ou se tapissait dans un coin comme s'il pensait se rendre invisible à force d'immobilité; et maintenant, il avait suffi qu'il sortît avec cette carabine pour ne plus traverser qu'un désert.

Comme il arrivait à la cour de la ferme, il se souvint qu'il y avait là, à l'orée d'un champ, un poirier où souvent il avait vu s'abattre des vols criards de loriots venus pour becqueter les fruits. Il alla se blottir sous l'arbre, oh! sans beaucoup d'espoir : puisque les bêtes le fuyaient quand il partait à leur rencontre, elles ne viendraient sans doute pas le chercher jusqu'en sa cachette. Il devait être midi; il entendait les bruits d'assiette, de couverts que l'on devait poser sur les grosses tables de la Tuillière. Il avait faim. Il s'ennuyait. Soudain un léger craquement le fit se retourner : sa sœur était derrière lui; il se demandait par où elle avait bien pu passer pour qu'il ne la vît pas : elle était bien capable de l'avoir épié d'une fenêtre depuis l'instant où il avait franchi le seuil de la ferme; à présent, la voilà assise derrière lui, tranquille. Il lui montrait la carabine et lui faisait signe de rester en arrière, puis il mettait un doigt sur ses lèvres tandis que de l'autre main il désignait l'arbre au-dessus d'eux. Elle ne devait pas comprendre grand-chose à ces gestes énigmatiques, du moins demeurait-elle sagement à sa place. Là-bas, la mère sortit dans la cour, une main devant les

yeux. On les cherchait pour le déjeuner... — Marc! Lise!...

Ils ne bougeaient pas.

Il s'apprêtait tout de même à quitter son abri, s'inquiétant d'un mensonge pour expliquer son retard, quand il entendit au-dessus de lui l'arbre s'ébrouer comme s'il eût été quelque animal qui se secoue pour se défaire de la fatigue et de la poussière. Des loriots, sans qu'il les ait vu approcher, avaient plongé dans le feuillage; les oiseaux sautaient d'une poire à une autre, les picoraient. Il éleva lentement son arme; quand elle fut à hauteur de l'épaule, il se retourna : Lise était bien derrière lui, plissant les yeux, se bouchant les oreilles avec les mains. Il respira profondément, visa une tache jaune et noire à quelques mètres de lui, tira... Les branches se balançaient... rien... les oiseaux s'envolaient à tire-d'aile. Il bondit à leur poursuite. Ils étaient déjà haut et fuyaient dans la direction du pré de l'autre côté de la route longeant la Tuilière. Il avait perdu sa matinée, jamais plus il ne toucherait cette arme vaine, tout juste bonne à tirer les pommes. Mais là-haut, du groupe des fuyards, l'un se détachait, ralentissait son allure, descendait un peu, puis d'un coup, comme une pierre, tombait. Criant, brandissant la carabine au-dessus de sa tête, Marc traversait le pré. Il hésitait un moment : retrouverait-il l'oiseau? Là-bas, les herbes s'agitaient. A présent qu'il était sûr de la victoire, sa hâte l'abandonnait; il avançait lentement, le grand soleil lui donnait mal à la tête.

Quand il le ramassa, l'oiseau battit à peine des ailes. Comme il était beau, aux couleurs de l'automne : jaune et noir, et qu'elle était tendre la chaleur qui le quittait; mais de son œil rond la paupière grise ne laissait voir qu'un mince fil de lumière, il semblait à Marc qu'en cette ligne bientôt effacée toute la rancune et le malheur de sa victime s'exprimaient. Détournant la tête, il serra les doigts, serra; le loriot ne bougea plus. Il sentait sur sa paume un peu de sang qui séchait et liait faiblement sa peau au plumage maculé. Il avait envie de vomir. — Ce soleil trop chaud sans doute. Un souvenir soudain accentuait encore son malaise : l'autre jour, sa main poissée par

le sang de la fille-aux-yeux-comme-des-feuilles; cette goutte sombre de sang qu'*elle* avait écrasée avec l'herbe, puis le contact tiède, gluant de cette herbe ensanglantée contre sa paume. Maintenant dans sa main le sang de l'oiseau assassiné. Il sentit monter en lui la panique...

Il fallait partir vite, revenir à la Tuillière. Il se retourna : sa sœur était là, bouche entrouverte; une larme tremblait encore, accrochée à ses cils. Il eut envie de la serrer dans ses bras et de pleurer avec elle. Il se raidit, prit un air blasé, et lui tendant du bout des doigts le doux cadavre :

— Tiens, porte-le aux femmes pour le repas.

▶

Les vacances s'achevaient. Il faisait encore très beau, cependant les collines au loin devenaient rouges, et rouge le ciel à chaque crépuscule. Marc souvent tombait en de longues rêveries qui le faisaient s'attarder au bout d'un pré, à une croisée de chemins, devant une feuille qui tournait sur place dans le vent. Il n'aurait su dire pourquoi, ni à quoi, il songeait : il sentait dans l'espace et au fond de lui-même que quelque chose lentement se mourait.

A la lisière du premier champ à droite de la ferme, on avait dressé une haute meule de paille. Plus d'une fois, il avait eu envie de grimper jusqu'au faîte : de là-haut, quels pays devait-on découvrir? Mais le fermier avait soin de ne laisser traîner par là aucune échelle. Un soir pourtant il en oublia une. Marc qui rôdait vers le poulailler saisit l'occasion.

Déjà il était à la cime de la meule : elle formait une sorte de plateforme irrégulière où il avançait à quatre pattes. Les brins de paille piquaient durement ses genoux et ses mains; l'odeur chaude de la meule le grisait; il lui semblait que tout allait s'écrouler sous lui, il regrettait son audace. Il parvint pourtant au centre et là, avec pré-

caution, allongeant une jambe puis l'autre, le torse raide, il s'assit. — Dieu, qu'il était haut, bien plus haut que le poirier où il avait blessé mortellement le loriot, aussi haut que les toits, et plus haut, plus haut que les forêts qui fermaient l'horizon.

A gauche les trois collines de Peyrilhac, nues, violettes et rouges de bruyère, en face les forêts, les forêts encore à droite percées par le clocher de Conore, et partout le ciel trop vaste, pâle et vert au zénith, à l'ouest chargé de nuages oranges où descendait le soleil.

Il se laissait aller en arrière, le torse légèrement soulevé sur les coudes. Ainsi, il ne voyait plus la Tuillière ni les arbres proches, seulement les forêts et le ciel. Il lui semblait que sous lui la meule se mouvait lentement, balancée comme si quelque charrette l'eût entraînée. Le ciel était tout proche ainsi qui le baignait de toute part, il croyait sentir sa pression légère sur ses paupières, sur sa bouche, sur sa poitrine. — Oui, vraiment, cette meule bougeait, dérivait. N'avait-elle pas quitté la terre? Ne filait-elle pas vers cet horizon rouge comme la vigne vierge, où se perdait le soleil?... Les forêts étaient moins lointaines, plus précis le dessin des nuages.

Il se souvenait d'un conte : un tapis magique emportait son propriétaire à travers les nuées. Il s'était toujours demandé si les contes pouvaient être de purs mensonges. Pour ne pas avoir honte devant les grandes personnes, il déclarait ne pas y croire, mais enfin comment ce qui était écrit aurait-il pu être absolument faux? Ce qui se passait dans les contes était admirable, n'arrivait qu'à des êtres extraordinaires : lui-même n'était-il pas l'un de ces êtres privilégiés?... Bien sûr, en apparence, rien ne le distinguait des garçons de son âge, et ses parents étaient pareils à leurs parents. On lui avait dit : « Tu es né à tel endroit, en telle année »; on lui avait dit, ses parents lui avaient dit, mais tant de leurs paroles se révélaient plus incroyables que les histoires de fées ou de tapis magique! C'était à l'intérieur, là, dans le cœur, ou plutôt, non, dans la tête, qu'il se sentait différent; et il savait bien que mille aventures lui adviendraient; on verrait alors qu'il

était quelqu'un qui était né ailleurs, dans le palais sans doute d'un pays inconnu.

Pourquoi cette meule ne voguerait-elle pas?... La voici en plein ciel; elle flotte, tangue légèrement. Elle se déplace très vite, pourtant nul sifflement de l'air ne trahit cet élan.

L'été touche à sa fin, et les vacances, et la vie à la Tuillière; demain tous vont retrouver la ville pluvieuse, l'école... Lui s'est envolé; bientôt il traversera ce gros nuage orange, puis doucement la meule de paille comme un ballon qui se dégonfle s'abaissera, frôlera le sommet des arbres, viendra se poser sur la place d'un village, du village où *elle* règne. Il se laissera glisser à terre; *elle* s'avancera vers lui, émerveillée.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN

Frontière

1

Est-ce écume des vents, ces fumées égarées dans l'azur, ces voiles, ces oiseaux habitants des mâtures, ces hommes, ces troupeaux sur les chemins tracés au ras des horizons?

Et nous-même, statues barbares apportées par le vent?

— O plages, ô mémoire! —

Oiseaux, que voyez-vous de nous dans vos maisons de l'air?

L'eau bouge aux flancs des mêmes coques et c'est le même jour et c'est la même nuit qui disent à nos yeux de voir ou de rêver.

Etrangers, vous aussi comme pierres posées dans un jardin perdu; étrangers pourtant, mes frères!

2

Terre ou ciel, bête ou homme, les uns les autres face à face dans la pesanteur d'un instant, étrangers, mes frères, quel oubli nous sépare?

Nous rêvions de prairies tout en fleurs surgies des songes de l'hiver.

— O soleils, ô maisons! —

Nous rêvions de camper aux frontières du monde.
Nous avions tout prévu : les marées et les vents, les chansons et les mois.
Pas ces étoiles infidèles. Pas ces miroirs ignorants.

3

Etrangers, mes frères, est-ce la pesanteur, seulement, qui nous unit?
Est-ce l'œil ou la main, ou le cri du berger que l'on entend ici,
tout pareil à celui qu'enfants nous attendions, à la tombée du soir, pour accourir vers les portails grands ouverts?
Est-ce le bruit des rames, le souffle des nageurs, ou la même façon de rappeler nos chiens égarés dans les bois?
Est-ce de rire ou de manger?
Etrangers, mes frères, est-ce la pesanteur qui mesure à la fois nos morts, nos amours?

4

La pesanteur donne mesure de l'exil.
— O fleuves, ô marées! —
Etrangers, mes frères, flux et reflux, quelques pierres demeurent, fixant d'exactes lois, et nous, miroirs d'oubli, sur le sable où des bêtes perdues paissent l'herbe des eaux.

ALAIN PRÉVOST

Les amoureux d'Euville

I

« Tous les soirs, je me couche avec ma femme, et tous les matins, je me lève avec Mme Michard », affirmait le boucher d'Euville-en-Caux.

Chaque jour, à 5 h. 55, Mme Adrien Michard apparaissait à l'angle de la rue Thiers et débouchait dans la rue des Victoires. Les fers de ses souliers martelaient le pavé d'un rythme militaire et réveillaient le commerçant : toc-toc-toc-toc. Deux minutes plus tard, les pas s'arrêtaient. La porte de l'église criait, puis retombait en claquant sur le murmure des prières et le grincement des chaises.

Habitude immuable. L'hiver, le manteau noir flottait sur la neige fraîchement tombée. L'été, il s'enfuyait devant le soleil comme un dernier rayon de nuit. Le dimanche même, Eugénie Michard ne renonçait pas à la messe de 6 heures et faisait trois fois le voyage aller-retour de la rue Thiers à l'église : messe basse, grand-messe et vêpres. Elle sortait alors de son cartable noir un missel noir et, d'une voix sûre, accompagnait les chants de la maîtrise.

Mais elle s'accusait devant Dieu de préférer la simple messe basse aux cérémonies de l'office de 10 heures. Le sermon de la grand-messe lui paraissait verbeux, le va-et-vient des enfants de chœur inutile, les quêtes trop nombreuses, l'assistance moins attentive que dans la semi-obscurité du matin. Impossible de se recueillir pendant

la communion : les hommes toussaient, crachaient dans leurs mouchoirs ou éternuaient dans les plis de leurs cache-nez. A tel point que si M. le curé demandait aux femmes de la paroisse d'amener toutes leurs maris à la messe du dimanche, elle protestait :

— Des hommes? Pour bayer aux corneilles pendant l'élévation?

Franchie la grille du jardin, Eugénie Michard pressa le pas devant le massif d'œillets. Leur odeur l'écœurait. Elle ne les tolérait que par amitié pour ses abeilles. Elle gravit les marches du perron, dénoua son fichu, ôta son manteau et enfila un tablier bleu, du même bleu que ses yeux.

— Attention aux haricots!

Elle lança cet avertissement devant la cuisine et monta au premier.

Depuis quarante-quatre ans qu'ils étaient mariés, les Michard mangeaient le dimanche du gigot aux haricots blancs. Depuis dix-sept ans qu'elle travaillait chez eux, Maria servait le gigot trop cuit, les haricots pas assez.

▶

Dans la campagne, le mari flânait. Son panama rejeté en arrière laissait au plein soleil son front quadrillé de rides, ses yeux de Normand du même bleu que ceux de Mme Michard. Sous les narines grandes ouvertes, une moustache jaunie. Lui aussi rendait hommage au septième jour de la semaine : pantalons rayés, veste noire, col amidonné et cravate grise, grand uniforme de directeur d'école qu'il n'endossait que le dimanche, depuis sa retraite.

Les maisons d'Euville étaient cachées par des pommiers. Seul le clocher dépassait la ligne verte. Midi sonna. Michard accrocha le bec de son parapluie à son épaule et allongea le pas, les mains jointes derrière le dos. Sans être grand, il avait les jambes longues et maigres, ce qui lui donnait à chaque pas l'illusion d'être grand. Il enjamba

le fossé et emprunta, à gauche, un sentier bordé d'un côté par un champ de blé mûr, de l'autre par une prairie. Ouvrant une barrière, il entra dans le verger, derrière la maison qu'il s'arrêta pour regarder. Chaque dimanche, au retour de sa promenade, il inspectait les murs, le toit, les cheminées : ce qu'Eugénie appelait « compter les briques et les ardoises ».

— Tu as peur qu'on te les vole? disait-elle.

En fait, Adrien Michard mesurait l'avance de la glycine, les progrès des rosiers et, par la même occasion, la marche des saisons, le temps écoulé depuis qu'ils habitaient Euville. Il avait acheté la maison l'année de sa retraite.

— Le gigot!

Elle criait, du bout du pré.

Evitant le sentier, il passa dans l'herbe qui lui montait jusqu'aux genoux et dont les graines s'accrochaient aux pantalons rayés.

Dimanche : nappe blanche et argenterie. Elle mangeait vite.

Lui plaçait au centre de son assiette la tranche de mouton et la sauce, puis, de la pointe de son couteau, il repoussait vers l'extérieur les haricots. Un par un, il les alignait et, soudain, il les avalait en trois bouchées.

— Maria!

La porte de la cuisine grinça derrière Mme Michard.

— Le gigot est trop cuit...

— Et les haricots pas assez, interrompit Michard.

— Quoi?

Ce « quoi » résonna dans le silence qui suivit. Maria glissa jusqu'à la chaise de sa maîtresse.

— Adrien, goûte les haricots!

Il plongea sa fourchette directement dans le plat, s'emplit la bouche, mâcha attentivement.

— Hum!

Il grognait en remuant la tête. De l'autre côté de la nappe, Eugénie en trépignait d'impatience.

— Oui! dit-il.

— Oui quoi?

— Je n'aime pas les haricots.

Il s'essuya les moustaches. Pensant qu'il camouflait un sourire derrière sa serviette, elles le regardaient, Maria les yeux grands ouverts, Eugénie les yeux plissés.

— Il t'a fallu du temps pour t'en apercevoir, dit-elle enfin.

— C'est que j'en avais perdu le goût, à force de les avaler tout rond.

II

La sonnette de l'enfant de chœur laissa derrière elle une rangée de fenêtres ouvertes, de bustes penchés dans le vide.

— Ils tournent à droite!

— C'est pour la rue Thiers!

Un garçon courut jusqu'au coin et cria :

— C'est chez Michard!

Les bustes disparurent.

▶

— *Pax huic domui!*

La mourante tourna son visage vers le prêtre et répondit :

— *Et omnibus habitantibus in ea!*

Debout près du lit, Michard fit place au prêtre et alla se poster devant la fenêtre. Il y aurait une confession. Il se souvenait qu'avant l'extrême-onction, il y aurait une confession. Cela faisait plus de soixante ans qu'il ne s'était pas confessé, et il imaginait mal ce qu'Eugénie pourrait dire au curé : « Je me suis endormie, un matin, à la messe... » « Je suis gourmande... » « Je ne crois plus en Dieu... » « J'ai peur de mourir... »

La peur de la mort était-elle un péché? Michard ne savait plus. Ce devait être un manque de foi. Mais dirait-elle au prêtre que depuis quarante ans elle ne couchait

plus avec son mari, qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle le haïssait? Le manque d'amour, la peur de l'amour : étaient-ce des péchés? Elle avait dû le dire au prêtre, déjà. Plusieurs fois depuis quarante ans. Et que répondait-il? *Dominus vobiscum.*

QUESTION : Qu'est-ce que le catéchisme?

RÉPONSE : Un petit livre qui renferme par demandes et par réponses tout le résumé de la religion chrétienne.

Une vie chrétienne. Une mort chrétienne : elle a rendu son âme à Dieu. *Pax vobiscum.* Elle a fait sa paix avec Dieu. Notre Père qui êtes aux cieux...

Michard fouillait le passé, alignait les bribes de religion qui restaient, cherchant à donner une signification à ce prêtre debout près d'Eugénie mourante. Elle s'était trouvée mal au café. Le temps d'appeler le docteur, le curé...

— J'ai demandé à Dieu, disait-elle souvent, de me permettre de mourir dans le repentir et dans le pardon, et j'ai prié pour TOI.

La mort des incroyants : mort sans cérémonie, pourriture ou four crématoire. Quelques habitudes rompues. Les habitudes quotidiennes : le petit déjeuner au retour de sa messe. Les habitudes hebdomadaires : du poisson mercredi et vendredi. Les habitudes saisonnières : les confitures, le carême, les nettoyages de printemps et d'automne.

Une chaise grinça. De l'autre côté de la pièce, la mourante et le prêtre murmuraient le *Confiteor*. Le curé, enveloppé dans sa soutane comme cette pièce était enveloppée de rideaux : une tête rouge sur un sac noir, tête sculptée dans le bois comme une marionnette et comme elle empalée sur un index : le doigt de Dieu qui la faisait osciller.

D'Eugénie, il ne restait même plus la tête. Seulement les yeux bleus sur le drap blanc.

Michard voulut secouer la torpeur qui l'abrutissait. Il se mordit les lèvres, appuya ses mains sur ses tempes. L'atmosphère de cette pièce aux fenêtres toujours closes, aux rideaux tirés, la monotonie des prières susurrées

l'étouffaient. Il luttait pour sortir de ce cauchemar et savait que la réalité serait aussi pénible que le rêve : il la respirerait avec la première bouffée d'air frais, hors de cette pièce, quand il sortirait, quand Eugénie serait morte. Il lui faudrait se dire : « Eugénie est morte. »

— J'ai prié Dieu de te faire mourir avant moi, lui avait-elle dit un jour de Pâques.

— Tu veux donc entrer au couvent?

— Peut-être. Et surtout, je veux être là pour te sauver.

Un frisson le parcourut. Il voyait le visage d'Eugénie, lui criant de se rendre : « Rends ton âme à Dieu! »

Elle avait perdu. Dieu avait perdu. Elle mourait d'abord.

— Adrien!

Elle l'appelait. Il leva la tête; le prêtre lui faisait signe d'approcher.

— Adrien, je vais mourir.

Elle parlait bas, mais sa voix gardait toute son autorité :

— Je veux ta promesse!

Il comprit, et se tut.

— Tu m'entends? Promets-moi de mourir chrétien!

Combien de fois lui avait-elle demandé de vivre en chrétien, de mourir en chrétien, de ressusciter en chrétien?

— Tu m'écoutes?

Il écoutait. Elle l'appelait. Elle mourait.

Désespéré, il se retourna vers le curé. Le curé n'entendait rien, ne voyait rien. Il priait.

Ah, si seulement elle était déjà morte!

— Adrien. Répond!

Elle ne va donc pas mourir?

Il essaya de gagner du temps :

— Et si je ne pouvais pas appeler le curé?

— Ne fais pas la bête!

Michard n'osait plus regarder sa femme tant il sentait de haine monter en lui. « Non, non et non! » criait-il intérieurement. Puis sa haine disparut et fit place au calme, à l'étonnement qui soulage de toute colère. Pourquoi pas? Que lui importait cette promesse, après tout? Il eut

même honte d'avoir hésité à mentir, d'avoir pris cette promesse au sérieux un instant. Il n'hésita plus et, ridant son front, baissant la tête pour qu'elle ne voit pas ses yeux, il dit :

— Oui je promets.

Elle n'attendait que ces mots pour mourir.

Il lui ferma les yeux, soulagé que l'épreuve soit terminée. Comme l'enfant de chœur le regardait, il se tint raide un instant, les paupières closes, pour ne pas le choquer. Il sentit l'épaule du prêtre contre la sienne.

— Connaissez-vous l'Imitation?

— Bien sûr.

— L'avez-vous lue?

— Non.

Il y est dit : « Quand vous voyez mourir quelqu'un, songez que vous aussi, vous passerez par la même voie. »

Michard sursauta. Il regarda la morte dont la mâchoire s'entr'ouvrait déjà et sentit autour de son crâne un anneau glacé se resserrer. La sueur coulait froide sur son front, ses genoux tremblaient.

— Merci, dit-il, et il sortit.

▶

— *Dies iræ, dies illa...* hurlaient les chantres.

Debout à droite du cercueil, Michard regardait ses gants, et surtout la bande de peau blanche des poignets, tout ce qui restait de l'homme sous son costume de deuil : tache pâle et vulnérable. L'étoffe, soigneusement entretenue, pourrait durer des siècles. Plus qu'un homme ou qu'une femme. Près de lui, une femme allait être enterrée, étouffée, disparaître à jamais, à tout jamais. Déjà les membres étaient raides, la peau visqueuse. Cette femme, sa femme, avait trois ans de moins que lui, 1.000 jours de moins que lui et elle ne vivrait plus.

— *Dies iræ, dies illa...*

Quant aux survivants, ils hurlaient pour cacher leur terreur. L'autruche cache sa tête dans un cercueil.

Clak! Assis.

Clak! Debout.

Clak! A genoux.

Le bedeau mène la danse. Le sonneur sonne le glas, et toute la population d'Euville défile pour serrer la main du *veuf*. Ils viennent pour l'épier et s'ils le regardent dans les yeux, c'est pour l'espionner, savoir s'il a peur comme ils ont peur. Ils veulent savoir si lui aussi aura besoin du secours de Dieu quand viendra le jour de sa mort.

Sans faiblir, il faut serrer ces mains : les poignes osseuses des paysans, les deux doigts gantés des vieilles filles, les pattes de velours des notable.

— Michard!

Il sursauta. Le prêtre lui sourit : le défilé des mains terminé, la procession commençait. Sur la place, la foule attendait que le cercueil prenne le chemin du cimetière à travers la ville. Tous les volets étaient clos. Les douze cents habitants d'Euville suivaient le convoi : enfants, nourrissons, mourants, gendarmes et croque-morts. Michard marchait seul entre le corbillard et la foule. Dans l'air chaud, il sentait l'odeur des deux chevaux dont il voyait les pattes, sous la voiture. Au-dessus de la voiture, il voyait le crucifix que portait l'enfant de chœur et qui se détachait, brillant contre le ciel bleu, car il faisait beau. Pour la première fois depuis des années il faisait beau le jour d'un enterrement à Euville-en-Caux.

Derrière lui, Michard entendait les pas de la foule, en contre-temps du pas des chevaux. Les roues du corbillard sautaient sur les pavés, elles grincèrent bientôt sur la poussière d'un chemin, creusé entre deux haies. Les chantres reprirent le *Dis Iræ* :

Juste judex ultionis
Donum fac remissionis
Ante diem rationis.
Ingemisco, tamquam reus.
Culpa rubet vultus meus.
Supplicanti parce, Deus.

Michard traduisait au fur et à mesure : « Juste juge qui

punissez, donnez-moi la rémission avant le jour du règlement des comptes. Je rougis comme un malfaiteur, la faute fait rougir mon visage... » Le vieillard serra les poings. Voilà donc ce que voulait Eugénie! Qu'il aille se traîner aux pieds de Dieu comme un malfaiteur. Quand avait-il fait du mal, lui qui refusait d'imposer ses opinions aux autres, sa manière de vivre aux autres? Le malfaiteur c'était Lui, puisqu'il faisait d'Eugénie sa chose, sa fourmi qui chaque matin trottait vers son autel pour le supplier de lui faire grâce.

Michard suivait des yeux le Christ ballotté par l'enfant de chœur et le souvenir des méfaits de ce Dieu lui fit lever le poing.

— Salaud! cria-t-il.

— *Dies iræ, dies illa!* hurlaient les chantres.

▶

— *Requiescat in pace.*

— *Amen.*

— Ouf, se dit Michard.

Au lieu de reprendre le chemin de la maison, il se dirigea vers la campagne. Il voulait retrouver, lui aussi, la paix, maintenant que sa femme l'avait trouvée. Il prit, derrière le cimetière, un sentier qui menait dans un bois de chêne, en haut d'une falaise, et d'où l'on pouvait voir la mer. Là, il s'assit sur une souche et bourra une pipe, sa première pipe depuis dimanche, et il essaya de faire le point.

Le grand danger, maintenant qu'il restait seul, serait l'ennui. Il devrait organiser sa vie pour ne pas y succomber. Il s'occuperait constamment, ne laisserait rien au hasard. Le matin, il lirait. Il avait beaucoup de livres à lire et à relire. Il en emprunterait. Il s'abonnerait aux revues littéraires, aux hebdomadaires littéraires. Il lirait les journaux, écouterait plus souvent la radio et s'intéresserait à la politique. Le monde connaissait une période de détente. Il semblait, après dix années de terreur, que les

civilisation renonçaient à s'entre-détruire. Quel plus bel espoir pour un homme, quel que soit son âge?

L'après-midi, chaque après-midi, Michard ferait une promenade. Le soir, il se coucherait tard. Finie, la camomille, il boirait du café.

Quant aux dimanches, il se réservait une surprise : il inviterait désormais Nadain à déjeuner chaque dimanche. Le jeune instituteur pourrait parler avec lui de ses lectures; ils échangeraient des nouvelles sur leurs travaux. Car il travaillerait. Il écrirait. Pourquoi pas? Nadain serait un peu son fils. La vie recommencerait : à soixante-dix ans.

Bourrant une pipe après l'autre, se levant, se rasseyant sur la souche, Michard considérait l'avenir. Il lâchait de temps en temps un « bien » joyeux, lorsqu'une nouvelle idée venait remplir son emploi du temps.

Soudain, il s'arrêta, face à la mer. Il venait de sentir autour de son crâne l'anneau de glace. Il venait de penser à la mort.

Inutile de se bluffer. Il ne vivrait pas longtemps. Eugénie était morte. Leur fils était mort en 40. Il lui restait à lui, Adrien Michard, de mourir, et cette idée le terrifiait. Faudrait-il donc pourrir, dégringoler dans l'abîme, être enterré dans une fosse? Il faudrait surtout, avant la mort, souffrir d'un cancer, d'une maladie de cœur, ou d'une paraylsie lente et incurable.

A grandes enjambées, il prit le chemin pour rentrer. Sa solitude lui pesait déjà et il enviait brusquement à sa femme et à son fils d'être déjà morts et délivrés de cette terreur.

A peine si la vue de la maison le rassura. Il appela Maria qui apparut, le buste penché en avant :

— Vous êtes en retard d'un quart d'heure!

Lorsque après le dîner, Michard lui demanda du café, elle éclata en sanglots :

— Sûrement pas. Et que dirait Madame?

III

Euville survécut à Eugénie Michard. Ces dames de la messe de 6 heures oublièrent vite son absence. Mlle Rouillet supervisait maintenant la décoration de l'autel et présidait les conversations chuchotées d'après-messe.

Seules, trois personnes gardaient son souvenir : Maria, qui n'avait plus à qui parler; Michard et le boucher. Celui-ci redoutait le silence du matin. Il se couchait avec sa femme et se levait avec elle, ce qui le mettait de mauvaise humeur pour le restant de la journée.

Chaque dimanche, le jeune instituteur accompagnait le retraité dans sa promenade et partageait avec lui du gigot trop cuit, des haricots mal cuits.

La première semaine, Michard voulut protester.

— Madame les aimait comme ça, répondit Maria.

Avec sa bonne, Michard maintenait un *statu quo*. Elle continuait de s'occuper du ménage, des emplettes, de tous les travaux de la maison, y compris la camomille et le gigot. En échange, elle s'abstenait de faire aucune remarque tant que Monsieur ne la provoquait pas, c'est-à-dire tant que Monsieur ne lui adressait pas la parole et n'entrait pas dans la cuisine. Et s'il était désagréable, pour Michard, d'avaler chaque soir sa camomille, Maria, qui couchait au rez-de-chaussée, trouvait pénible de l'entendre tourner les pages de ses livres jusqu'à des minuits, une heure du matin.

— Un de ces jours, *il va sortir,* se disait-elle avec effroi.

Il suivait consciencieusement son programme. Lecture du soir dont il écrivait le matin des résumés, « pour se mettre en train ». En effet, il se croyait rouillé et s'obligeait à faire des exercices pour retrouver sa mémoire soi-disant perdue, son esprit critique émoussé.

Chaque matin il s'installait à son bureau, devant quelques feuilles blanches et un encrier. Il préparait des plans de ses résumés, des brouillons qu'il recopiait, la plume bien en main, surveillant les pleins et les déliés de son écriture. Il faisait des progrès, trouvait de moins en moins

de fautes dans les brouillons, au point qu'il put bientôt écrire au propre directement. Il rajeunissait au lieu de vieillir.

Dans sa chambre étroite, ouverte sur un balcon entouré de glycine dont les branches pénétraient jusque dans la pièce, immobilisant les portes-fenêtres jamais fermées, Michard riait souvent de ses craintes. Eugénie avait pu lui faire peur, le jour de sa mort. Elle avait cru lui gâcher le reste de sa vie. Pauvre femme!

Il parvint même à se réconcilier avec son passé, à ne plus le considérer comme une succession d'années monotones mais comme une aventure. Il nota quelques souvenirs, fouilla dans les papiers de famille. Il s'éloignait de sa femme morte et recherchait l'Eugénie des premiers jours, celle qui l'aimait : elle ne cachait pas son visage sous un fichu, elle ne nouait pas ses cheveux en chignon, elle ne voilait pas son corps dans un manteau noir.

Il voulait maintenant écrire, non plus des résumés, mais des pages bien à lui. Pourquoi pas cet épisode de leur vie?

— Je commence un roman d'amour, annonça-t-il un dimanche à Nadain.

L'expression inquiète de l'instituteur ne fit que l'amuser. Il se mettrait dès demain au travail.

Lundi, il déjeuna tranquillement, sirotant son café au lait et fumant sa pipe. Depuis des années il n'avait pas été aussi heureux. Il monta à 9 heures, prépara sur son bureau quelques feuilles blanches, ouvrit l'encrier, changea la plume du porte-plume, et se mit à marcher de long en large, du balcon à la porte de son bureau.

Par quelle phrase commencer?

Il voulait que ce fût simple. Une telle histoire n'aurait pas besoin d'être embellie.

Il écrivit les premiers mots : « J'ai rencontré Eugénie... » et reposa son porte-plume, mécontent. Déjà il se trompait, et trompait le lecteur. Il avait aimé la jeune fille avant de la connaître, dès qu'il l'avait vue, la veille de la rentrée des classes, assise dans le bureau du Directeur, M. Plé.

Restait à la décrire. Parler de beauté, d'un nez aquilin, d'une bouche fine? Non! Aucun lecteur ne verrait Eugénie telle qu'il la vit ce premier matin : l'ange de Chartres. Comparaison banale? Tant pis! Il dirait qu'Eugénie ressemblait *vraiment* à cet ange. Le lecteur comprendrait que cet ange était de pierre, qu'il avait volé, afin de tromper un homme, le bleu des vitraux de Chartres pour s'en faire des yeux.

La pierre s'estompait, devenait chair. Les cheveux, d'un blond cuivré, illuminaient un visage adouci par un léger duvet.

Bouleversé par l'image qu'il recréait, le vieillard écarta le papier. Sa belle écriture d'instituteur devenait informe, ses mains tremblaient.

Il se ressaisit. Ne devait-il pas payer de sa personne, souffrir lui-même pour émouvoir? Il devait se souvenir, quoi qu'il lui en coûta, et revivre chaque moment heureux et malheureux de cet amour. Car, plus qu'un portrait physique, ses impressions d'alors, minutieusement décrites, convaincraient le lecteur de la beauté de cette femme. Il dirait donc qu'il avait pleuré, le soir de la mobilisation de 14, et pleuré non pas de pitié pour des millions d'hommes, mais de pitié pour Adrien Michard.

Il reprit le porte-plume : « C'est simple, écrivit-il, elle était aussi belle que cette guerre fut affreuse. »

Dans ce livre, il y aurait aussi un chapitre sur la naissance de leur fils Bernard, en 19. Il revivrait les sept heures d'attente, dans les couloirs de la clinique. « Sauvez la mère, sauvez la mère », murmurait-il. Il ne parlait pas à Dieu, il ne croyait plus à Dieu depuis la guerre. Il parlait au médecin chaque fois qu'il passait, chaque fois qu'il entendait sa voix, il se parlait surtout à lui-même pour se rassurer. Il savait qu'elle courait un danger. Il ne voulait plus d'enfant.

Elle faillit mourir, fit appeler un prêtre et reçut l'extrême-onction. Sauvée, elle crut que Dieu lui rendait la vie. Il en fut jaloux, lui qui n'avait rien pu faire.

Lorsqu'elle lui demanda de venir à l'église avec elle, il refusa. Elle alla seule, un jour, à la messe de 6 heures.

Elle y retourna, une semaine, un mois, tout le restant de sa vie. Prétextant la fatigue qui suivait l'accouchement, elle demanda de « faire quelque temps chambre à part ». Cela devait durer trente-sept ans.

Il riait, au début.

— Tu aurais dû rester vieille fille.

Bientôt, il rit jaune, quand elle lui dit :

— Je serais une prostituée, si je continuais à coucher avec un incroyant.

L'ange durcissait. Eugénie redevenait de pierre. Elle rejoignit les murs de pierre de sa cathédrale et le soleil ne vint plus jamais éclairer les vitraux bleus de ses yeux.

Michard rouvrit les yeux. Il regarda sur son bureau la feuille tachée d'encre, la relut et la jeta dans un tiroir. Voilà le livre qu'il devrait écrire. Jamais il n'en aurait le courage.

▶

A l'automne, Michard attrapa une bronchite. Lorsqu'il fut guéri, le docteur lui dit :

— Il faut vous surveiller.

Il eut peur. Il commença par fermer ses fenêtres et, la nuit, le manque d'air lui donnait des cauchemars. A l'agonie, il appelait un prêtre qui cherchait à l'étouffer; bientôt ce prêtre devenait Dieu, grandissait jusqu'à emplir la pièce : « As-tu songé à la mort? As-tu songé à *ta* mort? »

Michard se réveillait en sueur, se levait, allait se regarder dans une glace : le moindre bouton semblait un cancer. S'il toussait, il se croyait tuberculeux. Il ne s'endormait pas et ne pouvait plus lire. Il attendait l'aube, les yeux fixés sur l'ampoule électrique.

Sa chambre était voisine de l'ancienne chambre d'Eugénie que Maria conservait, comme un musée, dans le même ordre qu'au jour de sa mort. Près de lui, le vieillard ressentait ce vide qui l'attirait et l'effrayait. Il aurait aimé envahir la pièce, y bousculer les meubles, déchirer

les rideaux, arracher le papier à fleurs des murs, jeter par la fenêtre les crucifix, les statuettes, les reliquaires. Il n'osait pas, il attendait l'aube sans bouger, les ongles enfoncés dans les paumes de ses mains crispées.

Le jour, il aurait voulu fatiguer son corps énervé par l'insomnie. Une crise de rhumatismes l'en empêcha. Il fut obligé d'espacer ses promenades. Il marchait à pas mesurés, s'arrêtait tous les vingt mètres et dépassait rarement le bout du pré.

Chaque dimanche, Nadain le trouvait plus nerveux, plus fatigué :

— Vous devriez partir pour le midi, y rester jusqu'au printemps.

— Non! répondait Michard.

Il refusait de fuir devant sa femme. Car, dans ces jours de maladie et de peur, c'est elle qui le poursuivait : « Songe que, toi aussi, tu passeras par la même voie », lui disait-elle. Michard sentait sa mâchoire s'entr'ouvrir et, derrière son crâne, une main glacée lui prendre la nuque.

Au-delà de cette mort physique, une autre le hantait : celle de Shakespeare (Dans le sommeil de la mort, quels rêves viendront?), celle de Pascal (Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie). Michard n'avait de mémoire que pour la mort et se souvenait de chaque citation lue à ce sujet : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Pour jamais! Il répétait cette phrase jusqu'au vertige. Que faisait cette tête dans sa boîte? Attendait-elle, coincée par la terre, pendant des millions d'années qu'un raz de marée, un séisme, un éclatement de l'écorce terrestre l'engloutit pour jamais? Le cercueil, aussitôt caché, basculait-il dans un abîme éblouissant et glacé? Ou pire : l'animal se désintégrait tranquillement, dans un silence total.

Résurrection!

Michard comprenait maintenant la joie des chrétiens le

jour de Pâques. Dieu contre la mort, Jésus contre la haine : résurrection!

La promesse exigée par Eugénie venait alors lui enlever tout espoir de choisir librement sa mort, car il la revoyait, mourante mais sûre d'elle, sûre de le tenir par cette promesse arrachée. Sans croire à Dieu ou au Diable, Michard croyait à sa femme. Il agissait comme si elle pouvait encore contrôler sa vie. Il oubliait qu'il l'avait vue mourir et qu'une tombe l'enfermait.

A la mi-décembre, Michard fit une rechute. Le docteur lui interdit de sortir.

Le vieillard restait maintenant des heures dans un fauteuil de la salle à manger, près du feu, à ne rien faire. Ecrire le fatiguait, la lecture l'endormait. Il n'écoutait même plus la radio... à quoi bon? Des révoltes et des guerres dévastaient la Hongrie, l'Algérie et l'Egypte. Comme si le monde et lui agonisaient en même temps.

IV

Dehors, il neigeait. Michard regardait les flocons descendre et s'incruster à la neige déjà tombée. La main droite tendue vers le Godin, il caressait de la main gauche l'anse bleue claire du seau de porcelaine que Maria venait de placer près de lui en guise de crachoir. Il n'aurait plus à se lever chaque fois qu'il tousserait. Jusqu'alors, il ouvrait le Godin, crachait dans les flammes et recevait en plein visage une bouffée de chaleur âcre qui l'asphyxiait et le rejetait, haletant, dans son fauteuil où il restait plusieurs minutes avant de retrouver sa respiration.

Maria descendait l'escalier, elle entrait. Michard ferma les yeux. Le croirait-elle endormi? Elle parlait beaucoup trop, depuis la dernière visite du médecin. Elle s'approcha et il entendit son souffle. Le sofa glissa sur le carrelage : elle faisait le lit. Il comptait passer là une nuit tranquille, sans gardénal, sans rêves. Il ne voulait surtout plus coucher au premier, près de la chambre vide.

Ouvrant un œil, il regarda Maria : elle bordait le lit, tapait à grands coups sur les oreillers, posait l'édredon. Elle contempla son travail terminé, plongea sa main dans sa poche et jeta, sous le matelas, un chapelet. Loin de s'en irriter, Michard faillit en rire mais ferma vite les yeux, car elle passait près de lui pour regagner sa cuisine.

— J'en serai quitte pour mourir dans mon fauteuil, se dit-il.

Ainsi venait la mort : entre le poêle et un seau de toilette. Michard s'étonnait de ne pas avoir peur. Il admirait la sagesse de la nature qui, pensait-il, fatigue l'homme au point de lui faire accepter la mort. Elle n'attaque pas l'homme libre. Elle demande à un prisonnier de se rendre.

Prisonnier, il l'était : de son asthme et de cette toux régulière qui l'enchaînait au poêle et au seau. Mais il ne l'était pas d'une religion qui condamne l'homme à se soumettre dès le départ en lui faisant craindre la mort au point de la nier. Physiquement, il souffrait ni plus ni moins qu'un chrétien. Moralement, il n'avait pas de crainte, pas d'espoir.

Le plus extraordinaire, c'est qu'il ne savait pas comment il en était arrivé à cette résignation tranquille. Il n'y avait pas eu de choc. A peine un mois plus tôt, il vivait encore, se promenait, lisait, écrivait même. La transformation s'opérait sans à-coups. Bientôt il serait mort, s'il ne l'était pas déjà...

Michard sortit d'une poche de sa robe de chambre sa pipe et du tabac. Il cherchait des allumettes. Il fouilla la couverture qui lui couvrait les jambes, la secoua : la boîte roula sur les carreaux. Il se pencha le plus loin possible, le bras allongé vers la boîte tombée près du seau.

Brusquement, son buste se raidit, ses yeux se figèrent : il voyait une tache rouge sur la porcelaine bleue. Il crachait du sang.

— Maria!

Son appel se transforma en hurlement. Incontrôlable, sa terreur l'empêchait de se relever et il restait courbé en deux, la nuque brisée par la peur, hypnotisé par la tache. Sa respiration coupée, il croyait mourir.

Maria le releva. Il pleurait.

— Je vais chercher le curé, cria-t-elle en claquant la porte.

D'abord, Michard ne comprit pas. Il cherchait à respirer malgré les sanglots et les spasmes. Cramponné aux bras du fauteuil, il s'accrochait pour ne pas tomber. Devant ses yeux fermés luisait encore la tache rouge.

— Maria! appela-t-il doucement.

Comme elle ne répondait pas, il ouvrit les yeux, la chercha, et soudain la phrase résonna dans la pièce : « Je vais chercher le curé! » Elle avait dit : « Je vais chercher le curé! »

Il retrouvait son calme, son souffle. Etonné d'être encore vivant, il ne voulait plus croire à la mort. L'animal mourait. L'homme ne mourait pas s'il croyait au jour de Pâques : Résurrection! Ce mot brillait maintenant devant ses yeux ouverts. Il écoutait, respirant à peine afin d'entendre la sonnette de l'enfant de chœur. Il l'attendait sans anxiété, sachant que son espoir suffisait, qu'il était déjà sauvé.

Le prêtre montait les marches du perron.

— Merci, mon Dieu!

Maria ouvrit la porte.

— *Pax huic domui.*

— *Et omnibus habitantibus in ea!*

Levant la tête, Michard reconnut au-dessus de la soutane le visage de bois du prêtre : « Songez que vous aussi, vous passerez par la même voie. » Il eut l'impression que la mort s'arrêtait une seconde et le rendait à la vie pour lui permettre de faire un choix : l'heure était venue de tenir sa promesse.

— Vous pouvez repartir, dit-il au prêtre. Je ne suis pas chrétien.

Maria fit un signe. Le prêtre s'approcha de Michard :

— Mon fils! Vous ne pouvez pas...

— Jamais!

Michard se dressa. Debout, il craignait moins la mort. Il chercha des mots, une phrase décisive qui éloignerait le prêtre. Il sentait son corps faiblir et perdait le fil de ses

idées. Voulant dire au prêtre qui s'avançait vers lui de s'écarter, il se mit à bégayer. Affolé, pris au piège, il lui cracha à la figure — il lui cracha son sang à la figure.

Lorsque, suivi de Maria et de l'enfant de chœur, le prêtre disparut, noir sur la neige comme le fantôme d'Eugénie, il s'écroula dans son fauteuil. Fouillant dans ses poches, il en sortit les tubes et les flacons qui s'y trouvaient : gardénal, aspirine, pénicilline. Il avala tout.

Une heure plus tard, Maria le trouva qui respirait encore. Il était mort quand le docteur arriva : le cœur avait cédé. La mâchoire s'entr'ouvrait, les yeux étaient ouverts, bleus comme la porcelaine, et du sang tachait le coin des lèvres.

▶

Personne ne s'étonna de cette fin à Euville-en-Caux. Sauf le docteur, personne ne pensa que Michard était peut-être mort *de sa belle mort*. Le curé n'offrit pas ses services.

Il plut le jour de l'enterrement. Les croque-morts, pressés d'en finir, firent trotter leurs chevaux. Seul, derrière le corbillard, l'instituteur courait sous son parapluie. Les habitants d'Euville lui pardonnèrent d'avoir suivi Michard à sa dernière demeure, car le défunt lui laissait sa maison et une jolie somme d'argent.

JEAN ROUSSELOT

Cuissons d'ortie

Pour Claude Dean.

I

Rompre
Parce que le printemps
Parce que goinfrement
Parce que crosse en l'air

Rompre parce qu'il faut que les surplus pourrissent
Parce qu'on fait la queue pour la roue et l'hospice

Rompre l'artère
Carcan de la mémoire
Rompre le cœur
Panthéon de bois mort

Rompre et recommencer d'avoir faim d'avoir tort
Rompre pour qu'apparaisse
Le cercueil à poignées d'argent de la jeunesse
Le pain dedans
Les seins dehors.

II

L'une après l'autre
Les portes claquent
Devant celui
Dont les mains flambent

Cinglants osiers
Stridentes sauvagines
Le soir surtout
Quand l'air se pétrifie

Verre de sang
Pour la rôtie
Lèpre curule
Tout le confort

Et beaucoup de petit bois
Pour alimenter la mort.

Mais il fallait cet âtre
Creusé dans le froid
Par la détonation des portes.
Merci, les autres!

III

Ah vous voulez des pierres
A moudre?
Des arbres à découdre?

Ah vous voulez qu'on soit
En amande
Jésus caché
Perle extradée
A la demande?

Ah vous voulez qu'on cherche le navire
Au fond du capitaine?

Mille regrets : l'espace est déjà sur le quai
Dans les bras du soleil.

Ah vous voulez percer
Les linges?

Mille regrets : la fille est déjà devenue
Givre, grive, patrie, histoire, transparence,
Arsenal enfantin, doux primate inconnu.
On n'invente que l'existence.

IV

Je ne dis rien
A personne
De cette curiosité de la mort
Qui commence à l'emporter en moi
Sur la fureur de vieillir

Sans rien dire
A personne
Je digère ma douleur au soleil
Je repasse mes leçons de courage
Dans mon enfance déteinte;
Avec la mousse d'un nouvel amour
Je colmate le poumon déchiré de mon désir.

Je ne dis rien
A personne
Pourtant, envers et contre
Le silence,
L'uniforme,
Le bastion gazeux,
Cela s'écrit : c'est cela, l'écriture
Veine bleue sur peau d'homme
Par la grâce d'autrui dans l'argile d'un seul.

V

Vous me dites
Que je passe trop vite;

Un autre jour
Que je me tue sans soin.

Vous me dites
Qu'un oracle me quitte;
Un autre jour
De parler de plus loin.

Vergetures, phlébites,
Tout ça c'est le destin :
« A la maille qui craque! »
« Au volcan souverain! »

VI

Je ne t'ai pas tout dit de toi
Pourtant tu brûles déjà de te connaître;
Tu vas chez les fleurs
Pour te voir en larmes;
Tu vas chez les arbres
Pour te voir jouir;
Tu te baignes tu fais voile
Pour t'entendre briser les vagues de mon cœur;
Tu fais couler la nuit entre tes doigts
Pour connaître le poids de tes yeux dans mes mains.

Mais tu confonds encore le hêtre et le bouleau,
La châtaigne et l'oursin, l'anémone et l'étoile :
Il faut savoir les noms
Je ne t'ai pas tout dit.

VII

I. M. Jean Roussel.

Tu dis Père, tu dis Terre
Ventre, retour éternel,
Emblavures, retrouvailles,
Azote et rien ne se perd

Ou bien branche déconfite
Sexe à jamais refermé,
Mur à bas, truite qui file
Et tout s'achève en fumée...

C'est tout un : dans l'écrin rouge
Qui faisait rêver de princes
On couche le violon
On y reviendra plus tard

Et puis le grenier s'effrite
Et la ville et l'univers
Où le plus-tard et la frime
Croisent leurs fers ébréchés :

Plus d'enfance et pas de Père
Plus d'azote et pas de princes,
Rien qu'une vie amochée
Une mort à la sauvette.

Mais déjà musique en tête
Ruisselants de raisons d'être
Ceux qui vont tout fracasser
Envahissent les vergers.

VIII

Le bronze n'est pas
Pour me faire peur
Ni les grands chevaux :
Louange ou terreur.

Mais pour moi l'urgent
C'est le bas qui file
L'espace aux abois
Le temps hémophyle.

Bouche d'or est vaine
Et l'ubiquité

Quand nous chante pouilles
La réalité

Ne m'en veuillez pas
Si je vole bas
Et ne chante mie

Si dans mon théâtre
Les mots sont d'argile
Les gestes de bois :

Déjà de savoir
De quoi je mourrai
M'est une famille
Plutôt qu'un secret.

ROBIN LIVIO

Bagatelles difficiles

LA FLEUR UNIQUE ENTRE TOUTES

Depuis des jours et des jours qu'il s'était égaré dans la forêt, il s'enfonçait toujours plus avant parmi les arbres. Il savait que jamais il ne retrouverait le chemin de retour, il ne s'estimait point perdu pour autant, à tel point le cœur de l'homme se sent chez soi dans la forêt, qui fut sa première demeure.

Il faisait à la fois frais et doux sous les frondaisons quand, au septième jour, à moins que ce ne fût le huitième, il rencontra la jeune fille vêtue de feuillages.

Il s'assit à côté d'elle sur la mousse et se tut. La jeune fille ne dit rien non plus.

Le lendemain, la jeune fille murmura :

— J'aimerais tant posséder une fleur.

Tout aussitôt, la terre entière ne valut plus pour lui que le prix de cette fleur.

— Mais ce n'est pas une fleur ordinaire que j'aimerais posséder, ajouta la jeune fille.

Cela lui sembla, à lui, d'autant plus naturel — qu'elle lui demandât une fleur peu ordinaire — que jamais il n'eût seulement conçu qu'elle pût avoir envie d'une fleur ordinaire ni qu'elle l'eût choisi, lui, pour aller quérir une fleur comme toutes les fleurs.

— C'est une fleur sans couleur que j'aimerais avoir, précisa la jeune fille.

Il s'en fut donc à travers la forêt et, quelques jours plus

tard, sa quête fut récompensée : il trouva la fleur sans couleur et la porta à la jeune fille vêtue de feuillages.

Mais, c'est une fleur sans couleur et sans parfum qu'elle dit alors qu'elle eût aimé avoir.

Il s'en alla encore et revint avec la fleur sans couleur ni parfum. Et là, ce fut une fleur sans couleur, sans parfum ni tige que la jeune fille vêtue de feuillages dit aimer avoir. Puis, successivement, ce fut une fleur sans couleur, sans parfum, sans tige et sans pétales que la jeune fille souhaita posséder. Et, à chaque fois, il s'évertua si bien qu'il trouva la fleur telle qu'elle avait fleuri dans les songes de la jeune fille.

Vint le jour où la jeune fille crut pouvoir dire comment devait être la fleur de ses rêves : sans couleur, sans parfum, sans tige, sans pétales et sans contour.

Patiemment, ardemment, il fouilla, des années durant, la forêt et rapporta à la jeune fille vêtue de feuillages la fleur sans couleur, sans parfum, sans tige, sans pétales et sans contour, belle comme l'ombre d'une fleur. Il tendit la fleur sans couleur, sans parfum, sans tige, sans pétales et sans contour à la jeune fille. Elle considéra la fleur unique entre toutes et dit seulement :

— Mais, ce n'est pas une fleur!

INSTANTANÉ

L'enfant vola une pomme sur une devanture, y mordit à belles dents. La pomme avait un petit goût de péché capiteux.

L'enfant prit la fuite.

L'argousin qui faisait sa ronde aperçut l'enfant voleur et se mit aussitôt à sa poursuite.

L'enfant courut, courut. Quand il se trouva à bout de forces, il avisa sur une autre devanture un abat-jour.

A tout hasard, l'enfant s'en coiffa et, immobile, se donna l'air d'une lampe à pied.

L'homme de la force publique s'approcha de la lampe,

se demanda où avait bien pu passer l'enfant, allant jusqu'à douter qu'il en ait vu un vraiment.

Et, durant ce bref instant que, pris dans le rayon de cette lampe, l'argousin douta de lui-même, la ville posséda une police éclairée.

L'HOMME QUI PRÉCÉDAIT LA VIE

Toujours en avance sur l'événement, il inventa, dès son âge le plus tendre, des mots d'amour fort caressants, des mots d'amour suprêmement tournés — des mots d'amour que jamais il ne prononça n'ayant point connu l'amour.

Toujours en avance sur l'événement, il imagina des mots d'enfant surprenants, délicieux et ingénus, des mots d'enfant qu'il comptait conter à ses amis, les donnant pour de vrais mots d'enfant lâchés par ses enfants à lui — des mots d'enfant qu'il ne dit hélas! jamais, car il n'eut point de progéniture.

Toujours en avance sur l'événement, il chercha longtemps — et finit par trouver — son mot de la fin, un mot de la fin plein de substance, vibrant, le montrant, lui, plein de courage devant ce dernier événement qu'allait être sa mort et que, de toute évidence, il n'aurait pu manquer — un mot de la fin qu'il ne proféra point, la mort l'ayant surpris, sournoise, alors qu'il avait le hoquet.

L'INVITÉ

Un personnage accueillant invita, un jour, un cochon à sa table.

Le cochon, parce que cochon, rota au milieu du repas, cracha, bava, fit enfin mille cochonneries.

Eh bien, ce n'est jamais la faute du cochon d'agir comme un cochon, c'est celui qui se met à table avec un cochon qui a tort.

LES BELLES PARURES

J'aime énormément les cols Mary Stuart, mais je crois que j'admire encore plus leur art depuis que j'ai appris que Mary Stuart les rendit tels le jour où elle s'aperçut que sa perruque ne couvrait pas assez l'eczéma qu'elle avait sur la nuque.

QUI FAIT LES ŒUFS

La poule exerçait sa nature sur des œufs frais.

Les œufs, sous son aile, on eût dit des ovales pures de madones décapitées.

Tout se passait le plus naturellement du monde, quand parut, à l'improviste, sur les lieux, un envoyé des tenants du pouvoir, l'un de ces fonctionnaires chargés d'avoir des vues sur tout ce qui bouge et qui s'entendent à merveille à faire ressortir, par des questions adroitement posées, le pourquoi et le comment de toutes choses.

L'envoyé aborda la poule couveuse et s'enquit d'une voix claire :

— Dites-moi, madame, comment faites-vous pour faire vos œufs?

A première vue, la question eût pu sembler oiseuse. Elle ne l'était guère : on n'a jamais assez d'éclaircissements et puis, qui mieux qu'une poule peut dire par où et comment elle commet ses œufs?

Ce fut, de toute évidence, ce qu'en pensa la poule, car, laissant là ses œufs, elle donna le bras à l'homme de l'autorité et, pendant qu'ils s'éloignaient sans hâte, l'on entendit la poule qui disait :

— Voyez-vous, mon ami...

Quelque temps s'écoula, combien, au juste, on ne saurait le dire. Toujours est-il que, sur ces entrefaites, nombre de mauvais cloportes surgirent et, à coups de trompe, de mandibule, brisèrent les œufs et les gobèrent.

Lorsque la poule retourna enfin à ses œufs, l'enquêteur

possédait, à n'en point douter, des idées tout à fait nettes quant aux voies et moyens, sans oublier les délais, de fabrication des œufs.

Mais la poule, elle, ne trouva que coques vides et bien vains ses discours.

Et, par la grâce atteinte d'une tardive sagesse, la poule put noter ceci dans ses mémoires :

« Qui pond des œufs et a à cœur d'en tirer quelque chose, qu'il s'y tienne; car couver des œufs est bien moins affaires de bec leste que de sot-l'y-laisse tranquille. »

L'OBJET LE PLUS CHER A SON CŒUR

D'un rien, leur maison avait pris feu.

Elle se réveilla en sursaut, alors que les flammes léchaient les murs et les cernaient, elle et son mari, dans leur lit conjugal.

Affolée, elle se dit :

— Je ne sauverai qu'un seul objet, celui qui me tient le plus à cœur.

Ce qu'elle fit : elle enleva de son cadre la photo de son mari. Après quoi, elle courut précipitamment dans la rue. Là seulement, elle s'aperçut qu'elle avait omis de réveiller son mari.

Qui brûla.

LE SOT ET LE FAT

Le lion traversait le désert à l'heure du dîner.

L'apercevant de loin, l'autruche enfouit vivement sa tête dans le sable, sûre d'y trouver abri.

Sur quoi, passant à la hauteur de l'autruche, dont le seul croupion déplumé pointait vers le ciel, le lion opina :

— Je ne vais tout de même pas m'abaisser jusqu'à me nourrir de si vils morceaux!

LA NOYADE

Blaise tomba à l'eau. François, qui l'accompagnait, courut vite chez lui chercher, trouva, rapporta le Manuel du bon nageur, qu'il tendit à Blaise.

Blaise, faute de temps de parcourir le manuel, se noya.

Mais, pour peu qu'il en ait eu le temps, on eût, certes, pu dire que François avait rendu un bien plus insigne service à son ami qu'en le tirant tout bêtement de l'eau; d'abord, parce que Blaise se serait ainsi tiré tout seul de son mauvais pas — ce qui est d'importance — et, ensuite, parce que de la sorte François eût sauvé Blaise de toutes les noyades.

L'ÉMEUTIER

De longue date déjà, il régnait sur les nuits des insurgés, c'était lui le chef de l'émeute qui couvait.

Nuit après nuit, il avait préparé la merveilleuse catastrophe. Maintenant, le grand assaut était pour dans une heure. Aussi, s'entortillait-il dans ses draps, impatient, l'œil brillant comme une arme neuve.

Dans moins d'une heure, le monde étonné allait voir s'éclore dans le ciel matutinal les gerbes des incendies. Et, du monde qui allait en surgir, c'était lui, l'homme se morfondant pour l'heure dans sa couche, le maître futur.

Plus qu'un quart d'heure.

Il sortit du lit, glacé, lucide, ferme.

Dans un instant, à son seul geste, l'émeute aura lâché ses meutes.

Alors, de son lit voisin, la mère de l'émeutier murmura à peine :

— Mon fils, tâche de ne point prendre froid.

SUSPICION

Je suspecte les pêcheurs de tricher : ils font semblant de pêcher parce qu'ils ont honte d'avouer qu'ils ne s'ennuient point à ne rien faire.

ORNITHORESQUE

La cage s'en fut au marché s'acheter un oiseau.
L'oiseau sur qui la cage jeta son dévolu, s'enquit :
— Que feras-tu de moi?
La cage cajola l'oiseau à sa façon avant de lui déclarer :
— Je te mettrai dans mon cœur.
La cage fit comme elle l'avait dit, elle mit l'oiseau dans son cœur.
Le cœur d'une cage est-il davantage cœur ou plutôt cage? On ne sait. Toujours est-il que, dans le cœur de la cage, l'oiseau languit et, bientôt, périt.

MAXIMUM

Tout compte fait, des ratés, il y en a beaucoup moins qu'ils ne se disent.
Certains se croient ratés qui ne sont que présomptueux : ils préfèrent se dire ratés plutôt que de s'avouer qu'ils ont tout obtenu à quoi leur médiocrité pouvait prétendre.

LA PATIENCE RÉCOMPENSÉE

Les deux frères, Onésime et Antoine, plantèrent le même jour, en un coin du verger où la terre leur sembla la plus grasse, chacun un écu d'or, avec bon espoir d'en

voir surgir un bel arbre tout cliquetant au vent d'écus d'or sans nombre.

Ils firent cela, puis, comme en toute chose où la terre a son mot à dire, les deux frères s'apprêtèrent à une longue patience, en attendant le jour où ils allaient cueillir la sonnante récolte.

Au bout d'un an, rien ne vint.

Lassé d'attendre, Antoine s'en fut de par le monde, tandis que, longanime, Onésime ne désespéra point de voir pousser des fruits à l'effigie de l'empereur.

Dix ans passèrent, pendant lesquels Onésime fit sans discontinuer bonne garde auprès de l'écu semé.

Nulle pousse n'annonçait encore l'arbre munificent. Mais, un jour de la onzième année, alors que le patient Onésime scrutait toujours la terre au-dessus de la graine d'écus, une dépêche arriva lui apprenant que l'impatient Antoine, fortune faite, venait de rendre l'âme aux Amériques, en léguant à son frère une montagne d'écus d'or.

JULES TORDJMAN

Poèmes

TU VIS...

Tu vis dans mon ciel de pensée,
Si claire en cette obscure amande
Que je te vois chimère bleue
Derrière ton voile de froid
Et sous ton astre d'ironie.

La terre a beau porter l'odeur
De ta voix tombée en poussière,
Tes mots survivent dans la fleur
Qui tinte captive du gel
Sur les roches de la hauteur.

Blanche au fond de ton regard blanc
S'est inscrite une aride larme :
Je sais que par elle ton nom
De recluse immémoriale
S'agrège aux neiges de l'Hermon.

DES CHEVAUX DE CORAIL...

Des chevaux de corail effondrés sur la mer,
Et cette musique insolite
Charmant un arc-en-ciel que le rêve suscite,
Traduisent ton orgueil amer.

Es-tu l'écorché vif, l'ange chu de l'échelle
De Jacob, après le combat?
Ta force s'est réduite à cette aile qui bat,
Et t'appartient ce sang qui gèle.

Grande comme un soleil une nocturne main
Encense la rue où tu passes,
Et, sous ses doigts pourtant si bleus, les maisons lasses
Ferment leur cœur, et ton chemin.

HOMME-ARBRE

Si verte sa surprise, et ronde :
Homme enfeuillé dès qu'un signal
Emane de la nuit seconde
Où s'intègre son feu loyal.

Joie et tourment : il est un autre.
A ses lèvres son cri premier,
Chaud comme parole d'apôtre,
Laisse un goût de sève et d'aubier.

Sa preuve d'arbre est faite : il chante
D'une voix qu'affina l'exil,
Et presse vers lui l'innocente
Aube jouvencelle d'avril.

MERCVRIALE

LETTRES

SITUATION DE LA JEUNE POESIE. I. — Il ne semble pas que la situation de la jeune poésie soit tout à fait comparable à celle du jeune roman, ce « roman expérimental » auquel je consacrais ma dernière chronique. Qu'ils soient romanciers ou poètes, des écrivains français nés à la même époque ayant entre quinze et dix-huit ans en 1940, vivant tous à Paris, s'ils n'y sont pas tous nés (certains sont martiniquais, ou algériens) ne peuvent pas écrire en 1957 des œuvres d'un esprit complètement différent. Romans ou poèmes, ces œuvres reflètent une commune situation historique, ainsi qu'une commune inquiétude, un commun esprit de contestation prenant l'art lui-même comme objet. Ceci dit, il ne semble pas que poésie et roman indiquent tout à fait la même heure.

Depuis longtemps, la poésie a derrière elle des problèmes que le roman a encore devant lui. Le roman français actuel est en lutte avec une tradition agonisante, mais encore très encombrante, et il lui faut, pour la vaincre définitivement, « expérimenter » des formes nouvelles. Alors que la poésie, qui a découvert son style moderne depuis près d'un siècle, et franchi depuis lors bon nombre d'étapes, est en lutte non point avec le style de la tradition, mais avec ce style moderne lui-même, dont commencent à lui apparaître l'usure, les difficultés et, selon le terme consacré, les « impasses ». Le roman le plus nouveau est expérimental, de laboratoire; la poésie la plus nouvelle serait plutôt soucieuse de communiquer les découvertes du laboratoire, de construire sinon à bon marché, du moins de façon à élargir quelque peu le nombre de ses usagers. Alors que la poésie, entre Mallarmé et Valéry, a pu apparaître comme un « langage dans le langage », une mécanique du langage destiné à produire un « enchantement sans références », c'est plutôt le roman qui apparaîtrait aujourd'hui sous cet aspect. Obsédé par le souci de construire des pièges efficaces, il arrive au roman de mettre comme entre parenthèses les choses mêmes qui doivent être prises à ces pièges. Ayant à sa disposition les pièges les plus subtils, il arrive que la poésie mette son

langage entre parenthèses et se confonde avec le dialogue vécu de l'homme et de la réalité.

Décalage qui n'a rien de mystérieux, puisque la poésie, comme la peinture, a depuis longtemps opéré et réussi sa révolution. Alors que le roman... Sans doute le roman de la fin du XIX[e] siècle et des débuts du XX[e] n'ignore pas les conquêtes qui sont celles de la poésie. Le roman lui aussi passe de l'expression à la création, du tel quel à un chaos où se refait un monde plus plein, plus signifiant. Au moment où Baudelaire écrit les Fleurs du Mal, Flaubert se pose des problèmes d'esthétique qui dépassent ceux qu'impliquent ses Fleurs du Mal. Mais il est vrai que les livres qu'il écrit ne ressemblent guère à ce « livre sur rien », dont il rêve. En tout cas, ce que l'on peut dire de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, d'Eliot, on peut le dire d'Henry James, de Virginia Woolf, de Proust, des Faux-Monnayeurs et surtout de Joyce, Finnegans Wake étant peut-être, acompli, ce livre que Mallarmé n'a pas écrit. Seulement, cette révolution romanesque n'a pas engagé le roman dans son destin collectif. La révolution n'a pas réussi, les révolutionnaires sont toujours des clandestins. Et sans doute faut-il accuser ici la pression d'un public plus nombreux, plus composite, plus vulgaire, plus tyrannique. Mais l'existence et la nature d'une telle demande ne suffisent pas à tout expliquer, puisque certains romanciers ont, au début du XX[e] siècle, et sans aucun souci du public, écrit des œuvres à la fois magnifiques et traditionnelles : Thomas Hardy, Conrad, et même Thomas Mann. Et, après tout, les romans de Dostoievsky et de Tolstoï sont contemporains de ceux de James.

En tout cas, cette avance de la poésie par rapport au roman est aujourd'hui très sensible. Et dire qu'elle est plus avancée, c'est dire qu'elle est plus vieille, moins expérimentale et plus expérimentée que le roman.

J'y songeais en lisant le livre que M. Jean Paris a publié voici quelques mois : Anthologie de la poésie nouvelle (Editions du Rocher). C'est un livre excellent, qui s'ouvre sur une longue et remarquable préface, et apporte un choix de textes qui renseigne de façon très précise sur la situation de la jeune poésie. Les poètes qu'il a groupés sont ceux dont on ignorait le nom encore en 1945, qui sont nés entre 1920 et 1930, et que l'on ne connaît, sauf exception, que par des plaquettes à tirage limité, et par des textes confiés aux revues les plus ouvertes dans ces dernières années, moins la Nouvelle N.R.F. que Fontaine, Les Lettres Nouvelles, le Mercure de France et les Cahiers du Sud. Ces poètes s'appellent, pour suivre l'ordre alphabétique de la présentation, Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Jacques Charpier, Jacques Dupin, Roger Giroux, Edouard Glissant, Jean Grosjean, Kateb Yacine, Jean Laude, Pierre Oster, Henri Pichette, Armen Tarpinian, Romain Weingarten.

On dit toujours qu'une anthologie de ce genre ne satisfait (et encore!) que celui qui la signe. Mais je dirai que je suis tout prêt à m'accorder à celle-ci; et je crois trop à l'objectivité possible du

jugement de goût pour m'en étonner. Pour ma part, j'aurais ajouté le nom de Philippe Jacottet, de Théo Léger (mais peut-être M. Paris les rejette-t-il dans une autre génération). Sans doute aurais-je cité moins largement tel ou tel, dont la qualité me semble incertaine; mais il est vrai qu'ils sont significatifs. Car la nécessité de tenir compte à la fois du valable et du significatif, qui ne sont nullement des termes identiques, est la grande difficulté de toute entreprise semblable. Les poésies les plus authentiques ne sont pas toujours celles qui représentent le mieux la situation actuelle de la poésie, ni même celles qui accomplissent le plus pleinement l'expérience poétique. André du Bouchet, par exemple, me semble l'un des poètes les plus doués de cette génération; mais peut-être est-il celui qui la représente le moins fidèlement; l'un des plus vraiment poètes, et pourtant le plus éloigné de toute exemplarité, temporelle ou intemporelle. Mais nous savons depuis Rimbaud tout le prix de certains « échecs » et la fragilité de plus d'une œuvre qui, déroulant devant nous l'expérience exemplaire de la poésie, ne l'évoque que dans un langage de commentaire.

Que nous annoncent ces jeunes poètes, que nous annoncent-ils en commun? D'abord ce fait que la poésie de ces dix dernières années n'est plus sous l'influence des forces qui dominèrent le passé récent. On voit même qu'elle s'articule aux œuvres qui dans ce passé récent ont fait figure d'œuvres isolées, à contre-courant, « réactionnaires ». La jeune poésie s'inspire des opposants plus que des gouvernants d'hier.

Entre Apollinaire et le Surréalisme, la poésie française semble libérée de toute rhétorique; c'en est fait de la continuité du poème. Expérience, certes, la poésie devient expérience d'un instant absolu. Chaque mot, chaque image est comme une île inabordable. Ou plutôt la poésie a-t-elle cessé d'être la mer entre les îles pour devenir leur juxtaposition, et le blanc qui envahit de plus en plus largement la page typographique est là pour faire éclater l'insularité de la poésie. Valéry écrit des poèmes apparemment continus, mais le souci d'abolir tous les temps neutres, de faire de chaque vers un instant absolu ne cesse de l'obséder. La poésie fait sauter toutes les charnières, se dégage de toutes les liaisons : moderniste, fantaisiste, « cubiste » ou surréaliste, signée d'Apollinaire, de Max Jacob, de Cocteau, de Cendrars, de Reverdy, de Tzara, de Breton, elle se condense tout entière dans l'explosion brève de l'image, du mot isolé.

Or, à ne prendre avec les textes que vient de rassembler Jean Paris que le rapport le plus extérieur, il semble qu'ils opèrent un certain retour vers la rhétorique abandonnée. Seule la poésie d'André du Bouchet conserve la discontinuité antérieure; elle demeure bloquée dans un instant indivisible, n'impliquant aucune durée, aucune possibilité d'au-delà : geste paralysé, cri étranglé, lueur aveuglante sur quoi s'ouvre et se ferme à jamais chaque poème. Mais, sans exception, les autres poètes reviennent aux cadres et aux formes de la continuité.

Tout d'abord, au poème composé et ample, fait de plusieurs parties

ordonnées et liées. Avec Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve, Yves Bonnefoy écrit un discours poétique; la narration d'une expérience ayant un début, un milieu, une fin. Les Indes, d'Edouard Glissant, sont un poème épique divisé en six chants. Ultima Thulé, de Jean Laude, s'annonce comme un long poème dramatique dont on peut détacher de vastes fragments. Les poèmes de Pierre Oster sont construits selon les mouvements réglés d'une symphonie : ouverture, strophes, anti-strophes, finale; Henri Pichette lui-même, le plus fidèle au langage du Surréalisme, le plus explosif et chaotique, à la fois le plus fécond en trouvailles et le moins capable, ou le moins désireux, de les discipliner, cède au besoin de l'ampleur et de la continuité : les Apoèmes sont de longs textes décomposables en moments successifs, les Epiphanies et Nucléa, on le sait, sont d'immenses dialogues lyriques, et les derniers textes tentent de retrouver la veine de l'épopée. Et, à l'intérieur de ces vastes ensembles composés, le poète utilise un instrument qui leur est accordé. Le verset, très souvent, chez Jacques Charpier, Glissant, Romain Weingarten; une prosodie qui, si elle n'est régulière ni dans le rythme ni dans la rime, mime, évoque constamment la régularité, les libertés devenant, chez Yves Bonnefoy par exemple, libertés par rapport à une norme suggérée.

Tout cela forme le contraste le plus évident avec la poésie qui a dominé les quarante premières années du siècle. Du Bouchet se rattache à Reverdy et à René Char. Mais les autres rejettent l'héritage surréaliste, et cette tradition plus diffuse que l'anthologie publiée chez Kra en 1928 englobait dans le concept de la « modernité ». En revanche, il est aisé de voir combien sont présentes ici des poésies « éloquentes », comme celles de Claudel, de Saint-John Perse, de Pierre Jean Jouve et je dirai même de Péguy. Poésies qu'il nous était permis depuis longtemps d'admirer, et dont l'influence avait déjà marqué un Patrice de la Tour du Pin ou un Pierre Emmanuel, mais dont il était bien difficile de penser, il y a seulement quinze ans, qu'elles pourraient être à la source d'un si proche avenir.

Sur le sens d'un tel changement, il faut pourtant craindre de se méprendre. Il ne s'agit pas d'une restauration de la rhétorique, telle que n'ont pas cessé de la rêver les néo-classiques du XXe siècle, ou telle que l'ont conçue assez étrangement certains tenants du réalisme social. Pour les néo-classiques, la rhétorique a toujours été là, offusquée par les jeux désordonnés d'une adolescence sans lendemain : il suffit de revenir à son équilibre invulnérable. Pour Aragon, il fallait retrouver la rhétorique détruite, non point parce qu'elle exprime, fixée dans le passé, une maturité souveraine, mais parce qu'elle est seule à permettre une organisation prosaïque de la parole poétique, qui la rend intelligible pour tous. Or, nos jeunes poètes ne conçoivent pas le moment classique de la poésie comme un état parfait auquel il suffirait de revenir : ils ne prétendent absolument pas recueillir un héritage quelconque. Et si le problème de la communication se pose pour eux, comme il se pose pour Aragon et pour tous les écrivains révolutionnaires, en termes graves et pressants, ils ne pensent pas que

ce problème puisse être résolu avant celui de l'expression elle-même — qui le précède en droit et en fait. Avant de se demander comment leur parole pourra être entendue de tous, il leur est indispensable de se frayer un chemin vers cette parole. Ni restauratrice ni vulgarisatrice, leur rhétorique est avant tout un moyen de former leur propre expression, et d'avancer les yeux ouverts dans une lente et obscure expérience.

Car cette rhétorique, dont la présence nous a frappé, n'est pas une rhétorique retrouvée. Elle est une rhétorique trouvée, et sa conquête, son élaboration difficile offre tous les tâtonnements de l'expérimentation. Ces poètes tendent vers la rhétorique, ils ne partent pas d'elle. Tout au contraire, il semble bien qu'ils partent d'un vide initial, de ce moment où toute parole fait défaut. Tout au long de leur œuvre, on peut même dire qu'ils ne font rien d'autre qu'apprendre à parler. L'expression est-elle possible? Le langage est-il possible? Telle est la question préalable qui se pose pour tous, avec une force obsédante et une rigueur sans précédent.

L'expérience initiale de la séparation entre la parole et le monde prend la forme d'une critique fondamentale du langage. Le mot est l'absence de la chose, le langage porte la mort dans le monde : il est manifestation du néant. Voué au monde par l'intermédiaire du langage, le poète vit l'impuissance du langage à saisir son objet. Francis Ponge, dont l'exemple a été certainement médité par tous, écrivait qu'il appartient au poète (ou plutôt à celui qui s'engage dans ce que l'on nomme plus à tort qu'à raison poésie) de « relever le défi des choses au langage ». Ces jeunes poètes, tout d'abord, désespèrent de relever ce défi. Roger Giroux tente de « retrouver la parole »; il semble partir du cri de Rimbaud, vers la fin de la Saison : « Je ne sais plus parler. » Mais :

Je n'ai d'autre logis que cette phrase sans contexte. Plus de chansons spirituelles, rondes à demi : toute parole brillante est consumée d'un parfum dérisoire.

Je n'ai d'autre logis que cet absent visage.

De cette expérience négative, il tire un beau poème. Mais qui est chant de son impuissance :

Un oiseau, lorsqu'il va
Sur la mer, comme on respire,
Porter mémoire de la terre à la limite de ce jour
De lumière et d'amour, un oiseau...

Comment dire cela sans défaire l'ouvrage
Des yeux, des mains et de tout le visage,
Et sans tuer en nous l'oiseau et le langage,
Comment dire cela sans rougir et se taire...

Toute œuvre est étrangère, toute parole absente,
Et le poème rit, et me défie de vivre

Ce désir d'un espace où le temps serait nul.
Et c'est don du néant, ce pouvoir de nommer.

Même son chez Armen Tarpinian :

Le sang des mots crie en croix
Sur la brûlure des sens
La vie bute dans les mots toujours imparfaite
Je ne sais pas comment dire la nuit est noire.

Chez André du Bouchet, l'expérience physique d'un monde qui échappe à l'homme et en même temps l'étouffe, trop lointain et trop proche, d'un monde avec lequel nous ne pouvons pas trouver la bonne distance qui nous permettrait de vivre avec lui, se confond avec l'expérience du langage inutilisable, et l'implique :

Mèches de nuit
cheveux arrachés
Et cet œil qui avance pas à pas

je marche dans un œil que je ne connais pas

ces mots sourds
ces éclats de lampe que je ne comprends pas

la terre fruste

peut-être ai-je manqué de patience
la tête sombre déjà.

Et Yves Bonnefoy :

Je ne suis que parole intentée à l'absence,
L'absence détruira tout mon ressassement,
Oui, c'est bientôt périr de n'être que parole,
Et c'est tâche fatale et vain couronnement.

On le voit, tous éprouvent ce caractère négatif de la parole, qui a été par ailleurs commenté et vulgarisé par la philosophie récente, et dont Raymond Queneau donnait déjà dans L'Explication des Métaphores **une expression mythique et rigoureuse :**

Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu.
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort.
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus.

Si je parle d'espace, un dieu vient le détruire,
Si je parle des ans, c'est pour anéantir,
Si j'entends le silence, un dieu vient y mugir
Et ses cris répétés ne peuvent que me nuire.

Gaëtan Picon.

Vies imaginaires, par **Marcel Schwob**, 13 × 20 cm, 272 p., 14 ill. hélio., relié toile, tirage limité à 5.000 exemplaires numérotés, 1.480 francs (Club des Libraires de France). — Voilà enfin reparu un livre qu'amateurs et connaisseurs attendaient depuis si longtemps. D'Empédocle, dieu supposé, à MM. Burke et Hare, assassins : une comédie humaine en vingt-deux brèves biographies, où l'extrême de la couleur et l'extrême de l'animation se traduisent par le langage de l'extrême netteté et de l'extrême retenue. Tout érudit qu'il fût, ou plutôt parce qu'il était très érudit, Marcel Schwob savait apercevoir et mettre en pleine lumière la valeur significative du détail, — du bon détail. Son goût, sa méthode, son style, sa recherche sont à l'origine de courants qui demeurent chez nous bien puissants. L'édition, très étudiée dans sa simplicité, est charmante. — S. P.

Les voies souterraines, par **Luce Amy**; in-16, 264 p., 580 fr. (Gallimard). — Ce roman est écrit avec une netteté, une propreté assez rares pour disposer en sa faveur. Une sensibilité très féminine, — dans le bon sens des mots, mais non pas seulement dans leur bon sens. L'homme, ici, fait une triste figure. Au point que l'on songe à quelque règlement de comptes. Mais les hommes ont assez abusé des commodités que leur donnait le roman, c'est bien le tour des femmes. L'étude de jalousie est souvent poignante, et quelquefois pénétrante. — S. P.

Tempo di Roma, par **Alexis Curvers**, 355 pages, 750 fr. (Ed. Robert Laffont). — Il y a dans cette œuvre l'ébauche d'un roman picaresque : un jeune Nordique vit les premières années de l'après-guerre à Milan, puis à Rome, en compagnie d'escrocs et dans le monde interlope d'une aristocratie déracinée et décadente. Mais il se trouve aussi que ce jeune Nordique est fort cultivé, fort sensible, et cela nous vaut l'histoire de son essai d'acclimatation dans une Italie dont il admire les vieilles traditions, le goût, la somptuosité significative. Nous sommes très près de Proust et de sa manière de voyager qui devait consister, je crois, à accorder le fond de son être avec la phénoménologie des décors. Curieuse manière, et bien romantique, de s'imaginer percer le mystère d'une ville, en ne creusant que le sien propre, à l'occasion de toutes les observations qu'on fait. La preuve : Alexis Curvers dit tout autre chose des Italiens que les Italiens eux-mêmes; il ne parle pas de Venise comme Liliana Magrini, ni de Rome comme Corrado Alvaro. Et nous voici bien loin de notre héros picaresque.

Je vois bien ce que l'auteur a voulu faire : « Former un ensemble sublime » avec « des éléments médiocres ». Mais je n'en démordrai pas : ce roman boîte. Et non accidentellement, mais par la manière dont il a été conçu. Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit agréable et utile à lire, qu'il contienne de fort beaux morceaux de bravoure, qu'il ne témoigne d'une très fine intuition des problèmes que pose le cosmopolitisme. Un pot pourri réussi. — Georges P.

Evariste Galois, par **André Dalmas**, 175 p., 420 fr. (Fasquelle, Librairie des Libellés). — Evariste Galois, illustre mathématicien français mort en duel, en 1832, à vingt ans. C'est le sujet d'un livre de M. André Dalmas, le premier de cet auteur. Voilà une voix distincte. M. Dalmas parle clairement. Sa plume court, sans un effet, avec une économie rare. Il retourne aux sources, dirait-on. Mais sa propre parole coule de source. C'est comme une simplicité neuve. Avec une simple concision, dans une langue lisse, M. Dalmas couvre son sujet, en cent pages, auxquelles il ajoute ses preuves, des documents. C'est un modèle de biographie pudique, conduite d'un seul élan, j'allais dire stendhalien, peut-être à la légère. L'entente y est scellée, discrètement, fermement, entre ces deux disciplines, la scientifique, la littéraire. Oui, une voix distincte, qu'on dirait mûrie déjà dans une tranquille indépendance. Elle permet à l'auteur, avec une matière ténue — on connaît mal les rapports du jeune homme avec ses parents, et le duel même est énigmatique encore — de tenir un bref discours, d'une intelligente allégresse, et qui est le sujet même : Evariste Galois, républicain sous Louis-Philippe, dont l'intervention marque « la fin de la préhistoire et le début de l'histoire des mathématiques ». — J. Q.

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

LES GRENOUILLES DEMANDENT UN PREFET. — Dieu m'est témoin — et je souhaiterais que pour une fois l'expression fût entendue littéralement — Dieu, donc, m'est témoin que l'autre matin, peu après l'aube, il y avait sous mes fenêtres, autour des catalpas de la place, et bien rangés en cercle, quinze ou vingt communiants et communiantes en costume, avec, au milieu, un abbé, en costume aussi bien sûr, portant même ce petit survêtement blanc et plissé qu'on appelle justement une aube. Sur un signe de l'abbé ils s'écrièrent tous, à pleine voix « Hip Hip Hip Hourrah! », par trois fois. Les pigeons affolés s'envolèrent, quelques feuilles aussi des arbres; des gens aux fenêtres parurent. La personne qui chez moi à cette heure fait le ménage arrêta l'aspirateur dont le bruit, pourtant assez fort, venait d'être couvert par ces religieux hurlements. Elle regarda par la fenêtre et me dit posément : « et le recueillement, alors?... » C'est ce que tout le monde, et même les pigeons sans doute, avait pensé. Nous avons autour de nous mille sources de vacarme, de plus en plus terribles, de plus en plus démentielles, et — le livre du Dr Fernand Trémolières (1) vient à propos nous le dire — de plus en plus meurtrières.

Tout le monde crie, tout le monde tape et aime, dirait-on, taper, tout le monde fait rouler bidons de lait et poubelles à l'aube, tout le monde claque, de nuit, portes et volets. On pouvait tout de même espérer que certaines cérémonies ecclésiastiques, mortuaires, voire culturelles seraient, pour quelque temps encore l'occasion de ces minutes de silence si délectables quel qu'en soit le prétexte. Le hip hip hip hourrah de ces enfants qui, en mon jeune temps, se fussent tenus cois, l'œil baissé, les mains jointes, sonne si j'ose dire le glas de telles illusions... Mais le silence, le sait-on assez, fut toujours un luxe. Au Moyen Age le seigneur demandait à ses serfs d'agiter à l'aide de bâtons l'eau des douves et des marais pour empêcher les grenouilles de coasser. Si quelqu'un aujourd'hui disait qu'un bruit de grenouilles suffit à troubler son sommeil il ne trouverait personne pour le croire...

Or, le bruit tue et — deux crimes viennent, dans les dernières semaines d'en donner la preuve — fait tuer. L'homme qui l'autre jour à bout de nerfs, à bout de forces et à bout, sûrement, de vie, abattit la personne qui du matin au soir faisait vibrer au-dessus de sa tête des machines piqueuses dut à une émouvante lettre du Dr Trémolières d'être sinon sauvé, du moins compris. C'est-à-dire jugé en considération de l'agression dont il était, depuis des années, la victime. Nul doute d'ailleurs qu'il ait en temps voulu (c'est-à-dire bien avant le

(1) Docteurs F. Tremolières, A. Besson et S. Mazarakis : *La lutte contre le bruit* (Editions de l'Entreprise Moderne).

crime) protesté, fait appel à la police, voire plus simplement à son propriétaire pour obtenir sinon le silence du moins quelques précautions ou admonestations. Il n'obtint rien, personne n'obtient rien. Ce crime pourtant, comme aussi la lecture du capital ouvrage du Dr Trémolières, donne fort à réfléchir. Cette folie homicide, résultat constaté, résultat physiologique d'une surexcitation des nerfs auditifs, ce seuil de la douleur que le voisin ou même le parent sans cesse nous fait passer, n'expliquent-ils pas l'état où se trouvent des gens qui vivent à trois, cinq, sept, dans une même pièce? N'éclairent-ils pas — sans, bien sûr, les excuser — les actes démentiels auxquels se livrent parfois des adultes sur de jeunes enfants? Oui le silence est un luxe. Le bruit, diurne et nocturne, est interdit. En principe. Mais ne fait pas taire les grenouilles qui veut. En pratique qu'a-t-on interdit depuis dix ans? Le klaxon. Cette affaire du klaxon me donne personnellement à rêver. Il y a quatre ou cinq ans le Salon des Arts Ménagers, qui se tient, on le sait, au Grand Palais, annonçait une conférence sur le bruit, et les moyens d'y remédier. Je m'y précipitai. Dès le portillon d'entrée je vis que dans la cohue des visiteurs habituels se glissaient quelques-uns de mes pareils : ceux qui n'étaient venus que pour la conférence, ceux qui ne pensaient pas que l'achat d'un mouli-légumes transformerait leur vie, qu'une éponge spontex leur coûterait ici cinq francs de moins que chez le marchand de couleurs, ni même que les meubles oscar porteraient, de façon quasi surnaturelle, remède à l'exiguïté de leur appartement. Non, ni le bouillon à consommer gratis ni la cocotte siffleuse ne retinrent notre regard ni ne ralentirent notre allure — nous allions droit à la salle de conférences où édiles, médecins et architectes devaient nous initier au salut. Ce fut un préfet qui tout d'abord parla. Il affirma, entre autres choses, que l'interdiction du klaxon était hélas! une mesure qu'on ne pouvait ni ne devait envisager. Impossible, radicalement impossible (quelque temps plus tard son successeur, grâces lui soient rendues, d'un seul trait de sa plume...). Son exposé, et notre consternation furent suspendus par l'arrivée d'un personnage à la mise étrange : manteau hâtivement posé sur les épaules, calot blanc de chirurgien, blouse assortie dont les pans et la ceinture dépassaient... échappé, nous le pensâmes aussitôt, de quelque asile et ayant comme dans l'histoire du Dr Goudron et du professeur Plume volé les effets de son infirmier... Un dément, c'est-à-dire quelqu'un qui était comme nous serions bientôt, et qui peut être, dans un instant de lucidité, avait, comme nous, vu dans quelque journal l'annonce de cette conférence. « Le bruit rend fou, le bruit rend fou » criait-il en courant vers l'estrade. Le préfet lui fit place avec beaucoup de grâce et de respect. C'était, en effet, un éminent professeur (2) qui avait pris sur son temps de clinique pour venir un instant nous dire combien il s'associait aux efforts (?) dudit préfet.

(2) Il va de soi que ce n'était pas le Dr Tremolières, qui ne commença son efficace campagne que sous le Préfet suivant.

Quant aux architectes, entrepreneurs, acousticiens du bâtiment, ils nous assurèrent que désormais (désormais!) on prenait, dans les nouvelles constructions, toutes mesures pour protéger contre le bruit les futurs occupants. Pour l'instant, ils recommandaient les bourrelets aux portes et fenêtres, la feutrine en doublure de rideaux, et ne nous déconseillaient pas non plus les boules Quies. Nous sortîmes de là comme les personnages d'un opéra de Menotti dans un état de désespoir enchanteur à force d'excès. La Seine, d'ailleurs, n'était pas loin.

Le Dr Trémolières et ses collègues, eux, font œuvre utile. Non seulement ils nous renseignent par cet ouvrage, dont je ne me lasse pas depuis quelques jours de recommander à tous la lecture, sur nos droits et devoirs, mais ils consacrent aussi une partie de leur temps, de leur vie, à étudier, au sein d'une Commission qu'ils ont formée, les mesures d'urgence à prendre. Ils alertent leurs collègues, les édiles, les éducateurs et même, paraît-il, les juristes. En quoi ils s'élèvent (je le dis sans aucune ironie) au rang de bienfaiteurs de l'humanité. Reste à savoir si l'humanité les entendra, si, grâce à eux, elle survivra à ce fléau qu'elle-même se crée. L'humanité n'aime guère, on s'en avise tous les jours, se pencher sur ses propres méfaits. Elle ne consent jamais à incriminer que les savants et les machines, l'un portant l'autre si j'ose dire. Ainsi en matière de bruit, chacun va disant que seules les autos, les avions à réaction (sous-entendu l'inventeur du moteur à explosion, le technicien de la réaction) font du bruit. Et le tapissier donc, qui cloue dans la cour, et le chaudronnier qui frappe à tour de bras ses fonds de lessiveuses, porte ouverte sur la rue, et l'emballeur, caisses rangées sur le trottoir? Juste retour des choses, d'ailleurs, le Dr Trémolières nous apprend que ceux même qui font (souvent exprès) le bruit, ceux qui l'aiment en sont malgré tout les victimes; les effets de l'ébranlement ne leur sont pas épargnés; ils finiront donc, comme nous autres sonophobes, avec ces lésions au cerveau que le savant constate, avec ces troubles de l'ouïe, mais aussi de la vue, de l'équilibre... Du moins, nous mourrons vengés. Mais avant de mourir, victime des pots à lait, des boîtes à ordures et des meneurs d'enfants, je voudrais qu'on m'éclairât sur un détail. Nous sommes tous, souvent, éveillés par la musique d'un poste de radio, chez le voisin. Jamais Mozart bien sûr, jamais même Stan Kenton. Cherchez à ce moment sur votre propre poste de radio. Jamais vous ne trouverez, sur aucune chaîne, cette musique-là. Et pourtant c'est bien une radio, pas un phono... c'est à croire que les sonophiles ont une chaîne à eux, plus puissante, avec d'autres programmes... Tout ceci bien sûr ne figure pas dans l'ouvrage dont je parle, qui est sérieux. Mais vous y trouverez d'étranges et utiles renseignements sur, je l'ai dit, les effets morbides du vacarme, des conseils aux industriels qui emploient des ouvriers dans des ateliers bruyants, conseils aussi aux voisins desdits ateliers, étude enfin des diverses législations en vigueur et souhaitées. Il apparaît que c'est en Finlande que l'on est le mieux protégé contre le bruit, que la loi est la plus efficace, c'est-à-dire la plus humaine. Il faudra donc que nous y allions vivre. A propos d'exotisme septentrional me revient

cette anecdote, tout à fait vraie, me dit-on, et cette fois c'est Buffon que je prendrai à témoin : les visons ne peuvent s'aimer, se reproduire, dormir ni même manger s'il y a du bruit autour d'eux; les grands silences lapons et canadiens leur sont plus que nécessaires. Aussi les éleveurs de visons de chez nous (cela vient de commencer) prennent-ils force précautions. Et l'on peut lire, dans certaine forêt des environs de Paris l'écriteau suivant : Visons, silence... Un luxe, je vous le disais.

Nicole Vedrès.

THÉATRE

MADEMOISELLE, pièce en trois actes de Jacques Deval (Comédie-Française, Salle Luxembourg). — **TITUS ANDRONICUS** de Shakespeare, par « The Shakespeare Memorial Theatre Company » (« Théâtre des Nations » à Sarah-Bernhardt). — Parce qu'une comédie est écrite avec prestesse, adroitement semée de mots drôles, bien équilibrée et habilement construite, parce que ses personnages sont pris dans l'humanité moyenne, et donc de faible consistance et de dimensions médiocres, on classe la pièce dans le genre dit « boulevard », et on ne lui tolère d'autre réussite qu'une longue série de fructueuses recettes.

Mais parce que l'auteur promène autour de lui chaque jour un regard terriblement clairvoyant et nourrit secrètement, sous ses adresses de métier, une collection assez bien assortie d'amertumes corrosives et de questions sans réponses, il arrive que la comédie de « boulevard » constitue finalement un cruel procès-verbal, un tableau de mœurs qui fait date. Ainsi nous apparaît Mademoiselle, que Jacques Deval fit jouer voilà tout près d'un quart de siècle. Un couple de parents évaltonnés — le père par sa vanité d'avocat, la mère par étourderie congénitale — leurs enfants (un fils et une fille) matériellement comblés, moralement sans boussole ni protection... Le fils, pour satisfaire sa passion des courses, en est aux expédients à peine légaux; la fille, quoique flanquée d'une gouvernante cher payée, a été victime consentante, sur le sable d'une plage, de l'agréable brutalité d'un de ses flirts. Elle est enceinte. Le beau cavalier est reparti pour l'Amérique du Sud. Elle veut se tuer, d'affolement et de dégoût, plus que de douleur. La nouvelle gouvernante lui est présentée à ce moment. Austère, distante, protocolaire, sans rien de féminin ni presque, pourrait-on dire, d'humain, elle prend cependant sur elle de taire le secret dont elle a sans grande peine obtenu la confession, et sous prétexte d'anémie et de changement d'air, elle obtient d'emmener la jeune fille pour un assez long séjour dans un village solitaire du Midi où naîtra l'enfant.

Dévouement chevaleresque? non : explosion sourde d'un drame secret. La vieille fille, peut-être parce qu'elle se savait sans beauté, s'est murée dans une horreur des hommes. Mais elle se meurt de maternité insatisfaite. Placée auprès des jeunes filles, toujours on l'a congédiée, sa mission finie, justement quand la jeune fille se mariait. Jamais elle n'a été admise à voir naître et grandir un enfant. Elle s'empare de celui-ci dès avant sa venue au monde. Tout se passe à l'insu des parents, qui organisent une fête triomphale pour le retour de leur fille. Sur celle-ci, cette maternité fortuite a passé sans rien éveiller de profond. L'aveu de sa situation à ses parents est au-dessus de ses forces : elle veut retrouver la vie insouciante... C'est la gouvernante, c'est « Mademoiselle » qui se substituera totalement à elle, abandonnant sa place et son métier pour élever l'enfant... A peine s'aperçoit-on de son départ dans la maison tumultueuse où la fête continue...

Heureuse soirée pour la Comédie, où cette pièce amère et brillante a trouvé tous les interprètes qu'il lui fallait : Denise Grey, dont c'était la rentrée chez Molière, et Jean Marchat ont été le couple de parents étourneaux avec l'humour et l'entrain le plus justes, Jean-Paul Roussillon (le fis indélicat), Paul-Emile Deiber (un valet de chambre maître chanteur), Baconnet, le frère naïf et malchanceux de Mademoiselle : tous diversement savoureux et pittoresques. Enfin le très difficile personnage de « Mademoiselle » a mis hors de pair une jeune comédienne dont plusieurs d'entre nous connaissaient l'intelligence mais qui végétait depuis déjà quelques années dans des silhouettes de « composition » : Denise Gence. Cette fois encore sa composition extérieure fut magistrale : robe terne, chapeau correct et sans forme, cheveux sans couleur, geste retenu... Mais cela, d'autres auraient pu le réussir. Le saisissant, le rare, ce fut la vie intérieure, révélée par le bref éclair d'un regard, l'imperceptible modulation d'un mot; ce fut une intensité de sentiment qui atteignit non seulement le public, mais jusqu'à ses partenaires, une sorte d'ardeur réticente et de déchirante discrétion. Comment décrire ce qui semble fait avec rien? Cela échappe au métier dramatique pour s'apparenter à la poésie, dans le genre de pièce et la catégorie de personnages, justement, où il semblerait impossible d'y atteindre...

●

La saison internationale du Théâtre Sarah-Bernhardt nous vaut, cette année encore, une joie du plus haut prix : la Compagnie du Memorial Theatre Shakespeare (ce splendide édifice de Stratford-sur-Avon qui est comme le Bayreuth shakespearien) est venue représenter, pendant toute une semaine, une des pièces les plus anciennes et les moins connues du grand poète, ce Titus Andronicus qui paraissait injouable, tant s'y accumulent les horreurs sanglantes chères au

théâtre élisabéthain. Ce qui aurait pu n'être qu'une curiosité littéraire est devenu un sublime spectacle tragique grâce au jeu des acteurs : Laurence Olivier qui sait déchaîner, là comme dans King Lear, l'excès lyrique des lamentations grandioses, et Anthony Quayle qui nous a bouleversés dans un rôle de chef Maure férocement vindicatif. La scène où, tenant sur un bras son enfant emmailloté (l'impératrice est sa maîtresse, et elle vient d'accoucher d'un enfant noir qu'une nourrice rapporte au père pour qu'il le supprime), il dégaine de l'autre main un cimeterre dont il menace et met en déroute deux guerriers, et la scène suivante où, jetant l'arme et proférant d'étonnantes imprécations, il saisit la nourrice à la gorge, l'agenouille et proprement l'étrangle entre le pouce et l'index, nous hanteront longtemps. Sauvagerie et pure beauté plastique, tendresse farouche et cruauté délibérée : les plus inconciliables extrêmes se sont trouvés rassemblés pendant ces minutes, en une synthèse foudroyante et mystérieuse comme la vie elle-même.

Pour admirables que soient les interprètes, sans doute n'auraient-ils pas atteint ces sommets s'ils n'avaient été enveloppés, portés et magnétisés par la géniale mise en scène de Peter Brook. Ingéniosité de la machinerie qui restitue au centre, quand cela est nécessaire, les deux lieux superposés en hauteur de l'architecture élisabéthaine; beauté et variété des rythmes corporels; jeu sans cesse renouvelé des éclairages; harmonie générale des costumes (allant du terre de sienne à l'ocre roux et, exceptionnellement, aboutissant au jaune et au rouge, tranchée par le turquoise et l'or sur la peau du chef noir) ; ordonnance picturale du massacre final; tout cela ponctué par une musique étrange et envoûtante, faite de thèmes brefs sur des timbres insolites... Il faudrait des pages pour tout rappeler. Peter Brook a l'oreille et le regard inventifs, l'esprit constructeur, et l'imagination poétique. Une telle vigueur de nouveauté atteignant à une telle puissance de suggestion : je n'avais pas revu cela depuis les premiers Giraudoux de Louis Jouvet... Je n'ai pas écrit le mot « génial » à la légère.

Dussane.

IMAGES ET SONS

EISENSTEIN ET VIGO. — Les Editions du Seuil viennent d'inaugurer une collection nouvelle, Cinémathèque, par la publication simultanée de deux livres : Eisenstein, par Marie Seton (traduit de l'anglais) ; Jean Vigo, par P. E. Salès Gomès. L'un et l'autre défrichent à la fois la vie et l'œuvre d'un cinéaste capital. Voilà qui est neuf, vivifiant et bienvenu. C'est une chose que l'on comprend mieux en comparant ces deux livres à un troisième, consacré lui aussi à un cinéaste capital, mais entrepris en chambre, de mémoire, avec une note liminaire par

laquelle l'auteur proclame qu'il reprend son capital de théories, lequel lui aurait été dérobé avec une sournoiserie rare. Ces larmoiements ne font pas l'affaire. La critique commence quand, après avoir bêtassement papillonné et tranché de tout, on s'interroge sur une œuvre, implacablement et minutieusement, et sur cette œuvre seule, ses répondants surgissant à point venu, et sur cette œuvre entière et sur ses détails. Le reste est ou rhétorique ou anecdote, ou synthèse presque inévitablement abusive. Encore ne suffit-il malheureusement pas de s'interroger sur une œuvre. Disposerait-on de tous les découpages et de toutes les maquettes de tous les films d'une œuvre importante, il faudrait aussi mieux connaître la vie de son auteur. Non seulement parce que l'une éclaire l'autre : surtout peut-être parce que le cinéaste, à la différence de l'écrivain, est bien rarement le maître absolu de ses choix. Pour ces raisons, un livre sur Eisenstein, un livre sur Vigo ne pouvaient ignorer la vie d'Eisenstein ni de Vigo. Semblable entreprise nécessitait des années de travail, et comme de s'y noyer, comme si c'était à la vie, pour user du parler des enfants. Ainsi ont donc fait Marie Seton et P. E. Salès Gomès. Marie Seton a consacré une grande dizaine d'années à son livre, et P. E. Salès Gomès, trois au sien. L'une et l'autre, la première surtout, ont écrit un gros tome éloquemment illustré, qui apporte des réponses substantielles à de judicieuses questions. L'admiration leur est due, et plus encore la gratitude, et c'est une fois ces choses bien entendues qu'on pourra écouter, si on les permet, les quelques réserves qui seront formées en chemin. Il faudrait donc souhaiter bonne continuation, comme on dit encore dans quelques pays, à Cinémathèque. Mais où cette collection trouvera-t-elle des auteurs?

Le livre de Marie Seton est né d'une amitié intime. A ce titre, il est témoignage, portrait, et dans quelque mesure testament indirect. Mais Miss Seton ne s'en est pas tenue à ce qu'elle avait de connaissance personnelle : elle a au contraire entretenu une vaste correspondance internationale afin d'éclairer les points mal connus ou vivement controversés : tâche conduite avec ténacité, j'allais dire intrépidité. M. Salès Gomès n'a connu Jean Vigo que selon les témoignages privés de ses amis et le témoignage public de la presse. Connaître un être humain de première ou de seconde main fait toute la différence, et cette différence contribue sans doute à expliquer que la biographie critique d'Eisenstein soit chaleureuse, et celle de Vigo comme détachée. Nous comprenons l'un et l'autre : mais l'un comme un ami, l'autre comme le héros anonyme du manuel, ou de l'anthologie, enfin rendu à sa vérité complexe. A la première page de son introduction, Miss Seton proclame la grandeur d'Eisenstein pour n'y revenir plus, proclamant de la même démarche son propre désir de franchise absolue. Elle maintient jusqu'au bout ce point de vue double, et la haute tension qu'il implique. M. Salès Gomès discute avec les critiques, leur donnant des marques et redressant leurs erreurs, avec un modeste calme. (Le seul critique qui paraisse avoir compris l'essence de Vigo est l'Anglais James Agee, venu du théâtre et mort depuis.) Ecrivant

une biographie, il jouxte la « fiche filmographique ». Il manque à faire les portraits, qui restituent la sensibilité du sujet. Le livre de Miss Seton est, en revanche, intensément participateur, sans rien céder aux exigences de l'honnêteté. L'auteur ne dissimule certes pas la maladresse grossière, souvent provocante même, du comportement social d'Eisenstein, ni la caisse de dessins pornographiques de sa main qu'il expédia à son ennemi Upton Sinclair. Mais elle procède comme de preuve en preuve d'un génie inlassable, tenant que nous accepterons ce qu'elle ne prend pas même la précaution de nommer l'éclat de l'évidence. Le parti pris de cette démarche fait qu'il n'y aurait pas grand sens à lui reprocher de verser parfois dans le jargon, psychanalytique ou marxiste, qui sont du sujet. Elle marque son ouvrage de son empreinte d'écrivain, par un mouvement distinctif, par une solide vigueur de l'approche, ce que M. Salès Gomès ne fait pas. Elle suit Eisenstein de la vie à la mort. M. Salès Gomès commence par un chapitre sur le père de Vigo et finit par un chapitre qui prolonge le sujet après la mort du cinéaste, parmi la paperasse oubliée de la critique, et l'intérêt tombe. C'est d'un esprit littéral. Mais il a fait un livre indispensable, et miss Seton a peut-être écrit ce qu'on peut lire à ce jour de plus passionnant sur le cinéma.

Vigo, marié et père d'une petite fille, était de la vie. Eisenstein, frappé d'inhibition devant les femmes au premier signe de l'amour, était par là conduit à l'homosexualité, qu'il refoulait toutefois. « Mes observations », déclara-t-il à Miss Seton, « m'amenèrent à conclure qu'à tous égards l'homosexualité est une régression — un retour à l'état antérieur à la division des cellules et à la procréation ». Cette surprenante déclaration, où Eisenstein passe d'un problème personnel à son expression abstraite, est significative d'un comportement dont le constant souci est de s'identifier au concept. Au niveau commun, il en résulte un manque d'humour, manifeste si l'on prend le modeste soin de transcrire le dialogue dans une clé à peine différente : « Etes-vous pédéraste? — Mes observations au Magnus Hirschfeld Institut für Geschlechts Wissenchaft m'ont amené à la conclusion... » Mais on se reprend aussitôt de cette pensée frivole, car on sait, grâce à Miss Seton, la pudeur d'Eisenstein, son magnétisme, le respect terrifié qu'il imposait à quelques-uns de ses élèves. Il avait engagé le pari comique d'être au-dessus de la vie. Il l'a tenu, tragiquement en somme. Il n'a jamais, semble-t-il, « bu aux eaux dérobées », selon l'expression d'E. M. Forster, et jamais non plus surmonté sa terreur des femmes. De là cette arrogance qui lui fit des ennemis, ou cet humour forcé et tourné vers le rabelaisien. Il dépouillait ces attitudes avec les gens d'une simplicité étrangère au souci de leur position sociale ou dans l'intimité intellectuelle, et alors il était généreux, direct, presque bonhomme. Il faudrait en tout cas une trivialité d'âme exceptionnelle pour se gausser des attitudes mêmes de celui qui avait élu l'état de paria supérieur, et s'efforçait à la sublimation sous le patronage laïque de saint Léonard de Vinci. Sous cette égide, il fut amené au théâtre, puis au cinéma par des voies curieusement détournées : les caricatures dont il fut chargé par les camarades de l'agitprop, les hiéroglyphes

japonais et le cirque. Le cirque parce que, ayant été délaissé par sa mère, et se jugeant pour cela d'une laideur indigne, il y trouvait le lieu d'une revanche.

C'est le souvenir paternel qui pesa sur l'enfance de Jean Vigo. Il était le fils d'Eugène Bonaventure de Vigo, dit Almereyda, directeur du Bonnet rouge, lequel fut assassiné en prison pendant la première guerre mondiale, au terme de ce qu'il faut bien nommer, hélas! une carrière anarchiste. Le fascinant premier chapitre du livre de M. Salès Gomès est lugubre à cet égard. A travers l'usage des fonds secrets, et de la lutte des polices à l'époque dite de l'union sacrée, on y voit se corrompre peu à peu le milieu libertaire. Il est donc heureux que Jean Vigo ait en fait renoncé à sa première intention de réhabiliter son père, soit qu'il ait pressenti cette déchéance, soit qu'il ait été tout à vivre ses jours peu nombreux. Il est mort à vingt-neuf ans, en 1934, après avoir réalisé trois films — A propos de Nice, Zéro de conduite, l'Atalante, dans l'ordre chronologique, — plus un documentaire de commande. Le plus accompli est le premier des trois. M. Salès Gomès a retrouvé le premier schéma d'A propos de Nice. Et il exprime exactement ce qu'éprouve le spectateur :

A. Nice est surtout une ville qui vit du jeu.

B. Tout y est fonction de l'étranger.

1. Les grands hôtels, etc., etc.;
2. Les étrangers arrivent;
3. La roulette;
4. Ceux qui en vivent.

C. Les indigènes, au fond, ne sont pas plus intéressants que les étrangers;

D. Le tout est d'ailleurs voué à la mort.

Il y a plusieurs raisons à l'imperfection de Zéro de conduite et de l'Atalante, mais qui se ramènent à bien voir quelle malédiction pèse sur le cinéma : le plus malléable des arts dramatiques est soumis aux tables de la loi de l'exploitation comptable. Un jeune homme entreprend un film sur Nice avec un camarade pour toute assistance, une caméra pour tout matériel. Ce « point de vue documenté » est une réussite à laquelle se mesureront cent films à venir. Mais le même jeune homme ne s'imposera à la profession que s'il met en chantier des films dits de seconde partie. Il faut donc que le poète de la révolte soumette maintenant son ouvrage aux commerçants qui canalisent des produits de consommation. Non bien sûr qu'on doive rejeter sur eux les insuffisances de Jean Vigo, que sa santé va d'ailleurs progressivement trahir, quand il s'agit de maîtriser la mise en place d'une rupture de ton délibérée, de soutenir une ligne dramatique, de diriger pareillement bien tous les comédiens, ou simplement de faire œuvre de chef de chantier. Mais il s'est usé à trouver l'assise matérielle, ou à sauver l'essentiel dans le compromis, sans avoir pu méditer et exprimer son sujet, librement comme la première fois. Il reste que nous avons une œuvre de trois films, riche de beaucoup plus de films que Jean

Vigo ne fera pas. On y rencontre les imbéciles odieux d'A propos de Nice, **les pauvres imbéciles de** Zéro de conduite **occupés à martyriser des gosses, et le monde intérieur de l'**Atalante, **sensible et suggéré, avec son marin d'eau douce qui a fait les cent coups autour du monde, son bateleur, sa noce aux truands, sa mariée pervertie peut-être. Trois films que les mots habilleront toujours mal, mais qui néanmoins ont une signification claire. C'est que la société et les copains, ça fait deux.**

Or la société soviétique d'Eisenstein était en principe celle même des copains. De plus, cet état de choses était garanti devant les siècles. Car dans une société dépouillée de l'esprit de lucre naîtrait un homme nouveau. De même, des films scientifiques réalisés en U. R. S. S. montrent qu'un animal « sauvage », conditionné différemment, devient « domestique ». Mais la réalité cinématographique — soyons modeste — est celle du passage d'un art du peuple à un art de l'Etat (pour peut-être aboutir déjà, au témoignage de films récents, au retour à l'homme commun, au fond universel : à la jalousie comme à l'amour, par exemple). Dans ce contexte, où Eisenstein s'est-il tenu? Sa droiture civique est hors de cause. Aux Etats-Unis, il veut transposer Une tragédie américaine **de Dreiser, en somme toute la tragédie américaine : comment, autrement dit, un crime peut être la résultante exacte d'une situation créée par une société de classe, et par celle-ci seule. Du Mexique, il affirme sa solidarité avec les cinéastes soviétiques dans une lettre à Edmund Wilson. Réalisant** Ivan le Terrible, **il déclare : « Mon sujet est le patriotisme ». Marxiste donc bien que son cœur n'y soit pas tout entier. Les querelles de déviation qui lui sont cherchées sont dans une grande mesure de mauvaise foi, mais il y prête le flanc. Dans cette société, son talon d'Achille, qu'il tient secret et qui le confond lui-même, c'est le mysticisme religieux. Montant la séquence de la procession de l'**Ancien et le Nouveau, **qui est d'intention anticléricale, il est saisi par « une sorte de transe sensuelle apparentée à l'extase religieuse décrite ». Lourdes et Lisieux, pendant son séjour en France, captent son attention.**

Après quatre films — dont un, Potemkine, **fait aujourd'hui sa gloire auprès des cinéphiles de toutes les capitales —, il est l'objet de critiques, son statut officiel est mal défini, et il part pour une espèce de voyage de Lavarède, avec deux compagnons. Il entreprend au Mexique la plus noble tentative cinématographique à ce jour :** Que viva Mexico. **Le droit au montage lui est nié, et la pellicule soustraite. De retour au pays de Dostoïevsky, c'est pour y être soumis à la confession publique. Mis en disgrâce relative, il se réfugie dans l'enseignement. Quand enfin il réalise un autre film,** Pré de Besjine, **c'est pour être accusé d'une déviation nouvelle. Ses deux derniers ouvrages sont** Alexandre Newski **et** Ivan le Terrible. **Il subsiste une œuvre tragiquement conquise, d'une majesté telle qu'elle ne peut être estimée que selon ses orgueilleux critères, mais on peut s'y tromper.**

Un formidable corps de théories risque de brouiller la tête. Deux livres — The film sense **et** Film form **— ont été publiés en langue**

anglaise. Les manuscrits inédits sont probablement plusieurs fois aussi copieux : ce sont ceux auxquels travaillait Eisenstein à sa mort (l'Art du metteur en scène de films; la Théorie du montage du Film; la Théories des Films en couleurs; enfin des études sur Pouchkine et Gogol), ainsi que des textes en possession de M. Armand Panigel. Même une fois éliminés les écrits de circonstance (invective à Goebbels, proclamations anti-facistes du temps de guerre, adresse aux juifs du monde, etc.), le travail de décantation et de mise en place, le jour où il sera entrepris, sera prodigieux. Il n'y a pas d'irrespect à se demander ce qu'il en subsistera, en quantité. Il ne serait en effet pas surprenant qu'il s'y trouve beaucoup de redites, et aussi ces développements de la remise en train auxquels oblige le travail discontinu. A distance, il semble que les œuvres complètes pourraient peut-être figurer sous trois têtes de chapitre : les notes critiques (Dickens, Chaplin, Pouchkine, Gogol, Griffith, etc.) ; les scénarios (d'un stimulant intérêt, étant ceux d'un homme qui a écrit bien plus de films qu'il n'en a réalisés, et qui choisissait ses sujets pour de hautes raisons, et souvent superbes aussi) ; enfin les études de création filmique. Celles-ci concernent, entre autres, idéogrammes et cinéma, couleur et signification, quatrième dimension (sujet de prédilection du presque homonyme d'Eisenstein, Jean Epstein), et bien entendu le montage. C'est ici que je ne puis pas partager la ferveur des disciples. Cette complication incessante, frénétique, boulimique, qui bondit de plan primaire à plan supérieur et à plan sur-supérieur, et qu'on nous propose de comparer au nombre d'or, ou bien où nous sommes requis de voir comme les sept cercles du ciel — elle me laisse coi. J'ai l'envie de l'annoter mentalement : « Ah, bon, peut-être, euh, oh, ouais », et j'abandonne. Il n'y a plus de répondance. Eisenstein domine bien entendu d'une tête tous les autres intellectuels du cinéma, mais ses recettes de création valent pour lui-même. Le premier devoir de l'artiste est de s'approprier sa matière, donc avec des moyens d'écriture qui ne sont qu'en lui, même si différentes influences contribuent à les faire surgir. Voir dans le montage le nœud de la création universelle, c'est soulever une querelle de philologie, artificielle et dérisoire. Cette axiomatique est un ballon aux cent belles couleurs variées en savants contrepoints, mais cessez de souffler dessus, il retombe au sol. Pardon, mais je ne m'essoufflerai pas.

La vraie grandeur d'Eisenstein est celle du poète lyrique. Il manque certes à toucher le cœur en regardant à niveau le monde humain. Il émeut par d'autres moyens, ceux de sa matière même : la rhétorique. Elle est supérieurement dominée, dans Newsky et Ivan, et ces films ont leur beauté. Mais au-delà de ces exercices superbes est le meilleur, et ce meilleur est comparable au meilleur de la Légende des siècles. Eisenstein est probablement le seul cinéaste qui ait dévisagé le soleil. Ses plus hautes preuves nous demeurent interdites : le vandalisme des Upton Sinclair n'a pas permis l'accomplissement de Que viva Mexico. Mais la première phrase du premier état du scénario dit : « Le temps dans le prologue est l'éternité ». Quand il envisageait de faire un film

sur le canal Fergana, c'était pour y rendre manifeste « l'épopée de la lutte de l'humanité contre les déserts et les sables de l'Asie ». Et Eisenstein a écrit ce commentaire pour l'Ancien et le Nouveau :

...Pourtant aujourd'hui prévaut la coutume millénaire.

Si le frère quitte le frère, alors ils divisent la terre, la font éclater en deux, détruisant la puissance que crée la richesse.

Ils brisent la charrue, éloignent le poulain de sa mère. Plus de cheval pour tirer la charrue livrée à la rouille. Le coq appelle la poule.

La moitié. La moitié subsiste.

Les frères ont tracé la ligne au milieu de la maison. Chacun doit abandonner la moitié.

Il est dit que le partage sera fait. Toute chose sera divisée en deux.

Que la ligne de partage partage les champs.

Que la terre soit morcelée.

Une barrière s'élève, une autre, une autre encore. Un écran de poteaux découpe la terre.

C'est décrire un problème, je l'entends bien, d'ailleurs résolu depuis belle lurette, s'il s'agit de cela, par les coopératives danoises. Mais si l'on rapproche les textes — et les images! (mais le Mercure de France **n'est pas illustré encore) —, ce qui, impérieusement, retient, c'est la poésie lyrique d'Eisenstein. Sa parabole éblouira longtemps.**

Jean Queval

Un condamné à mort s'est échappé. — Pour être juste avec ce film, le dernier de Robert Bresson, il ne faut pas traiter par prétérition une petite somme d'évidences. C'est un film policier qui refuse les commodités communes : au lieu de se nourrir d'une accumulation d'épisodes, sa ligne dramatique est ténue; au lieu de spéculer sur l'horreur de l'occupation allemande, les uniformes équivalent au cadre physique qui, en cernant l'action, lui donnent son contenu intérieur; au lieu d'acteurs célèbres, des visages neufs sur lesquels cristalliser notre émotion. L'action progresse donc selon sa plus sobre ligne de force, et les objets, réduits eux-mêmes au minimum et soumis à un éclairage à la fois implacable et nuancé, jalonnent cette ligne. Cette efficace simplicité soumet l'attention. L'effet total n'est pourtant pas trop convaincant. Car cette victoire du récit n'est pas obtenue par la soustraction des seules commodités coupables du cinéma commercial : d'autres facteurs ont été soustraits. Les relations entre les prisonniers, ou celles entre prisonniers et gardiens, sont abordées principalement par suggestion. Les familles et les amours, la guerre et la Résistance, le cinéaste les résume en somme dans ce petit vacarme fait par le tramway qui passe de temps en temps dans une rue invisible de Lyon. En théorie, d'admirables intentions, et peut-être vais-je finir par être injuste, au rebours de ce que je me proposais, mais ce dénuement ne se justifie tout à fait en dernière analyse que par la poésie poignante d'une œuvre sur la mort de ceux qui sont encore en vie. Il se peut que pareille poésie imprègne ce film, auquel cas elle n'est pas venue jusqu'à moi, et je suis coupable de ne pouvoir admirer dans le dernier ouvrage de Robert Bresson qu'un magistral documentaire sur pellicule glacée.

Anastasia. — Nullement féru d'énigmes et d'histoire, et dépourvu de sympathie de principe pour le film en costumes, fût-il situé en un temps dont le regard se souvient, je suis allé voir Ingrid Bergman plu-

tôt qu'Anastasia. Elle a été comparée à Greta Garbo dans le rôle de la grande Catherine. Bien que ce soit beaucoup dire, elle couvre un registre dramatique étendu avec l'aisance que donne une conviction venue du cœur, ou de l'âme, ou d'une autre région mal explorée encore. La plupart du temps, Brynner lui donne la réplique. C'est un mâle stylisé dont on se fera une idée plus juste après l'avoir revu plusieurs fois. Bergman, lui et les autres comédiens portent assez bien une histoire vraie et qui trouvera sa meilleure clientèle aux divers degrés de la féminité bourgeoise. En fait, le scénario, prenant appui sur la pièce romanesque et bien faite de Mme Maurette, ne manque ni de cohérence ni, dans son dénouement, de discrétion pudique. Anastasia a-t-elle survécu au massacre d'Ekaterimbourg? L'intérêt dramatique de cette question réside dans la sincérité de l'héroïne, une amnésique qui retrouve par moments des souvenirs ou des accents d'autorité, et à laquelle l'interprète donne de bout en bout un comportement modeste. Bien entendu, le même drame émouvrait mieux au niveau commun, sans flafla ni flonflons, mais c'est suggérer un autre film. Celui-ci, même au niveau pleurard et vieux-russe qui est par définition le sien, est gâché sous les effets grandioses et sous l'espèce de ralenti qu'imposent des cérémonies en cinémascope coloré, le goût américain et le metteur en scène Anatole Litvak. Le charme intime de la ville de Copenhague, pour ne donner qu'un exemple, est écrasé sous un château et des défilés. Une bonne soirée en perspective pour la dame de M. l'adjoint au maire de la ville de Merlebouche.

ARTS

Une conséquence imprévue de l'expédition de Suez a été le ralentissement du rythme des grandes Expositions d'Art à Paris au début de la saison. L'incertitude des temps, les transports plus difficiles ont fait réfléchir les prêteurs et ont accentué le mouvement d'opposition au déplacement massif des chefs-d'œuvre, mouvement qui commençait à se dessiner avant les événements. On se souvient du défilé silencieux organisé par les Florentins pour protester contre le départ des Botticelli que l'on projetait d'expédier au-delà des mers. Depuis le naufrage de l'Andrea Doria**, les Italiens savent que, en plein milieu du XXe siècle, les transports par mer ne sont pas sans danger et ils ne se soucient pas de leur confier le plus beau de leur héritage.**

Pour des déplacements moins importants il faut pourtant consentir parfois à cette aventure que constitue une grande Exposition. « L'art italien » à Paris, « L'art du Moyen Age italien », « la Collection Courtauld », « La Tapisserie », les Musées de Vienne, Munich, Berlin, ont été de merveilleuses entreprises, ceux qui les ont vues ne les oublieront plus. Mais la cadence de ces manifestations s'est accélérée de façon alarmante. Dans un ballet interrompu de chefs-d'œuvre, les risques se multiplient, on perd toute mesure, toute prudence, on finit même par oublier que les œuvres d'art doivent rester plus longtemps à leur place que sur les routes du monde.

Si la crise a épargné les Expositions particulières d'artistes vivants — tant mieux s'ils ont bénéficié de cette carence — les Musées ont

dû, pour un temps, se résigner « à cultiver leur jardin ». Est-ce un mal? Tôt ou tard, il faudra bien en venir là : consacrer un Musée à son propre fond, dépenser à le mettre en valeur autant de soins, d'ingéniosité et de moyens matériels que pour une présentation provisoire. Il faut penser le problème du Musée permanent en fonction de notre époque.

Les hasards d'un voyage italien nous ont fait voir un Musée permanent modèle, le Musée Etrusque de Rome qui occupe la Villa du « Papa Giulio ». Il est si bien installé que la perfection de son agencement finit par détourner des collections l'attention des visiteurs. Cela déconcerte un peu les familiers de l'ancienne Villa et les conduit à regretter la simplicité désuète de la première présentation. Ce Musée-témoin est pourtant tout à fait exceptionnel, il utilise les récentes découvertes muséographiques touchant la lumière, l'éclairage, les supports, les matériaux. Tubes, stores, faux étages, vitrines qui paraissent installées dans le vide, colonnes transparentes en plexiglass pour présenter les chapiteaux, socles invisibles où les colliers sont piqués, tout cela est astucieux, intelligent, varié et aérien, sans rien de la sécheresse du Musée-clinique d'avant-guerre. Tout ce qui touche au côté historique du Monument est absolument respecté et même amélioré, le gros effort des organisateurs ayant porté sur la multiplication de la surface utilisable pour l'Exposition, et sur l'allégement de la présentation.

Aucun Musée parisien n'a disposé de tels moyens pour s'installer. Le Musée de Cluny a réalisé ses nouveaux aménagements de façon très satisfaisante mais beaucoup plus modeste. Le Musée des Arts et Traditions Populaires attend toujours la réalisation de ses plans d'installation au Jardin d'Acclimatation. Le Petit Palais modifie son équipement pour présenter de façon moderne la collection Dutuit. En province, les jeunes Conservateurs, appliquent de leur mieux les nouveaux principes muséographiques. C'est ainsi que l'on vient d'inaugurer le Musée de Rennes dont l'équipement est très soigné. D'autres Musées locaux s'efforcent de rajeunir leur cadre. Mais les moyens matériels manquent partout.

Avant l'exposition de Prague, longtemps retardée, le Musée des Arts Décoratifs a eu l'excellente idée de présenter les Trésors du Musée de Besançon, un des plus anciens et des plus riches Musées de la Province Française. La reconstitution de bureaux de travail du XVIIIe et du XIXe siècle, où les œuvres d'art étaient mises en valeur, donnait beaucoup d'attrait à cette Exposition.

A l'Orangerie, on a montré les Incunables de la Collection Rothschild — legs précieux fait au Louvre et peu visible pour des raisons de conversation. Le Cabinet des Dessins du Louvre continue à faire connaître les plus belles pièces des ses Collections dans des Expositions temporaires dont la cadence fait honneur à l'esprit de réalisation du Conservateur. Le Centenaire de la mort de Chassériau a fourni l'occasion d'une présentation de dessins de Théodore Chassériau.

CHASSERIAU AU CABINET DES DESSINS DU LOUVRE. — Une centaine de pièces provenant du legs Arthur Chassériau, des dons de David-Weill ou des Amis du Louvre se trouvent rassemblés dans la petite salle accueillante qui sert de Salle d'Exposition au Cabinet des Dessins.

Durant sa courte vie (il est mort à trente-sept ans) Chassériau a toujours dessiné. A l'âge de huit ans il commençait à envoyer à son père, Consul aux Antilles, de jolis croquis rehaussés d'aquarelles. Ses premières œuvres ont été réunies en album et on peut les voir au Cabinet des Dessins. Elève d'Ingres à dix ans, Chassériau fut, dit Jean Louis Vaudoyer, « un enfant prodige » mais pas un « petit monstre-virtuose »... « il faut plutôt le comparer à un Raphaël, à un Mozart, à un Musset, à ces génies destinés à disparaître prématurément... sur lesquels, dès leur adolescence, la Muse jette ses rayons d'argent ».

Dès le début de sa carrière, fasciné par Ingres qui voyait en cet élève, flatteur pour lui, « un Napoléon de la peinture », il accumulait à l'instar de son maître les portraits, les esquisses, les albums de croquis. L'influence du grand Montalbanais s'exerçait sur lui de façon totale. Bien que la sûreté de son crayon n'ait jamais égalé l'habileté incroyable du trait d'Ingres, on pouvait parfois hésiter entre le maître et l'élève pour l'attribution de certains dessins.

Mais déjà, Thédore Chassériau tendait vers un art moins idéalisé, moins rigide que l'art de son maître, il se dirigeait vers un expressionnisme poétique sans abandonner l'hellénisme. Quelques-uns de ses plus beaux portraits au crayon se rapportent à cette époque, portraits de famille (sœurs et frères) de Lacordaire, de Lamartine à cinquante-quatre ans. Il préparait aussi sa belle suite shakespearienne d'Othello si émouvante et songeait aux grandes compositions à la fresque de la Cour des Comptes.

Puis, se détachant de l'influence ingresque, il abandonna le classique pour l'exotique, découvrit, comme Delacroix, le monde arabe et ses illuminations. Encore une fois il remplit des albums, des carnets de croquis sans cesser d'exécuter quelques grands portraits. Quand la mort, très tôt, vint le prendre, il n'avait pas donné sa mesure. Pris entre Ingres et Delacroix, se servant de l'un pour échapper à l'autre, Chassériau n'eut pas le privilège de profiter de sa maturité. Le sort s'est acharné deux fois contre lui, en détruisant son œuvre la plus importante (les fresques de la Cour des Comptes) et en lui ôtant les chances de l'âge mûr, de cet âge où, maître de ses dons, un créateur sait ce qu'il veut et ce que, seul, il a le pouvoir de dire.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

SCHOENBERG, BARTOK, HENZE AUX BALLETS DU WUPPERTAL. — LE CONCERT DE L'EUROPE. — Les troupes étrangères se succèdent au Théâtre des Nations. L'art lyrique et le ballet ont leur part bien légitime dans ce « festival » de Paris, dont le rythme, cette année, mieux réglé que la saison dernière, n'oblige plus les critiques à un surmenage excessif. Les Ballets du Wuppertal nous ont ainsi apporté trois ouvrages dont deux fort intéressants pour les musiciens : le poème symphonique Pelléas et Mélisande de Schönberg et la Musique pour cordes, percussion et célesta de Bartok. Auprès de ces deux partitions, le ballet de Hans Werner Henze, Jacques Pudding ne compte guère, et d'ailleurs l'intention de l'auteur ne fut probablement pas d'en faire autre chose qu'un lever de rideau. Cette arlequinade dont l'humour est assez noir, a fait choisir au chorégraphe et au décorateur un expressionnisme aujourd'hui bien périmé, pour nous montrer des filles vêtues à la mode de 1925. La musique est relevée ici et là d'épices un peu plus modernes, mais assez peu piquantes, et émaillée de thèmes populaires comme le Pont d'Avignon (que l'on est surpris de rencontrer dans ce faubourg manifestement fort éloigné du Rhône). Ouvrage assez bien fait, en somme, mais desservi par le plateau, alors que l'orchestre, sous la direction de M. Reinhard Peters, donnait tous ses soins à la partition.

Pelléas et Mélisande était attendu avec curiosité; sauf erreur, le poème symphonique de Schönberg n'avait pas été joué en France. Richard Strauss, pendant le séjour de Schönberg à Berlin, le poussa à traiter ce sujet : il avait été séduit par le drame de Maeterlinck, et ignorait que Debussy, dans le même temps portait à l'Opéra-Comique la partition de son drame lyrique. Spontanément d'ailleurs, Schönberg avait choisi d'écrire un poème symphonique. L'œuvre appartient encore à la période initiale de sa production, où Schönberg subissait l'influence du chromatisme wagnérien, tout en prêtant également l'oreille aux séductions de Brahms. De ces deux courants romantiques, sa production nous apparaît comme un confluent, avec les Gurrelieder, avec Verklaerte Nacht, et avec Pelléas et Mélisande dont certaines pages semblent directement issues de Tristan aussi bien pour l'inspiration mélodique que pour l'harmonie et l'instrumentation. Néanmoins l'ouvrage est assez personnel pour intéresser : le disciple est déjà un musicien qui compte, mais rien n'y laisse deviner Pierrot lunaire ni la Zwölftonreihe, ni la Grundgestalt. Verklärte Nacht est de 1899, les Gurrelieder de 1900, Pelléas et Mélisande de 1902 (la même année que l'ouvrage de Debussy). Pierrot lunaire ne viendra qu'en 1912. Le Quatuor opus 10, bien qu'intitulé en fa dièse mineur, est déjà parfaitement atonal, dès 1908, mais l'évolution ne s'accomplit que lentement. H. H. Stuckenschmidt dans son récent volume sur Schönberg

qualifie Pelléas de musique pure, et même de « musique absolue ». C'est bien l'impression que l'on emporte de l'audition, et l'on regrette même qu'une telle partition ait servi de musique de danse : on l'apprécierait beaucoup mieux si nul élément visuel ne venait se superposer aux impressions auditives. Il faut dire aussi que la mise en scène est bien mauvaise, que le parti pris de tenir le théâtre dans une pénombre attristante, où tout ce qui vit paraît fantôme, n'est pas fait pour l'agrément du spectacle. Aucun repos dans cette accablante succession d'images grises, et, pour aggraver les choses, on ajoute à ce que Maeterlinck a voulu une invasion de lépreux qui ne quittent jamais la scène, et vivent jusque sur le perron du château royal. Ils suivent les personnages, témoins attentifs des amours de Pelléas et de Mélisande et de la fureur homicide de Golaud. Tout cela serait peu de chose s'il n'en résultait une irritation qui rendrait volontiers injuste à l'égard des protagonistes, surtout Mlle Denise Laumer (Mélisande) et Erich Walter (Golaud) qui sont excellents. Au pupitre, M. Reinhart Peters ne mérite que des éloges.

La Musique pour instruments à cordes, percussion et celesta tient un bon rang dans la production de Bela Bartok. Elle fut écrite en 1936, alors que le compositeur commençait à considérer avec une vive inquiétude les progrès du nazisme : par dégoût de ce qu'il voyait, il voulut, bien que non-juif, que ses œuvres figurassent parmi celles des musiciens israélites à l'exposition de « musique dégénérée » organisée en Allemagne. La pièce d'orchestre que le Ballet du Wuppertal choisit pour l'ouvrage chorégraphique qui nous fut présenté au Théâtre des Nations est curieuse à cause de l'emploi original des timbres et à cause d'une variété rythmique particulière. Le finale fait tout entier de thèmes populaires est des trois mouvements celui qui se prête le mieux à la danse. La chorégraphie aurait pu séduire, mais la laideur des costumes — maillots collants blancs agrémentés d'une sorte de pull-over également blanc pour les femmes, et pour les hommes uniformes d'une grisaille attristante — et l'étrangeté d'un décor abstrait, des éclairages non moins irritants, la rendirent déplaisante par la confusion qui sembla régner constamment sur le plateau. Toute grâce est absente de ces spectacles, et la danse s'éloigne si bien de l'allégresse dionysiaque, de la beauté des évolutions antiques ou de l'harmonieux envol du ballet romantique, que l'on se demande si l'expressionnisme n'a point porté un coup fatal à la chorégraphie en lui proposant la laideur pour idéal, sous prétexte de réalisme. Les ballets américains, venus il y a quelques années, nous avaient avec La Cage montré les modèles du pire. Il y a toujours à craindre que ce soit le plus mauvais que l'on imite...

Au Théâtre des Champs-Elysées, un « Concert de l'Europe » — et vraiment « européen » par la diversité des interprètes venus de toutes les nations occidentales — nous conviait à entendre une Cantate de Beethoven, encore inconnue en France, et une Cantate composée pour la circonstance par MM. Alfred Max, pour le livret, et Jacques Porte pour la musique. A l'occasion du Congrès de Vienne, Beethoven reçut

la commande d'une pièce de circonstance. Il était alors à l'apogée de sa gloire, et bien que le texte du docteur Weisenbach lui infligeât — comme il le dit — un vrai supplice, à cause de sa médiocrité redondante, il se mit au travail. La cantate fut exécutée le 29 novembre 1814. Sans s'arrêter aux faiblesses du texte, Beethoven y avait mis son idéal de fraternité humaine — comme si le congrès eût bien été, ainsi que les premiers mots et le titre du livret le proclamaient, un instant glorieux (Der glorreiche Augenblick), **comme si, élargissant l'idée de patrie et faisant disparaître les rivalités, l'Europe se dressait déjà** (Europa steht!). **Il y a dans la partition comme une ébauche du finale de la** Neuvième Symphonie. **Mais malgré la beauté et la grandeur de la partie chorale, l'esquisse reste imparfaite. La faute en est-elle seulement au docteur Weissenbach? Il n'importe : la cantate valait d'être entendue, et l'on sait gré à Hermann Scherchen de l'avoir dirigée comme il l'a fait, en donnant aux chœurs toute l'ampleur que la chorale Sainte-Edwige de Berlin sut atteindre.**

La Cantate de l'Europe **dont le livret est dû à M. Alfred Max est fort ingénieusement construite. L'idée est simple et noble : tour à tour des orphelins de tous les pays qui furent meurtris par la guerre viennent interroger l'Histoire et la Sagesse. Pourquoi tant de sang et tant de larmes? Est-il permis d'espérer qu'un jour prochain les voisins cesseront de se haïr, et sauront s'unir fraternellement pour goûter enfin ce bonheur si simple de vivre en paix? Cette jeunesse ne veut pas cesser d'espérer. Le peut-elle? Le doit-elle? Le Sage répond, après de longs débats : « Oui, hâtez-vous. La jeunesse et la raison sont du même côté. Passez. Ne perdez pas une minute. Les préjugés des sots, l'inertie des choses, la routine des siècles vous guettent. Hâtez-vous... Accomplissez votre œuvre de salut, avant qu'il soit trop tard... »**

La partition de M. Jacques Porte n'a point — et le défaut est excusable bien que grave — l'envolée qu'exigeait un tel sujet. Le plan de l'ouvrage, son ordonnance, font songer aux Cris du Monde **qu'Arthur Honegger écrivit sur un texte de René Bizet, et qui est, à mon avis, une des meilleures réussites du compositeur. Mais c'est un tour de force, car il s'agissait, comme dans la** Cantate de l'Europe, **de se renouveler à sept ou huit reprises sans rompre l'unité de l'œuvre. Les chœurs forment les meilleures parties de la cantate. Les points faibles sont les soli confiés aux orphelins venant interroger le Sage. Pour l'exécution de cette cantate, M. Pierre Dervaux avait pris la baguette, et les Choreutes belges étaient venus se joindre à la chorale berlinoise. Le résultat fut excellent. Et les solistes — ils étaient dix parmi lesquels des chanteurs de premier ordre comme Dietrich Fischer-Dieskau, Camille Maurane, Louis Rialland — les récitants : Jean Davy, Thérèse Marney, sociétaires, et J.-P. Roussillon, de la Comédie-Française — ont droit à des félicitations.**

René Dumesnil.

Les Trois grâces du XXe siècle, par **Serge Lifar**. — Buchet-Chastel, édit. Correâ, 352 p. avec 18 hors-textes. — Ces trois grâces — le nom de l'auteur du volume le ferait deviner — sont trois étoiles de la danse, Anna Pavlova, Tamara Karsavina et Olga Spessisvtzeva. Mais elles sont « annoncées » par trois Grâces du XXe siècle, Marie Taglioni, Fanny Essler et Carlotta Grisi. Rapprochement ingénieux et assez juste à condition de ne pas pousser trop loin la recherche d'une symétrie impossible... D'ailleurs tout l'intérêt du livre, pour les curieux de détails anecdotiques concernant le monde de la danse, est dans les faits que Serge Lifar rapporte, et singulièrement sur Olga Spessisvtzeva, sur ce que Léandre Vaillat passa sous silence dans le volume qu'il consacra à cette admirable danseuse, devenue folle... Car la gravité tragique est pour ainsi dire sous-jacente à la légèreté aimable dans ces existences de sylphides dont la danse est comme un symbole, puisqu'il faut bien que chaque envol aboutisse à retomber sur la terre...

Sinfonia Sacra, I, par **Jean Witold et Carl de Nys**. — Collect. « Les Grands Musiciens », édit. Horay, 224 p. — Les auditeurs de l'émission du jeudi sur l'antenne Paris-Inter retrouveront dans ce volume le dialogue de Jean Witold et de Carl de Nys sur la musique sacrée. Le plan est simple : les auteurs ont suivi l'année liturgique, et dans ce premier volume, ils partent de l'Avent, pour aller jusqu'à la semaine sainte. Le second tome ira de Pâques à la Toussaint, et complétera le cycle de la liturgie. Le volume est intéressant parce qu'il fait revivre l'année spirituelle à travers les grandes œuvres inspirées par la liturgie, et qu'il constitue, à ce titre, un bon guide pour l'amateur de musique enregistrée.

Histoire de la musique religieuse, par **Paul Huot-Pleuroux**. — Presses Universitaires de France, Biblioth. Internat. de Musicologie, 456 p., 1.500 francs. — Cet ouvrage, bien fait, soigneusement établi, se recommande par plusieurs mérites. Il comble une lacune, en offrant rassemblés des renseignements qu'il fallait jusqu'ici chercher en maints endroits sans être certain de les y trouver. Outre cela, cet ample panorama de la musique vocale sacrée, établi par un historien qui est prêtre et musicien, propose de judicieuses réponses aux problèmes que l'évolution de la musique moderne, en même temps que les changements de nos mœurs, ne cesse de poser à tous ceux qui s'intéressent à la musique religieuse. Des appendices bibliographiques et discographiques complètent un travail remarquable qui doit trouver place dans toute bibliothèque bien composée.

DISQUES

SUITES A L'ANNEE MOZART. — Dans ma précédente chronique, je notais que quelque six cents enregistrements de l'œuvre de Mozart (parfois dans ses parties les moins connues) avaient vu le jour au cours de l'année du bi-centenaire. Parce qu'ils représentent un effort considérable (et une masse importante de cire) les enregistrements intégraux d'opéras sont évidemment de beaucoup les moins nombreux. Je crois bien avoir été à peu près complet en les énumérant et les commentant la dernière fois.

Si je nourrissais cette ambition, un peu vaine, en ce qui concerne la musique symphonique et la musique de chambre, ma chronique devrait se réduire à un catalogue de titres. Je me bornerai à ce que je crois être l'essentiel, ou le meilleur, ou le plus significatif : du moins, de ce que je connais, et ce n'est pas tout, on s'en doute.

Les grands monuments d'abord. Un des plus beaux enregistrements, tant pour l'interprétation magistrale d'Igor Markévitch que pour l'impeccable qualité technique, est sans conteste la Messe du Couronnement (1). Moins célèbre, la Messe en ut mineur a fait l'objet d'une gravure de grand mérite (2). Parmi les Symphonies, je retiendrai les deux qu'a gravées Karajan au pupitre de l'Orchestre Philharmonique de Vienne (3), non seulement pour l'éclat de l'exécution, mais parce qu'elles représentent deux moments de la création et du génie de Mozart. Leur audition successive est donc aussi émouvante que révélatrice. La première (qui est, dans l'ordre, la trente-troisième) est encore une œuvre de jeunesse, mais de justesse (à vingt-trois ans, Mozart est près d'entrer dans sa maturité!), brillante, italianisante. Pourtant, on y entend, comme par surprise, une fugace annonce de la « Jupiter ». Deux ans plus tard, Mozart ajoutera un quatrième mouvement qui achèvera de marquer l'œuvre comme une fin et un commencement. L'ère des « grandes symphonies » est ouverte : la Symphonie n° 39, qui suit, ici, la trente-troisième, non seulement appartient à cette ère, mais s'apprête à la fermer; elle est (avec la Jupiter et la K.550) l'une des trois dernières, triple sommet de l'œuvre symphonique mozartien et, par conséquent, de la Symphonie tout court. « Par conséquent » à double titre : en tant qu'œuvres d'art et en tant qu'archétypes.

Je ne me plaindrai certes pas qu'à tant d'enregistrements de la Sérénade Haffner on en ait ajouté un (4), car la gravure est excellente, et l'interprétation nuancée et profonde du « Gürzevich de Cologne » dirigé par Günter Wand, rendra sensible à quel point l'Haffner est autre chose que le divertissement brillant — brillant tout en surface — qu'ont vu parfois en elle ceux qui dédaignent cette période « légère », « galante » de la création mozartienne.

Des « Divertissements », justement, ou plutôt — ce qui fera plus sérieux — des Divertimentos, ou mieux encore — nous serons irréprochables — des Divertimenti, en voici deux que je vous recommande : les numéros 10 et 17, par l'Octuor de Vienne (5). Revenons aux ensembles imposants, avec d'autant plus de plaisir que celui-ci est merveilleusement allègre : tout l'œuvre de piano, par Lili Kraus. Et, en pendant, l'intégrale des sonates pour piano et violon : à Lili Kraus se joint Boskowski, que rejoint à son tour Hubner pour l'intégrale des trios pour piano et cordes (6).

Deux sonates encore, pour piano et violon : en si bémol majeur (K.454) et en la majeur (K.526), celle-ci qui fut composée tandis que Mozart travaillait à Don Juan. L'interprétation de Carl Seeman et Wolfgang Schneiderhan est éblouissante, et la gravure remarquable.

(1) Deutsche Grammophon.
(2) Erato.
(3) Columbia.
(4) Club français du Disque.
(5) Decca.
(6) Discophiles français.

Avant de trouver en Haydn un ami, Mozart avait découvert un initiateur dans le compositeur des Six Quatuors de 1772. Il compose sur ce modèle ces « Quatuors viennois » qui nous apparaissent un peu comme des exercices formels. Puis les deux musiciens, qui se sont étroitement liés, cessent d'écrire des pièces de cette forme pendant huit années. Haydn donne alors et de nouveau six quatuors : Mozart en reçoit un choc encore plus bouleversant que celui qu'il avait éprouvé neuf ans plus tôt. Il répond par six quatuors, qu'il dédie naturellement à Haydn. Le Quatuor Schäffer en donne une interprétation aussi sensible qu'elle est rigoureuse, et le Club français du disque a apporté tous ses soins à ces trois disques, réunis dans un album de toile cramoisie.

Achevons cette revue par les Concertos. (Je ne dirai concerti que le jour où vous parlerez d'un concerto pour deux piani). C'est encore à Lili Kraus (avec l'Orchestre symphonique de Boston) que nous devons l'admirable gravure — la technique d'enregistrement est irréprochable — des Concertos pour piano et orchestre (7). Mon bouquet, ce sera d'abord les concertos pour clavecin et orchestre (8), joués par Ruggero Gerlin que je ne sais plus comment louer : c'est le maître du clavecin; sans rien ôter à l'instrument de son charme ancien, il lui a restitué une sonorité virile. Enfin les concertos pour cor et orchestre... Que j'aime, non pas le son, mais le chant du cor! Ecoutez ces cantabiles largement déployés à travers les quatre concertos, ces méditations poétiques ou dramatiques, alternant avec des fanfares d'accent populaire... Le Philharmonia Orchestra est dirigé par Karajan, et le soliste fait mieux qu'appartenir à l'incomparable école anglaise : c'est Denis Brain, prince d'une dynastie, qui a reçu la couronne de cinq générations de cornistes. Voici, à tous égards, un disque royal.

Yves Florenne.

Huit sonates de J. S. Bach. — Comme Mozart, Bach a marqué son goût, et même sa tendresse, pour la flûte dans de nombreuses compositions où il utilise merveilleusement les ressources de l'instrument. On s'enchantera des huit sonates pour flûte et clavecin dont Véga a composé un recueil gravé avec beaucoup de sollicitude. Les sonates sont enregistrées par deux virtuoses hors de pair : John Wummer, flûtiste solo du New-York Philharmonia Symphony Orchestra, et Fernando Valenti qui est, avec Ruggero Gerlin, un de ceux qui ressuscitent le clavecin et incitent les compositeurs modernes à ne plus voir en lui un objet de musée mais un instrument pour lequel on peut toujours écrire. — Y. F.

(7) Philips.
(8) Véga.

LETTRES GERMANIQUES

DE L'ENGAGEMENT. — Au cours de ces dix dernières années les Allemands ont beaucoup parlé de littérature « engagée » et, ne sachant comment traduire ce mot, ils n'ont pas hésité à germaniser le terme français, qui n'a pas son équivalent exact dans leur langue. Pourtant il existe « der Einsatz », auquel un auteur aussi lucide que Hans Erich Nossack vient de consacrer quelques pages à la fois suggestives et un peu décevantes : *Ueber den Einsatz* (Franz Steiner, Wiesbaden. 1956). Les Allemands emploient peu ce vocable pourtant bien commode. C'est que le national-socialisme le galvauda comme bien d'autres pour réclamer l'engagement sous la bannière à croix gammée ou, dans les citations de guerre, pour glorifier celui qui avait mis en jeu ses forces et sa vie. Mais il y a peut-être une raison plus profonde : n'ayant pas de l'engagement une notion aussi précise que nous, n'ayant pas non plus le même besoin de clarté, les Allemands ont vu dans ce terme des choses diverses et nous avons le sentiment que Nossack lui-même n'échappe pas entièrement à la confusion.

Au cours d'un congrès sur le thème « Eglise et Art », nous explique-t-il, un écrivain posa à la partie adverse une question qui n'était pas exempte de reproches : « Comment se fait-il que les gens s'adressent à nous et non à vous? » Un des ecclésiastiques lui répondit : « Parce qu'ils croient à un engagement chez vous plus que chez nous. » Le terme d'engagement était-il employé à bon escient? Nous en doutons et Nossack aussi; nous pensons à Rilke et lui aussi, puisqu'il l'évoque peu après, car il y a sans doute peu d'écrivains qui reçurent tant de confidences, de confessions et de questions angoissées; il en est peu qui répondraient comme lui longuement et affectueusement, à des inconnus. Cependant nous ne pouvons pas admettre qu'il excella dans l'art d'éviter le contact et de ne se servir des questions que comme d'une occasion « pour faire de ses réponses une petite œuvre d'art intemporelle et impersonnelle ». Quiconque a lu les *Lettres à un jeune poète*, qui furent pour tant de lecteurs dans tant de pays divers un viatique, protestera et Nossack lui-même est amené à en citer un passage qui contredit son affirmation.

Dans le cours de son étude il en arrive à distinguer deux sortes d'engagement. L'un est intellectuel, il vient de l'esprit et s'adresse à l'esprit; c'est celui de *Candide*, qui met en jeu ce que l'on croit et seul le connaisseur en tire une jouissance esthétique. Mais il y a aussi l'engagement qui met en jeu ce que l'on est, qui s'adresse « aux sens »; (sinnenhaft) ; l'exemple se trouve dans les *Pensées* de Pascal. L'auteur sait bien que le lecteur sera surpris, puisqu'il l'est lui-même; il s'efforce de se justifier en commentant le passage où Pascal met face à face dans une opposition du type baroque l'orgueil de celui qui connaît Dieu, mais ignore la misère de l'homme, et le déses-

poir de celui qui connaît notre misère, mais ignore Dieu, puis glorifie le Christ médiateur, dans lequel nous trouvons à la fois Dieu et notre misère. Il parvient à cette conclusion qu'une telle phrase n'est pas seulement vécue, mais qu'elle est une partie de la vie elle-même.

Voilà peut-être d'où vient la confusion. Nossack évoque des « poèmes de circonstance », des « fragments d'une grande confession », ces œuvres que l'auteur crée pour se libérer comme le serpent change de peau, bref ces œuvres dans lesquelles l'écrivain se met tout entier. C'est le cas pour la plupart des poètes allemands, c'est beaucoup plus rare chez nous et pourtant Nossack emprunte ses deux exemples principaux à notre littérature en choisissant deux grandes œuvres, mais d'importance inégale. Dans *Candide* Voltaire a exprimé une absence de foi qui résultait de sa formation philosophique; dans ses *Pensées* Pascal a présenté une quête de la foi, qui sera conquise par l'esprit et par le cœur. On peut dire du premier qu'il « s'engage » pour convertir les hommes à un des éléments de son Credo philosophique, tandis que le second se met en jeu tout entier et en nous montrant le drame de son âme porte sur la scène le drame de l'être humain.

Malgré tout Nossack a le sentiment de s'engager; il refuse l'art qui n'a pas d'objet (gegenstandslos), il se refuse énergiquement à considérer les artistes et en particulier les poètes comme des rêveurs; il va même jusqu'à leur prêter un sens particulier de la réalité; car « sans le grand espace du rêve derrière la surface, il n'y a pas de verbe vivant, il n'y a qu'une croûte morte et inféconde, si séduisants que puissent être ses chatoiements ». Tous les artistes, écrit-il encore, ont fait leur, consciemment ou non, le principe : « Ce que l'on ne peut pas rêver n'a pas de réalité »; tous ont naturellement eu besoin d'archétypes comme d'une nécessité vitale. C'est une profession de foi et un acte poétique dont nous voyons l'application dans le dernier livre de Nossack : *Spirale. Roman d'une nuit d'insomnie* (Suhrkamp 1956. 373 p., relié 14.50 DM). Cinq récits, dont on ne distingue pas nettement le lien. Au cours d'une nuit un brin mystérieuse mais au demeurant innocente, un tout jeune garçon prend contact avec le monde, et une tendre servante qui l'admet dans son lit semble l'orienter vers l'amour. Un jeune homme s'est fait un règlement de vie, il voudrait tout régler jusque dans le détail, mais il a beau en discuter avec un camarade étudiant, on ne sait pas où est la vérité. Le troisième conte, le plus long de tous, n'est qu'un dialogue entre le président du tribunal et un accusé coupable de ne pas savoir pourquoi sa femme a disparu; l'atmosphère en est celle de Kafka. Dans le quatrième un condamné vient refuser la grâce qui lui est offerte et dans le cinquième un groupe d'explorateurs découvre, pris dans les glaces, le cadavre d'un de leurs devanciers. On a toujours l'impression que, dans des circonstances extraordinaires, Nossack instruit avec sympathie le procès de l'homme et aussi le sentiment que ces procès se déroulent dans un rêve, mais dans un rêve vu et décrit à travers la réalité; le célèbre « Märchen » de Gœthe et celui des romantiques s'imposent à l'esprit. Peut-on dire qu'il constituait un « engagement »?

On aimerait savoir ce que Nossack — et les écrivains allemands — pensent de l'engagement politique avec l'espoir que, comme nous le fait supposer la fin de Ueber den Einsatz, **il n'hésitera pas, le cas échéant, à s'engager.**

J.-F. Angelloz.

Gottfried Keller. — Sämtliche Werke. Tome II (Hanser, Munich, 1957, 1271 p. rel. toile, 19.80 DM). — Le tome I de l'édition complète de G. Keller, qui comprenait son roman éducatif Der Grüne Heinrich dans les deux versions, présentait déjà un grand intérêt. Mais que dire du tome II, où nous trouvons réunis Die Leute von Seldwyla, Sieben Legenden, Züricher Novellen, Das Sinngedicht, c'est-à-dire l'ensemble des contes et nouvelles de l'écrivain suisse, qui est sans doute le plus grand conteur en langue allemande. Le responsable de l'édition, Clemens Heselhaus, a complété le volume par des récits posthumes, des fragments et parfois les variantes les plus importantes et cela n'est pas négligeable. Ce volume maniable contient donc l'essentiel d'une œuvre qui par sa rare qualité fait les délices de la maturité comme celles de la jeunesse, d'une œuvre dans laquelle Thomas Mann, un fin connaisseur, voyait avec raison un cosmos poétique et un trésor épique. Qu'il devienne pour tous un livre de chevet!

Gœthes Werke, tome IX (Wegner, Hambourg, 1957, 768 p.). — Voici dans l'excellente édition de Hambourg, Dichtung und Wahrheit, l'œuvre avec laquelle Gœthe créa le genre moderne de l'autobiographie. Le responsable en est Erich Trunz, qui a tant fait pour nous aider à comprendre le poète, en particulier après le franchissement de la soixantaine; nous lui devons ici une postface exhaustive et suggestive de 40 pages. Les notes et remarques n'occupent pas moins de 133 pages; elles sont dues à une autre spécialiste de Gœthe, Lieselotte Blumenthal, et abondent en renseignements précieux. C'est un volume digne de la collection. Nous regrettons que pour des raisons techniques, pour ne pas augmenter l'importance du volume, l'éditeur ait publié dans ce tome uniquement les treize premiers « livres » de l'œuvre et le commentaire des dix premiers; le reste viendra dans le tome X. Il en résulte que l'autobiographie gœthéenne se trouve coupée en deux.

Rowohlts Klassiker (Rowohlt, Hambourg, le n° 1.90 DM). — L'esprit d'initiative du grand éditeur hambourgeois lui a dicté une nouvelle série de livres de poche; il fait suivre les deux séries « roman » et « encyclopédie » d'une série des « Classiques Rowohlt de la littérature et de la science »; il y publie pour le prix de 1.90 DM des œuvres correctement présentées, reliées en toile souple et présentées par de bons spécialistes. Six numéros ont déjà parus, qui contiennent, dans l'ordre, les œuvres complètes de Platon dans la traduction de Schleiermacher (tome I, 340 p.), le Criticón de B. Gracián, traduit pour la première fois en allemand par Hans Studniczka (230 p.), Grandeur et servitude militaires, de Vigny, trad. par Otto Freiherr von Taube (153 p.), Roméo et Juliette avec le texte de Shakespeare et la traduction de Schlegel et Tieck (204 p.), Le voyage sentimental de Sterne, dans la traduction de Bode (141 p.), enfin, dans un volume de 129 p. : « Uber die Kunst », les entretiens avec Cézanne publiés par Gasquet sous le titre : « Ce qu'il m'a dit ». Les responsables en sont respectivement, Walter F. Otto, Ernesto Grassi et Gert Plamböck, Hugo Friedrich, E. Grassi, Wolfgang Clemen et Walter Hess. Tous ces ouvrages sont pourvus d'un appareil scientifique réduit mais substantiel, qui en fait de bons instruments de travail; tous sont pourvus en particulier d'une postface solide qui en facilite la compréhension. C'est ainsi que les entretiens de Gasquet sont complétés par des lettres de Cézanne, par quarante pages d'étude et des illustrations. Comme avec les séries précédentes Rowohlt va au peuple et à l'élite pauvre.

Rowohlts deutsche Encyklopädie (Rowohlt, Hambourg, 1.90 DM). — Les quatre derniers volumes parus sont : Geist und Leben der Ostkirche, par Ernst Benz (n° 40, 203 p.), Von der Uranspaltung bis Calder Hall, par Bagge-Diebner-Jay (n° 41, 165 p.), Ueber die Jagd, par José Ortega y Gasset, trad. de Gerhard Lepiorz (n° 42, 203 p.), Von der Uranspaltung und Urgeschichte par Albert Ducrocq (n° 49, 151 p.). Ce dernier est la traduction par Gerda von Ushar de « La science à la conquête du passé ».

Der Schritt hinuber, par **Franz Tumler** (Suhrkamp, Francfort, 1956, 250 p., rel. 10.80 DM.). — Le mari n'est pas revenu de captivité et ne donne plus de nouvelles; sa femme, réfugiée quelque part en Europe, se trouve en but aux avances et aux attaques de trois hommes, un commandant et un lieutenant russes, un Allemand en fuite. Comment leur résister? Et comment résister surtout au désir de se créer une nouvelle vie amoureuse, plus heureuse peut-être qu'un mariage qui semble avoir été une erreur. On devine qu'un jour le mari revient; elle le rejoint; doit-elle tout lui avouer? doit-il questionner pour tout savoir? Mieux vaut faire le pas en avant, passer de l'autre côté et essayer une nouvelle vie en commun, dans laquelle il y aura malgré tout un peu de bonheur. Tumler a conté cette histoire humaine avec habileté et discrétion, en évitant tout pathos; réalisme et poésie se combinent dans son roman selon une tradition qui a toujours inspiré aux écrivains allemands des œuvres valables.

Zu keiner Stunde, par **Ilse Aichinger** (S. Fischer, Francfort, 1958, 100 p. rel., 7.80 DM). — Il est très difficile de classer les dix-huit petits contes réunis sous un titre significatif « A aucune heure », mais il est certain que le talent d'Ilse Aichinger s'y affirme de nouveau, s'y confirme même. Pour le goûter il faut se mettre en état de grâce, il faut passer dans le « Weltinnenraum » de Rilke, vivre dans un monde où les trois dimensions s'estompent, où le temps s'efface non pas devant l'éternité, mais devant l'inconscience du temps, où la vie et la mort tendent à se confondre et parfois se mêlent. Alors on ne s'étonne plus et on participe à la quête du grand Meaulnes. L'avenir nous dira ce que représente dans l'évolution d'Ilse Aichinger ces jeux de poète au cœur de la surréalité.

Une Allemagne toute neuve, par **Jean Botrot** (Grasset, 1957, 257 p., 675 frs). — Une Allemagne toute neuve, nous dit Jean Botrot et une « Allemagne sans miracle ». Il la caractérise fort bien, car il s'est efforcé de voir comment l'Allemagne nouvelle naquit et d'expliquer pourquoi elle a si rapidement progressé. C'est un reportage documenté et vivant, d'une lecture agréable et profitable.

La fin du Ghetto (Ed. Téqui, 1957, 133 p., 400 frs). — Sur la foi du titre on pourrait croire qu'il s'agit des Juifs, bien que le livre soit le premier volume d'une collection intitulée « Christianisme allemand contemporain ». Les catholiques « modernistes » ont voulu faire sortir leur religion du « Ghetto » dans lequel elle était confinée pour — risquons l'expression — la mettre en prise sur le monde moderne. Les trois études contenues dans ce livre et traduites par Francis Fohney, L'évolution du catholicisme allemand, Les tâches du chrétien à l'aube de l'âge atomique, Le scandale de l'Eglise, sont de M. G. Grosche, curé-doyen de Cologne, qui a vécu les querelles entre « modernistes » et intégristes, Friedrich Heer, jeune historien remarquable et Werner Becker, venu des mouvements de jeunesse catholique et aujourd'hui membre de l'Oratoire de Leipzig. Elles évoquent un passé récent, font le point et annoncent un avenir dans lequel le catholicisme, dont nous avons maintes fois montré le renouveau en littérature, doit jouer un rôle de plus en plus grand. Ce petit livre complète ceux qui ont paru il y a quelques mois et montre l'intérêt apporté par la France à un mouvement qui prend conscience de sa force neuve et de sa mission en Allemagne.

Die Neue Rundschau (S. Fischer, Francfort, le n° 3.50 DM). — L'année 1957 débute par un cahier remarquable. C'est d'abord une traduction d'Athalie par le poète R. A. Schröder, dont l'admiration pour

Racine est bien connue; écrite en vers rimés de six iambes, exacte et poétique à la fois, elle mérite d'être considérée comme une des réussites de la traduction. Fritz Strich suit avec une étude sur Schiller und Thomas Mann, où il déplore que le 150e anniversaire du poète allemand n'ait été célébré qu'avec une froideur académique et s'efforce — sans succès à notre avis — de démontrer que Thomas Mann est un Schiller moderne. Il y a encore un texte et des lettres de Schnitzler, des matériaux fort curieux sur le langage, des poèmes de R. Borchardt, une étude d'E. Hederer sur l'Andreas de Hofmannsthal et une de Albert Schulze Vellinghausen : Bausteine der Kunst; Briefe Paul Valérys, ainsi que de suggestives considérations de Harry Levin sur la crise de la critique.

Akzente (Hanser, Munich, le nº 3 DM). — Malgré les poésies de Hofmannsthal, B. Brecht, Hans Carl Artmann, Eugen Brehm et Otto Scheuerer l'intérêt du nº 2 de 1957 réside surtout dans les contributions de Wolfgang Fortner, F. Lion, et Heinz von Cramer sur le livret de l'opéra moderne, dans les récits de Geno Hartlaub, P. Suhrkamp, H. E. Nossack, E. Kreuder, W. Weyrauch, enfin dans les deux études de H. Hennecke : Ubersetzung im Dienste der Weltliteratur et H. Viebrock : Englischer Klassizismus und europäische Kunst-Revolution.

Frankfurter Hefte (Francfort, le nº 2 DM). — Dans le nº d'avril 1957 signalons de W. Dirks : Der lange Streik (la grève du Schleswig-Holstein); de H. P. Barhdt: Das Problem der Hierarchie im industrialisierten Bürobetrieb; II; de W. Weymann-Weyhe : Der Christ und das Nichts; de Walter Heist: Die Wandlungen des Jean-Paul Sartre.

Enfin Harold Theile publie de pertinentes remarques sur les Allemands, les Anglais et les Français.

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le nº 1.80 DM). — Au nº d'avril 1957, Hans Jaeger : Die Problematik des Kolonialismus; — Jürgen Pechel : 500 000 Quadratmeilen Einsamkeit; — Karl Otmar v. Aretin : Deutschlands Geschichtswissenschaft seit dem zweiten Weltkrieg; — Karl Thieme : Industrielle Revolution und Totalitarismus; — Ulrich Gertz : Formgebung-Industrie-Publikum; — Hans Leip : Der Weltmann und das Kaiserreich; — Egon Larsen : Deutsches Theater in London 1939-1945; — Ludwig Freund : Gedanken über Reinhold Niebuhr; — Henry Shelness : Oskar Jellinek; — V. O. Stomps : Im Zeichen einer Zauberformel; — Jacob Picard : Alfred Mombert zum fünfzehnten Todestag.

Studium Generale (Springer, Berlin, le nº 6.60 DM). — Très intéressant, le cahier nº 4 de 1957 est consacré à la vision chez les animaux, spécialement chez les insectes. On y trouve sept études dues à O. Koehler : Lichtempfindlichkeit und Lichtsinn niederer Tiere; — K. v. Frisch : Wie Insekten in die Welt schauen; — H. Autrum : Das Sehen der Insekten; — D. Schneider : Die Biologie der Wirbeltieraugen; — E. v. Holst : Aktive Leistungen der menschlichen Gesichtswahrnehmung; — Granit R. : Einige Ergebnisse und Prinzipien der Netzhautforschung; — P. Boeder : Zur Theorie des Sehraums.

Antares (Blüchert, Hambourg, le nº 1.80 DM). — Deux articles importants de A. Rothmund sur Schlumberger et de celui-ci sur André Gide; de nombreuses chroniques qui ne manquent pas d'intérêt, mais éparpillent l'attention.

Allemagne d'aujourd'hui (Presses Universitaire de France, le nº 200 frs). — Le nº 2 de 1957 est au niveau du précédent, dont nous avons dit la valeur. Un grand centre d'intérêt : Joseph Roth, écrivain autrichien mort à Paris en 1939 avec des contributions de R. Minder, Cassou, Blanche Gidon, Jean Janès, Martin Flinker; deux études de Louis Benoit sur Le

système bancaire en Allemagne Fédérale et Eugen Stamm : Fédéralisme et centralisme dans la Bundesrepublik ; de nombreuses chroniques et critiques. L'ensemble est vivant, direct, intéressant.

Du (Conzett et Hubert, Zurich, le nº 3.80 DM). — La fête de Pâques donna au grand magazine l'occasion de consacrer le nº d'avril à la passion du Christ telle qu'elle a été représentée par les artistes, spécialement de nos jours. On est heureux de voir l'art moderne puiser dans l'Evangile des thèmes qui lui inspirent des œuvres de qualité.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

COMMENT ABORDER LA PENSEE DE BURKE. — On n'est jamais sûr de ne pas rencontrer Edmund Burke (1729-1797), évasif ou insistant, découvert ou masqué, aux détours de la littérature et de la politique, de l'histoire des idées, de la science du gouvernement. Soit parenté, soit dette, car la variété de sa culture en égalait l'ampleur, depuis les temps antiques de nombreux précurseurs paraissaient l'annoncer. On peut le tenir, par exemple, pour un disciple de Montesquieu. D'où vient que son nom ni son œuvre ne sont connus en proportion de son importance, de son influence subie indirectement et inconsciemment, ou sciemment invoquée? C'est que cette influence est en général diffuse et partielle, et s'exerce au moins autant sur des attitudes d'esprit que sur des systèmes d'idées. C'est aussi que cet écrivain magnifique, ce philosophe politique et social de première grandeur, a partagé plus ou moins besogneusement la fortune d'une faction, et que ses écrits, suscités par les circonstances, ne sont pas sans une trace d'impureté due à sa carrière politique. Ses plus hautes occasions de gloire sont les luttes intérieures pour la liberté, dans les premières années du règne de Georges III; la guerre d'Amérique; la contre-Révolution dont il fut le champion éclatant et passionné. S'il a gardé pour nous un intérêt plus qu'historique, c'est par son génie d'écrivain, et parce qu'il a fait passer dans ses discours et dans ses œuvres polémiques une conviction généreuse, une profonde et forte méditation. Cette essence tonifie, si même elle n'enivre pas. De son temps jusqu'au nôtre, Burke n'a cessé de susciter des rebelles et des adhérents. Hier encore, après bien d'autres, André Tardieu le citait, prouvant ainsi qu'il avait su reconnaître en ce grand esprit un maître, un entraîneur à penser de haut la vie de l'homme en société. Cela dit sans songer aux usages qu'on a pu faire de lui. Des partis politiques différents l'invoquent. D'où l'on peut conclure soit à l'universalité de ses enseignements, soit à leurs incohérences et à leurs variations; soit encore, et c'est là sans doute qu'est le vrai, aux deux hypothèses conjointes. Qui cherche à le définir se trouve amené presque de soi à distinguer dans cette pensée l'éphémère et le permanent. A en dégager les constantes. A en rechercher la base. A la reconstruire. A en tirer un système qui se tienne. Mais cataloguer dans l'abstrait les

idées de Burke, sera-ce donner l'image la plus fidèle de sa pensée?

Mr. Charles Parkin pose fort bien la question dans son livre The Moral Basis of Burke's Political Thought (Cambridge Univ. Press, 1956, 153 p., 12/6) : « La méthode qui méconnaît la suite chronologique et le contexte des écrits de Burke pourrait sembler nettement contraire à la façon dont ses idées naissent et s'expriment. » C'est pourtant cette méthode qu'il adopte, estimant que ses prédécesseurs, faute d'en avoir fait autant, n'ont jamais saisi la pensée de Burke dans son étendue et surtout dans sa profondeur. Plus exactement, ils se seraient bornés à constater l'évidence de quelques grands thèmes : utilité, prescription, tradition, expérience, prudence, etc. Pour aller plus loin et trouver autre chose, il fallait abstraire — libérer « du relatif et du contingent » un « fond de certitude morale ». Puisque, selon Burke, « les principes de la politique ne sont que ceux de la morale, mais amplifiés », il s'agit de définir le contenu, le caractère et la portée des principes moraux qui soutiennent toute son œuvre.

C'est ce qu'a fait Mr. Parkin en six chapitres appuyés principalement sur les écrits contre-révolutionnaires de Burke. Il expose l'interprétation burkienne de la théorie du contrat, et ce qui s'ensuit quant aux rapports du citoyen, de la société et du gouvernement. Il analyse la critique de la Révolution par Burke, et parvient ainsi aux ressorts positifs de cette critique. Il est vain et malfaisant, selon l'auteur des Réflexions sur la Révolution, de vouloir faire passer dans la vie, à la lettre, des droits naturels abstraits. A la morale que suppose la politique révolutionnaire s'en oppose une autre fondée sur une notion complètement différente de l'homme dans l'ordre universel. Cette idée est d'essence religieuse. Dans ce schème que je simplifie par souci de clarté, Parkin insère à leur place, dans leur hiérarchie d'importance, les idées ou plutôt les croyances familières à tout lecteur de Burke. On ne peut nier qu'il ait fait son travail avec soin, cohérence et finesse. La plupart du temps il cite ou paraphrase le texte burkien. Il y introduit la suite et l'ordre, et ne risque de gauchir — ainsi le veut le jeu dont il a posé les règles — que dans les rares occasions où il interprète ou comble des vides. Avoir mené à bien cette entreprise est à soi seul un grand mérite.

On regrette que ses continuelles citations ne se réfèrent qu'à des numéros de tomes et de pages, non aux titres des œuvres qu'il n'eût guère été plus long de désigner par des initiales. Du moment qu'il cite ses références, il est dans son droit. Mais elles sont invérifiables si l'on dispose d'une autre édition que la sienne. Le lecteur ne peut alors discuter qu'en recourant à ses notes antérieures et à des souvenirs faillibles. Tant pis. Voici, dans ces conditions, quelques objections parmi celles qu'on a crayonnées en marge.

Il ne paraît pas que Burke, malgré d'indéniables citations, croie profondément à des droits naturels abstraits. Ce qu'il en dit peut être mis au nombre de ses acquiescements ou affirmations de pure forme, car pour lui les idées n'ont de valeur que dans l'application. Il est des questions sur lesquelles il a toujours évité de perdre son temps et que

néglige au fond sa philosophie. Peut-être Mr. Parkin a-t-il là trop pris pour bon argent ce qui n'est que doctrine de convenance.

Si Burke refuse l'abus d'autorité et reconnaît le droit de révolte « dans les cas extrêmes », en sommes-nous très avancés? Cette position théorique invariable sert dans les luttes politiques intérieures dès 1760, elle ressert dans le combat contre la Révolution. Elle n'a de sens qu'appliquée à des cas particuliers, et perd en valeur générale ce qu'elle gagne en force polémique. En vérité Burke s'est presque toujours installé dans des positions théoriques centrales d'où il puisse foudroyer l'adversaire quel qu'il soit. Il croit à ce qu'il dit. Mais le sens profond de ses idées est lié aux circonstances qui les ont provoquées jusqu'à en être inséparables.

Ne pas avoir fait le départ des unes et des autres, dira Mr. Parkin, c'est restreindre la portée des premières. On ne peut lui reprocher de n'avoir pas fait ce qu'il ne se proposait pas : la critique des idées de Burke. On peut néanmoins estimer que ces idées, dans leur présentation, ne rendent pas un compte exact de la pensée de l'écrivain dans ses variations, dans son fonctionnement, dans sa réalité vivante; chose tout simplement capitale. Il est permis de regretter qu'il ait dévitalisé cette pensée.

On avance là des préférences, on ne récuse pas un travail légitime en soi. Même en admettant son parti, la solution de Mr. Parkin est-elle la seule concevable? Quand il dit que l' « idéalisme » abstrait des révolutionnaires attaque selon Burke « la moralité, c'est-à-dire l'ordre moral réel », on voit se dessiner une autre base possible de la pensée burkienne : son réalisme foncier. On pourrait bâtir sur cette donnée, en se servant des mêmes textes, un livre parallèle à celui de Parkin et coloré différemment. Notre auteur a éclairé cette pensée dans sa totalité sans interdire un autre éclairage aussi légitime, de caractère plus intellectuel et aussi fidèle à Burke. Je choisirais le second. C'est affaire de tempérament et de goût.

Jacques Vallette.

The New Statesman and Nation, 13.4-25.5. — Séries : Nouvelles du monde commentées. Aux Communes. Dessins satiriques de Vicky. Journal d'un Londonien. Notre Angleterre. Sagettes. Les journaux. Arts, spectacles, BBC, TV. Correspondance. Poèmes. Revue des livres. Concours. Dans la Cité. (13.4-25.5). — 13.4 : Budget de l'âne de Buridan. Défense aérienne de la G.B. Gomulka et les intellectuels. Décence chinoise. Soirée militaire. L'édition se transforme (10 p.). Roosevelt. 20.4 : Part du feu à Suez. Interview d'Adenauer. Socialisme, communisme et Hongrie. Van Gogh trahi. Le G.I. à l'école. Tomates bon marché. Invasion 1940. 27.4 : Communisme anglais. Jordanie. La bombe Macmillan. Journal d'Allemagne. Un pari marxiste? Un agent secret. Courrier atlantique. Les lettres de Gœthe. Disques. 4.5 : Offensive Boulganine de printemps. Situation des médecins anglais. Economie polonaise. Les trois mages de la politique des E.U. Hypergamie. Derain, Gruber, Buffet. Défense du cerveau humain. 11.5 : Absorber les rebelles d'outre-mer. Salaires des mécaniciens. Centenaire de la révolte des cipayes. Sir E. Boyle. En remorque. Le juge Coke. 18.5 : Pour les vieux. L'offense à magistrat. Suez. Le Karakoroum et l'entrée au Pakistan. Musi-

que en U.R.S.S. Uist et la fusée. Housman. 25.5 : Test israélien. Nigeria. A. Miller et l'Index. Labour et éducation. Gilbert Murray. Fleurs à Chelsea. Hegel et Sartre.

The Listener, 3.4-16.5. — Séries : Le milieu et l'homme (4-11.4). Au sud du Sahara; L'homme nouveau; Style et vision en art (4-18.4). Echos et variétés; Photos; Correspondance; Spectacles, BBC, TV; Les arts à Londres; Musique; Poèmes; Revues des livres; Questions domestiques (4.4-16.5). La logique jeu de salon (18.4-2.5). Cerveau et volonté (9-16.5). — 4.4 : Salaires et marché commun. Richesses du Sahara. Les intellectuels en Chine. La visite de la reine. Dangers d'une éducation trop pratique. Brancusi. Avenir du parti libéral. Science ou fiction? 11.4 : Problèmes de salaires. Adenauer et Moscou. D'art enfantin. 18.4 : Les coulisses du pouvoir. L'Ouganda. Défense de la foi. Responsabilité légale des parents. Un inventeur. 25.4 : L'arme du budget. Le boycott noir des autobus. Avenir de l'Europe en Asie. SDN et ONU. Auteurs et bureaucratie en URSS. Architecture finlandaise moderne. Néron. Le critique musical. 2.5 : Un problème industriel. Les deux Vietnams. Taudis sud-africains. Tunisie et Algérie. TSF au Canada. Deux pièces nouvelles. L'Ecosse et la loi sur l'homicide. Bonnard et quelques autres. 9.5 : L'Union Angleterre-Ecosse. Puissance nucléaire pacifique en Ecosse. Défi à Eisenhower. Loi et conscience chrétienne en Afrique du sud. Education pour l'enfant. S. Beckett. L'homme porc-épic. L'opéra de Vienne. Loyers et gouvernement local. 16.5 : Macmillan en Allemagne. Les deux Japons. En Afrique du sud. Nouvelles positions en Moyen-Orient. La révolte des cipayes, Wyndham Lewis. Le concierge. Gouvernement local, pensions et logement.

Echos de Grande-Bretagne, Les lettres en Grande-Bretagne, mars 1957 (Paris, Service de presse de l'ambassade de G.-B.). — En trois fascicules (I. L'écrivain dans la société; II. Tendances nouvelles; III. Les livres), quinze articles rédigés en toute liberté d'opinion par des gens qualifiés, surtout écrivains, et bien traduits. Bon ensemble documentaire, que l'ambassade envoie sur demande.

English, Spring 57. — La poésie de W. de la Mare. Enseignement de l'anglais et critique littéraire. Note sur Antoine et Cléopâtre. Les gaietés de l'examen. Poèmes.

The Dumastian, Spring 57. — Monte Cristo à Drury Lane. Un livre sur les Dumas. Traductions anglaises de Dumas. Le château Monte-Cristo. Dumasiana.

The Kenyon Review, Spring 57. — La dissociation de la sensibilité. Poèmes. Nouvelles. Le nègre du Narcisse : examen. Introduction à Ben Jonson. Lettre de Londres. Critique des œuvres de fiction. Revue des livres.

Etudes anglaises, janvier-mars 57. — Hommages à A. Koszul et F. Mossé (P. Legouis, L. Cazamian, R. Pruvost, R. Lalou, E. Pons, A. Culioli). Beowulf et la critique (A. Bonjour). L'expression dans l'Ami commun de Dickens (S. Monod).

Killer in the House, by B. Deal (126 p.). **In a Summer Season,** by L. Lewisohn (160 p.). Chac. : 25 c. — **The Eloquence of Winston Churchill** (200 p.). **Operation : Outer Space,** by M. Leinster (160 p.). **Lizzie,** by S. Jackson (124 p.). Chac. : 35 c. — **The Upanishads,** transl. Prabhavananda and Manchester (128 p.). **Eight Great Tragedies** (443 p.). **The Long Ships,** by F.G. Bengtsson (414 p.). Chac. : 50 c. — Tous : N.Y., NAL, 1957. — 1. Lutte d'un forçat repenti qu'on veut ramener au crime. 2. Un Américain cherche à tromper son cœur en de troubles explorations. 3. Humour, sagesse, éloquence d'un grand homme. 4. Voyage en croiseur astral dans la lune et au-delà. 5. Est-elle bonne? est-elle mauvaise? Roman filmé par M.G.M. 6. Principaux passages de ce classique religieux 7. Textes complets de pièces d'Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, Ibsen, Strindberg, Yeats, O'Neill, avec 35 p. d'essais sur le théâtre par d'illustres critiques. 8. Histoire romancée du viking Orm le Rouge.

Temple Newsam House, by **E. I. Musgrave** (Leeds, Arnold, 1957, 32 p.). — Encore une splendide résidence historique, actuellement de style Tudor et jacobéen, située aux environs de Leeds et propriété de cette ville.

Darnley, époux de Marie Stuart, y naquit. Vues en couleurs et cartes sur les 4 p. de couverture. Texte mêlé de nombreuses vues extérieures et intérieures, parmi lesquelles des tableaux, dont un Guardi et un Reynolds, et dans le parc une sculpture de Moore.

The Tragedy of Cymbeline, by **W. Shakespeare** (160 p.). **The Bridge of San Luis Rey,** by **T. Wilder** (124 p.). **Selected Essays,** by **G. Orwell** (203 p.). Chac. : 2/6. — **S. T. Coleridge, a Selection,** by **K. Raine** (314 p., 3/6). — **Sussex,** by **F. R. Banks** (383 p.). **From Dryden to Johnson,** ed. B. Ford (512 p.). Chac. : 5/. — **The Penguin Book of German Verse,** ed. L. Forster (466 p., 6/). **London, Vol. I,** by **N. Pevsner** (727 p., 15/). — Tous : Penguin, 1957. — Abondant tableau des derniers pingouins. 1. Une fameuse tragi-comédie de Shakespeare, éditée selon le plan de cette série déjà décrite ici. 2. Un classique du roman moderne international, par un Américain très cultivé dont le style est d'une admirable économie et dont l'ironie polie est chez elle dans le XVIIIe siècle, époque de l'action, laquelle se passe au Pérou. 3. L'auteur de 1984 était un essayiste ferme, clair, décidé. Voici neuf de ses essais sur des sujets anciens et modernes, oscillant entre la critique littéraire et la critique sociale, avec parfois un récit mêlé d'impressions. 4. Dans les « Penguin Poets », très belle réussite. Il n'était pas possible de donner un choix significatif de la poésie et de la prose de ce grand écrivain sans sacrifier certains de ses nombreux aspects. Le recueil se restreint à presque tous les poèmes qu'on aime à retenir, à des lettres et à sa critique de la poésie. L'éditrice, poète renommée, montre dans une admirable introduction qu'elle aime et comprend bien Coleridge. 5. Excellent guide d'un comté pittoresque et riche en souvenirs. Il est organisé comme nos guides bleus. Carte générale sur 4 p. de garde. Trois parties : introduction topographique, géologique, historique, et suggestions pour les séjours et les excursions; description d'un réseau détaillé d'itinéraires routiers; guide des villes et centres principaux. Nombreux plans de localités et d'églises. Lexique architectural. Un regret au passage : pourquoi oublier Baring dans les célébrités de Rottingdean? 6. On se rappelle que le « Pelican Guide to English Literature », dont voici le quatrième vol., veut donner à l'honnête homme un tableau d'une période en général et de certaines de ses illustrations, sans prétention systématique ni exhaustive. La période envisagée est composite. Elle est fort bien décrite au début. Une série d'essais est ensuite consacrée à des auteurs, à des artistes, à l'architecture et à l'urbanisme. Dans ses limites, le livre est réussi. Certains manques sont compensés dans les notes biographiques et bibliographiques de la fin. 7. Anthologie de la poésie allemande, textes et traductions, des origines à nos jours, remarquablement conçue et réalisée. On a préféré élargir le coup de filet, quitte à diminuer la part faite à des auteurs de première importance. Parti très soutenable. 8. Il y a cinq ans, on s'en souvient, paraissait, dans la série « The Buildings of England », le volume I des deux consacrés à Londres. Voici le second : les cités de Londres et de Westminster, à quelques ajustements près déjà constatés dans le volume I. Presque 100 pages d'une substantielle introduction. Le reste ne constitue pas un guide, mais un répertoire de monuments, bien que chaque chapitre contienne des suggestions de promenades, un peu comme dans notre Rochegude. Cette présentation est complète et détaillée. Au milieu du livre, 96 pages de bonnes photos hors texte représentatives et variées.

Catholic Sermons of Cardinal Newman (London, Burns Oates, 1957, 134 p., 10/6). — Neuf sermons prononcés par Newman après sa conversion, et dont on avait le ms., sont restés inédits. Les voici publiés pour la première fois, par l'Oratoire de Birmingham. Le plus remarquable est le dernier, qui étudie l'attitude à observer par le chrétien devant le phénomène nouveau d' « un monde simplement irréligieux ». Tous sont bons à lire, tant le style direct et fort en est empreint de noblesse exigeante.

The Natural History of Religion, by D. Hume (Ib., Black, 1956, 76 p., 6/6). — Publié dans la « Library of Modern Religious Thought » dont on parlait ici naguère,

ce traité fut considéré en son temps comme sceptique et subversif. Pourtant Hume était déiste et croyait en une religion pure et rationnelle. Il est assez remarquable qu'à une époque où l'anthropologie et la psychologie n'avaient pas renseigné, comme elles l'ont fait depuis, sur l'origine de la religion, Hume ait avec trop peu de nuances sans doute, mais très en avance sur son âge, élaboré son hypothèse d'un polythéisme originel évoluant vers le monothéisme. De là son intérêt actuel.

The Making of Modern Britain. — Life and Work from George III to Elizabeth II, by T. K. Derry and **T. L. Jarman** (Ib., Muray, 1956, 320 p., 12/6). — Six générations seulement séparent les deux souverains cités dans le titre. Que de changements radicaux la vie matérielle de la Grande-Bretagne a subis en ce court espace! L'histoire en est rappelée dans ce livre, qui dépeint pour commencer la vie au village et à Londres, et l'homme au travail, avant la révolution industrielle; puis cette révolution et les transformations immédiates qu'elle a entraînées dans la société; enfin l'époque victorienne et le dernier demi-siècle. Un livre aussi court devait se borner à l'essentiel. Le texte et la très abondante illustration recourent aux témoignages les plus concrets et les plus représentatifs, y compris les mémoires et la poésie, pour relier et appuyer un résumé plein de faits. Bonne bibliographie en fin de volume.

The Border Counties, ed. **T. Lang** (Ib., Hodder and Stoughton, 1957, 251 p., 18/). — On a parlé ici de la série « The Queen's Scotland » qui doit donner en huit volumes une description détaillée de l'Ecosse. Voici le No 4, consacré aux comtés de la frontière anglaise : Berwick, Roxburgh, Dumfries, auxquels s'ajoutent ceux de Selkirk et de Peebles pour former trois régions homogènes. 69 fig. h. t. et une carte sur 2 pages. Commode à consulter : lieux présentés alphabétiquement, index à nombreuses références dans le texte et sur la carte. Le texte nous promène à loisir dans une région particulièrement fertile en souvenirs romantiques et autres. Encore une occasion de remarquer que ces guides Hodder sont bien faits. On le dit par expérience.

Historic Homes of Yorkshire, by **G. B. Wood** (208 p., 25/). **Presenting Britain,** by **G. D. Boulton** (200 p., 64 ph. h. t., dont 28 en 3 couleurs, 30/). Chac.: Ib., Oliver and Boyd, 1957. — De ces deux beaux livres, le premier présente 27 vieilles demeures du Yorkshire, d'époque et de caractère très différents. Il contient 48 pages de photos hors texte, soutenues par un exposé très agréable pour qui l'histoire et l'anecdote contées par un homme de bonne compagnie doublent le plaisir qu'on prend aux monuments. Les images sont excellentes. Pas plus que son compagnon, ce livre ne peut s'emporter en voyage; leur grand format l'interdit. On s'y plongera avant le départ ou après le retour, ou pour s'évader dans des rêves délassants. Le deuxième volume ne s'adresse pas à l'historien ou à l'archéologue, mais à l'amateur de pittoresque dans les lieux ou dans les paysages. Il décrit (une grande carte sur 2 pages au début aide à s'y reconnaître) toute la Grande-Bretagne sous ses aspects les plus beaux, de façon concrète et pratique, avec de nombreuses suggestions d'itinéraires. L'illustration est superbe. Les photos en couleurs, prises souvent par temps d'orage, sont faites pour déployer la gamme brillante de paysages extrêmement variés au printemps, en été et en automne. Le chasseur d'images a parfois attendu des heures pour saisir l'effet désiré.

Tha Story of Burnt Njal, transl. Dasent (352 p.). **The Conquest of** Mexico, by **W. H. Prescott** (2 vol. de 423 p. et 448 p.). Chac.: Ib., Dent, 1957. — Tous deux dans la célèbre collection Everyman. Les fervents de Kipling, l'ayant vu citer le premier, y satisferont une longue curiosité. C'est la plus belle saga islandaise, dans ce qui en est sans doute la meilleure traduction, laquelle suggère la grandeur naïve et un peu abrupte de l'original. Légende, mais fondée sur un événement historique qui remonte à 1010 environ. Elle est vaste, complexe par l'intrigue; les personnages sont variés et nettement caractérisés, et rappellent des héros de la tradition germanique. Le second de ces livres a gardé une valeur historique; il est fondé sur les vieilles chroniques. Solidité, vigueur, ampleur du tableau, intérêt entraînant du récit caractérisent ce panorama de

l'empire de Montezuma suivi du drame au cours duquel Cortez, ayant brûlé ses vaisseaux, conquiert la capitale aztèque : cette geste donne l'impression d'une force naturelle à la marche inexorable.

Mondrian, by **D. Lewis** (Ib., Faber, 1957, 24 p., 15/). — Ce peintre, mort en 1944 à soixante et onze ans, a récemment été exposé à Paris sans commentaires (on se rappelle la salle où l'on donnait, dans ses états successifs, le fameux arbre de plus en plus abstrait). On a pu ainsi faire connaissance avec lui sans nécessairement le comprendre jusqu'au bout. Il existe sur lui plusieurs études, car il est un des 4 ou 5 qui ont eu le plus d'influence sur la peinture contemporaine non-figurative. Ce dernier volume de la « Faber Gallery » offre 10 excellentes reproductions en couleur, hors texte, de ses œuvres depuis le début. On en voit l'idéalisation toujours croissante dans son propos d'ordre, d'unité, de rythme poussés vers l'ascétisme. Le texte, qui insiste comme il se doit sur les rapports de cette peinture avec l'architecture moderne, explique le propos de Mondrian avec un maximum de clarté et un minimum de vide verbal, et doit le faire au moins admettre de tout homme de bonne foi.

Dante - Gabriel Rossetti, by **O. Doughty** (Ib., Brit. Council and Longmans, 1957, 32 p., 2/). — « Mort comme la viande de mouton », dit l'anglais. La peinture de Rossetti l'est-elle? Plus en tout cas que sa poésie; celle-ci vit toujours, bien que son présentateur actuel, qui fit sur lui naguère un livre remarqué, conclue sans intention péjorative qu'elle est celle d'un « amateur de génie ». C'est avec le même souci de pesée scrupuleuse qu'il montre l'artiste sous ses deux aspects dans la biographie sommaire par où il commence, et l'écrivain dans les analyses qui suivent.

To the Four Winds, by **C. Sheridan** (Ib., A. Deutsch, 1957, 351 p., 25/). — Autobiographie d'une femme peu ordinaire. Cousine de Churchill, familière de toute la haute société où elle est née, elle pouvait s'y faire une existence dorée. Mais elle a préféré vivre, « à fond », comme elle dit, une vie aventureuse, et braver les conventions. Le hasard heureux y joue un grand rôle; il a fait d'elle un sculpteur de talent (à juger par les photos hors texte de ses portraits — Lénine, Kameneff, Gandhi, Churchill) et une pionnière du reportage international par la peinture des grands et des petits qu'elle a connus — Munthe, Churchill, Kemal, Mussolini, les chefs de la Révolution russe, etc. — et le récit des scènes du théâtre international dont elle a été témoin. Quelque complaisance à se raconter, mais un abandon qu'on ne saurait mettre en question dans le compte rendu de sa conversion (la qualité de sa religion peut ne pas toujours plaire) et de ses entretiens avec des défunts.

Présence des Celtes, par **A. Rivoallan** (Paris, Nouv. Libr. Celtique, 1957, 444 p.). — On a parlé ici de Rivoallan, celte et angliciste, à l'occasion de plusieurs travaux relevant de ces deux qualités. En voici un nouveau, considérable, qui traite des Celtes surtout de notre Bretagne, et, dans leurs rapports avec eux, des insulaires de l'ancienne Bretagne et d'Irlande. Deux chapitres liminaires les prennent du point de vue historique, dans leurs groupements principaux, dans leur attitude vis-à-vis du christianisme, et par là même dans leur psychologie. De l'histoire et de la psychologie à la légende et au rêve, le pas est aussitôt franchi : à l'occasion des grands poèmes dont les Celtes ont enchanté l'homme, se poursuit plus avant l'analyse de leur âme singulière. Encore un pas : le rôle majeur des Celtes dans le phénomène romantique, d'Ossian à Yeats, en passant par Chateaubriand et Villiers. Le celtisme dans les littératures anglaise et française, les traits communs qu'elles lui doivent, les échanges vivants qu'il y a suscités, fait en grande partie la matière de ce chapitre et de l'avant-dernier. Entre ces deux-là, trois autres sont consacrés au monde des idées (écrivains, penseurs, savants, notamment sous l'aspect de la veine démocratique), aux arts, au Celte dans la vie et dans l'action. Ainsi peu à peu se dégagent les faces complémentaires du génie celte : par exemple l'amour de la tradition et la révolte, l'aptitude à

l'action aussi bien qu'au rêve. C'est dans la soif d'aventures que Rivoallan verrait volontiers le ressort principal de cette âme qu'il connaît si bien. C'est d'elle en somme qu'il s'agit tout au long de ce livre extraordinairement riche en faits, et dont la portée va bien au-delà du répertoire qu'il constitue d'ailleurs pour une part. Le profit qu'on trouve à le lire se double d'agrément, car il est écrit avec chaleur, finesse, et assaisonné de malice et d'émerveillement, dans une succession rapide et scintillante; toujours sérieux, non toujours grave. Les jugements sont équilibrés : par exemple, l'éloge de La Chalotais n'empêche pas de proclamer l'égoïsme de la noblesse bretonne. Du point de vue des littératures de langue anglaise, il y a des pages qu'on ne trouve que là et qui méritent de rester. Un travail qui en apprend tant sur une matière où l'on n'est guère juge donne peu de prise à la critique. J'ai relevé une faute d'impression : Tweedmuir pour Tweedsmuir. En plus de ses belles qualités, ce livre est un acte — de réhabilitation serait trop dire, mais de justice.

Morts violentes, par **A. Bierce,** trad. Papy (Paris, Grasset, 1957, 254 p., 585 fr.). — Le génie amer de Bierce (1842-1913) n'est pas assez connu chez nous, bien qu'il soit un des plus remarquables écrivains d'Amérique. Les nouvelles de ce recueil, sanglantes et désolantes, viennent de ce qu'il a vu pendant la guerre de Sécession. Dans une suggestive introduction, son traducteur le compare justement à Goya et fait valoir l'actualité de ses contes dans notre âge pessimiste.

Love, Freedom and Society, by **J. M. Murry** (Ib., Cape, 253 p., 18/). — Mort récemment, Murry, dont il a parfois été question ici, était un critique de premier plan, d'une indépendance et d'une originalité rares. Homme énigmatique, ondoyant, il s'intéressait aux écrivains d'un point de vue fréquemment plus intellectuel, moral et religieux qu'esthétique. On le vérifie encore dans ce dernier livre où il a choisi Albert Schweitzer et D. H. Lawrence pour illustrer deux tentatives de religion personnelle et qui voudraient adapter les besoins de l'âme humaine à des conditions où le christianisme traditionnel a cessé d'être une force vivante. L'idée fondamentale de Murry est posée sous forme de question : l'homme va-t-il se détruire ou réussira-t-il l'élaboration d'un ordre spirituel nouveau? Question rebattue. Elle prend ici un aspect particulier : Dieu n'existe pas sans l'homme; la liberté et l'amour vont de pair, et sont un fardeau à porter. Le livre de Murry, pour être écrit d'un style volontairement dépourvu de passion, n'en est que plus frappant.

Livres reçus. — **A la poursuite du printemps,** par E. W. Teale, trad. Escoube (Paris, Amiot-Dumont, 1957, 225 p.); **Mauvaise Graine,** par W. March. trad. Rivière et Einstein (Ib., Id., 1957, 251 p.); **Là où finit la mer,** par R. Carson, trad. de Cambiasy (Ib., id., 227 p.); **La migration des idées,** par G. Highet, trad. Saint-Elme (Paris, La Colombe, 1956, 123 p., 395 fr.); **Les jeunes amants,** par J. Halevy, trad. Soulac (Paris, Del Duca, 1957, 318 p.); **Le petit arpent du bon Dieu,** d'après E. Caldwell, par M. Duhamel (Ib., Id., 1957, 189 p.); **Les embusqués du large,** par D. Woodward, trad. Singer (Paris, Flammarion, 1957, 249 p., 850 fr.); **Requiem pour une nonne,** par W. Faulkner, trad. Coindreau, préf. de A. Camus (Paris, NRF, 1957, 315 p., 750 fr.); **Bergers sur la mer,** par C. S. Forester, trad. Beerblock (Ib., Id., 1957, 317 p., 750 fr.); **La passagère de Changaï,** par. C. Wilson, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1957, 342 p., 690 fr.); **L'oiseau de feu,** par R. Godden, trad. Sellier-Leclercq (Ib., Id., 1957, 303 p., 600 fr.); **Les lieux dangereux,** par L. Golding, trad. Fournier-Pargoire (Ib., Id., 1957, 414 p., 870 fr.); **Lawrence d'Arabie,** par F. Armitage, trad. Guillemin (Paris, Payot, 1957, 341 p., 1.300 fr.); **Dans un filet,** par I. Murdoch, trad. Malraux (Paris, Plon, 1957, 304 p., 990 fr.); **La troisième génération,** par C. Himes, trad. Malartic (Ib., Id., 1957, 335 p.); **Le dernier amour de Byron,** par I. Origo, trad. Gentien (Ib., Id., 1957, 408 p., 1.200 fr.); **Le hâleur de tête,** par J. Hersey, trad. de Cambiasy (Paris, Stock, 1957, 237 p.); **Honorable ancêtre,** par R. Standish, trad. Rosenthal (Ib., Id., 1957, 371 p., 780 fr.).

J. V.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

LES RELIGIONS ANCIENNES DE LA MESOPOTAMIE. — Il est peu de disciplines à avoir fait d'aussi rapides progrès que l'Assyriologie. Jusqu'à peu près le milieu du siècle dernier, on connaissait bien peu de chose des empires du Tigre et de l'Euphrate. Et voilà qu'en 1842, Botta, agent consulaire de la France à Mossoul, eut l'idée d'interroger le sol des collines qui bosselaient la plaine de l'autre côté du Tigre en face de la ville. Après quelques grattages du sol, il se découragea, se transporta à 17 km au N.-E., au village de Khorsabad, sur l'indication d'un indigène et dès les premiers coups de pioche découvrit le palais que Sargon II, roi d'Assyrie (722-705 av. J.-C.) avait fait élever dans la capitale d'été qu'il créa près de Ninive et qui ne lui survécut pas. Sur les terrains trop tôt abandonnés par Botta et qui n'étaient autres que la capitale de l'Assyrie, les Anglais vinrent s'installer et mirent au jour les palais des successeurs de Sargon; leurs monuments font l'orgueil du Musée Britannique et ceux de Khorsabad forment la collection du Louvre, la première inaugurée en Europe, par le roi Louis-Philippe en 1847.

Ces découvertes qui formaient un tout bien cohérent donnèrent naissance à l'Assyriologie. En 1877, le Français de Sarzac découvrit à Tello en Basse-Mésopotamie des monuments d'un autre style accompagnés d'inscriptions d'une langue différente, manifestement antérieurs à ceux d'Assyrie. Cette découverte donna lieu à bien des controverses, les tenants du sémitisme ne pouvant se résoudre à admettre, comme il apparut peu à peu, la dette de la civilisation d'Assyrie envers ces nouveaux venus non sémites dans l'archéologie, qui portaient le nom de Sumériens. Depuis, une étude plus minutieuse de leurs monuments et la connaissance accrue de leur langue ont fait comprendre l'importance de leur culture et son rôle prépondérant dans l'élaboration de celle de Babylone et d'Assur qui l'aménagèrent lors de leur adoption.

Ce retour vers le passé a été profitable à l'étude de la religion des Assyro-Babyloniens où l'on distingue deux facteurs de formation : à une religion décrite en bloc depuis ses origines, peut et doit s'opposer la connaissance d'une religion sumérienne, mêlée par la suite à ce qu'ont apporté les Sémites, et la nécessité de considérer la religion d'Assur et Babylone, non comme une religion sémitique, mais seulement sémitisée. Une nouvelle *Histoire des Religions* en cours de publication chez Bloud et Gay sous la direction de Maurice Brilland et de René Aigrain, vient de consacrer son tome IV aux *Religions anciennes du Proche-Orient*. Fort justement, le volume débute par l'étude due à Mlle M. Rutten, assistante au Musée du Louvre, de religions qui se retrouvent la plupart du temps sous-jacentes à des croyances qui les ont remplacées sans les effacer complètement. Ces religions, dont fait partie celle de Sumer, recon-

naissables à leur caractère naturiste, sont celle des peuples nommés Asianiques. Ce terme, réprouvé par certains archéologues, est une désignation commode des peuples qui ne sont pas sémitiques, ni sans doute indo-européens. Cette religion va de pair avec l'usage d'un langage du type dit agglutinant ou agglutinatif, concurrencé le plus souvent et débordé par la suite par le sémitique. Lorsque nous étudions ces croyances en Sumer au début de l'histoire, nous assistons à leur déclin et c'est par confrontation des peuples qui les possédaient encore que nous pouvons fixer ses caractères distinctifs.

Elle ést naturiste, disons-nous; elle adore les grandes forces de la nature qui ont été déifiées. Les divinités sont assemblées par couples, à l'image des familles humaines : un grand dieu de fertilité régissant la pluie, les eaux, la crue, la germination; une déesse de fécondité qui préside à la reproduction du bétail, à la croissance des céréales, à l'accroissement des familles.

Ces croyances, simples à l'origine, évoluent peu à peu; les dieux se multiplient et se spécialisent; dieu du fleuve, de l'arbre, du grain. Au couple divin se joint un dieu jeune ayant à peu près les attributs du grand dieu et dont le rôle à l'égard de la déesse reste assez flottant : fils du couple, amant de la déesse. Une religion de ce type a laissé plus ou moins de traces chez nombre de peuples de l'Asie occidentale ancienne : les Sumériens, les Hittites, les Elamites, les habitants de Canaan, entre autres. Dans les villes sumériennes, tantôt unies, tantôt ennemies, se voient plusieurs variétés du grand dieu, entre autres le « Seigneur du bois de vie », le « dieu Verdure », le dieu Dumuzi-Tammuz, esprit de la végétation; de même plusieurs aspects de la grande déesse, dont le type est Inanna devenue plus tard Ishtar. Au cours des combats de cité à cité, le vainqueur annexe souvent les divinités des villes soumises. Il se forme ainsi un panthéon exubérant, mais qu'on ne s'y trompe pas; à cette période certains dieux primitifs voyaient déjà leur culte en moindre faveur (Dumuzi-Tammuz par exemple, dieu du renouveau printanier qui se survivra dans Adonis), sous l'influence de l'aménagement de la religion sumérienne que les Sémites adoptèrent, en même temps que son langage comme langue sacrée, ainsi que nous l'avons fait du latin.

L'époque reculée de la naissance des croyances de Sumer influa sur le caractère de ses dieux, représentés sous forme humaine; à pouvoirs limités, ils ont tous les défauts d'une humanité primitive. Leurs temples sont bâtis sur le modèle des palais, pourvus d'un nombreux personnel chargé de les vêtir, de les parer et de les nourrir. De grandes fêtes y sont célébrées, surtout au printemps; on y exalte la hiérogamie (mariage sacré) du dieu et de la déesse qui, par suite de la croyance à une interdépendance entre le ciel et la terre, aura les plus heureuses conséquences sur l'accroissement des familles, des troupeaux et de la fertilité du sol.

Après la mort, le destin de l'homme n'est guère enviable; il faut

à son ombre pour subsister des offrandes funéraires, faute de quoi il pourrait revenir tourmenter les vivants.

L'empire des Hittites en Asie Mineure, débordant sur le nord de la Syrie habitat des Hurrites, pratiquait une religion de même essence, comme la Phénicie archaïque, ainsi que l'a prouvé la découverte par M. Cl. Schæffer des tablettes de Ras-Shamra près de Lattaquié; même évolution dans le pays d'Elam aux confins de la plaine mésopotamienne. Toutes ces religions, passées en revue par Mlle Rutten, ne sont pas également connues et leur comparaison a permis de restituer une religion asianique type, à mythes semblables (celui du dieu Télépinu des Hittites qui rejoint le Dumuzi-Tammuz des Sumériens par exemple) à rituel compliqué accompagné d'offrandes, pratiquant une divination et une magie dont les modalités ont été révélées par les dieux.

L'exposé détaillé, bien en possession du sujet, de Mlle Rutten, met en valeur les progrès réalisés dans la connaissance de la religion primitive de la Mésopotamie et des pays voisins grâce aux découvertes qui sont venues compléter celles des débuts, tant par l'archéologie que par un recours plus étendu aux textes sumériens.

G. Contenau

Les Hyksos et le monde de la Bible, par **Z. Mayani,** 270 pages, 29 dessins, in-8° (Payot), 1956, 900 frs. — Rappelons d'abord les événements : à la suite de l'Ancien Empire, période d'équilibre admirable brusquement annihilée par une longue révolution de la plèbe, le Moyen Empire égyptien s'efforça de relever les ruines, sans atteindre le niveau de la période précédente. Vers 1730, l'Egypte ne fut pas épargnée lors des invasions qui déferlèrent sur l'Asie Occidentale; les envahisseurs Hyksos dominèrent la plus grande partie du pays qui se libéra de leur joug vers 1580 av. J.-C. Qu'étaient les Hyksos, d'où venaient-ils? La question reste controversée; les Egyptiens, eux-mêmes, se sont montrés peu loquaces sur ce sujet, remplaçant les précisions par les malédictions habituelles des vaincus, et les flottements de la chronologie pour cette période ont permis la proposition de diverses hypothèses. Les deux les plus fréquemment avancées, chacune assortie de quelques nuances, sont, pour les uns, qu'il s'agissait de Sémites, pour les autres de non Sémites, ceux qu'on a distingués sous le nom d'Asianiques, et principalement de Hurrites. L'examen des monuments du temps des Hyksos, de leurs noms propres, a pu donner aux tenants de chaque thèse des avantages, ce qui semble plaider pour un mélange d'envahisseurs, éventualité la plus naturelle. Ceux qui sont partis de loin se sont plus ou moins mêlés aux peuplades rencontrées sur leur route; en chemin ils ont laissé des leurs, mais ils ont fait des recrues, et tout cela d'autant plus que leur marche a été moins rapide.

La solution qu'adopte M. Mayani, discutée de façon méthodique, en comparaison avec les autres hypothèses, voit dans les Hyksos des originaires de la steppe. Espace immense propre à l'élevage des troupeaux, sans obstacles naturels, ou qui peuvent être facilement contournés, elle s'étend de l'Est de l'Asie jusqu'à la Hongrie où elle se termine. Ces immenses territoires sont ceux des peuples cavaliers nomades se déplaçant avec leurs familles; ils profitent des régions fertiles, s'y installent jusqu'à épuisement des pâturages, vont plus loin pour en retrouver d'autres, quitte à retourner quand la fertilité est revenue aux points épuisés. Parmi ces hordes multiples, une est attestée depuis le Ier millénaire avant notre ère, celle des Scythes, connue par la description d'Hérodote et par les fouilles archéologiques. Bien avant l'art scythe du

Ier millénaire, on retrouve disséminés dans l'Orient ancien des motifs qui seront caractéristiques de cet art. Très ingénieusement, M. Mayani rapproche toutes les particularités remarquées dans l'art scythe de celles qu'offrent les monuments très anciens, par exemple les tombes d'Ur à sacrifices humains et animaux. Il conclut que la notion « Scythes » ne se réduit pas aux groupes iranisés ainsi nommés par les Grecs, que la steppe est une source commune des vagues d'invasion (vagina gentium); dans une carte, il résume le chemin des Hyksos : depuis la steppe jusqu'au Nord de la Syrie par le Sud de la Caspienne, puis le lac d'Urmia. J'ajouterai à l'hypothèse offerte aujourd'hui par M. Mayani dans son enquête riche de faits : quels qu'aient été les Hyksos, leur composition n'est pas une. Ce fut un ramassis ethnique emprunté aux territoires traversés par le gros des envahisseurs. — G. C.

La face de l'Asie, par **R. Grousset**, 444 pages, in-8° (Payot), 1.500 frs. Dans un volume inachevé, de R. Grousset que G. Deniker a complété par deux chapitres sur la partie orientale de l'Asie : Chine, Japon et Extrême-Orient moderne, nous retrouvons la pensée du grand et regretté orientaliste sur les caractères de l'Ouest du continent, y compris l'Iran et l'Inde; nous ne retiendrons ici que ses considérations sur la civilisation mésopotamienne. R. Grousset voit dans toute la région occidentale de l'Asie un territoire essentiellement sémitique où se retrouve cependant le sémitisme sous ses divers aspects, l'Assyrie par exemple devenant comme un « conservatoire de l'immémoriale culture mésopotamienne », et l'auteur insiste sur la répétition des événements due au génie des habitants successifs et aux modalités d'existence qu'imprime le sol à ceux qui tour à tour s'y sont installés, agriculteurs par nécessité, fondateurs d'une civilisation éprise d'équité comme fut l'empire de Hammurabi (débuts du IIe millénaire avant J.-C.) et bien après lui le khalifat abbasside (750-1258), Bagdad se substituant à Babylone pour dominer le « croissant fertile », de même les Turcs Seljoukides au XIe s., les Mongols Gengiskhanides au XIIIe, les Turcomans Timourides au XIVe rééditent l'invasion de la plaine, entreprise jadis par les Perses Achéménides, mais nous devons reconnaître qu'il y eut, aux origines, sémitisation plutôt que sémitisme de la Mésopotamie. Les Sémites s'y sont installés par infiltration, puis par conquête; ils y ont rencontré une civilisation antérieure; ils l'ont aménagée, mais cette création était celle des Sumériens dont l'importance se mesure mieux chaque jour. L'aménagement primitif du sol est l'œuvre des Sumériens; le souci qui fut celui de Hammurabi, de donner des lois au pays était déjà celui des âges précédents, comme le montrent des fragments de codes sumériens antérieurs à son règne. Les vocations diverses des différentes parties de l'empire, par exemple la présence d'une Babylonie modérée en comparaison de l'Assyrie faisant de la guerre sa principale industrie, est due en partie au dosage des éléments ethniques de sa population. Ce ne sont que quelques exemples entre tant d'aperçus ingénieux de l'étude de R. Grousset, qui met bien en valeur l'affirmation devenue presque un adage que la géographie commande l'histoire. — G. C.

Mission de Ras-Shamra. T. VIII. **Ugaritica** III, par **Cl. F. A. Schaeffer,** membre de l'Institut, 303 p., 239 figures, X planches, in-4° (P. Geuthner), 1956.

Les fouilles de Ras-Shamra, l'ancienne Ugarit, près de Lattaquié, dont nous donnions un aperçu des fouilles ici même (1er janvier 1955), n'ont pas fini de renouveler notre connaissance du Nord de la Phénicie. En plus du compte rendu préliminaire des campagnes de fouilles, de la publication définitive des premiers résultats, M. Schaeffer a réuni en une série dont voici le IIIe volume, les acquisitions les plus marquantes de ses recherches. Nous terminions notre compte rendu de 1955 en annonçant la découverte d'archives diplomatiques hittites; nous avons aujourd'hui une étude des sceaux dont elles sont munies; ils joignent à leur rareté un grand intérêt archéologique. Sur les tablettes écrites en cunéiformes sont imprimés les cachets royaux circulaires des princes hittites; le sceau, en son centre porte l'image du « Soleil », comme s'intitulaient les rois, entourée des hiéroglyphes qui forment son nom; au pourtour, court, en cunéiformes, le protocole du roi, souvent accompagné du nom de la reine. Traités d'alliances, confirmations de frontières, accords

commerciaux restituent l'histoire politique et économique du temps. Puis des tablettes de rois de Karkémish, de la mouvance hittite, au coude de l'Euphrate en Haute-Syrie. Là les sceaux alternent, en cachets circulaires comme chez les Hittites, en cylindres déroulés sur l'argile comme en Mésopotamie, portant une plus ou moins longue inscription cunéiforme; d'autres proviennent du pays d'Amurru (Haute-Syrie), dont le sceau dynastique présente des motifs qui se voient dans la glyptique de Kerkouk. Les personnages de ces sceaux royaux sont à rapprocher de ceux qui ornent la glyptique et les monuments hittites tels que ceux de Iasili-Karia près Boghaz-Keui. Enfin la fouille a mis au jour, en plus de ces empreintes, la matrice d'un sceau du roi hittite Mursil II, retiré des cendres du palais royal d'Ugarit, avec titulature et filiation en cunéiformes autour du cartouche royal en hiéroglyphes.

Parmi les autres monuments de haut intérêt, citons la stèle en calcaire trouvée en 1935, qui représente deux plénipotentiaires prêtant serment à la suite d'un accord, au-dessus d'une table portant les documents en double expédition; une lame d'épée de la forme utilisée en Ugarit, mais gravée du cartouche pharaonique de Minep-tah, épée de bronze d'estoc et de taille qui forme transition entre les deux types; enfin les bronzes recueillis en 1929 dans la demeure du grand prêtre; parmi eux, les herminettes dont la dédicace en cunéiformes alphabétiques est le point de départ du déchiffrement de l'écriture de Ras-Shamra. Le caractère de ces volumes, dédiés à quelques-unes des principales découvertes, leur confère un puissant intérêt. — G. C.

HISTOIRE

LA MAURESSE DE MORET (1). — Avec M. Louis Hastier on est sûr de ne jamais s'ennuyer et, au surplus, d'apprendre toujours quelque chose. Ce chercheur obstiné, méthodique, connaît non seulement les archives publiques, mais il a le secret de se faire ouvrir les archives privées des grandes familles, trop souvent indifférentes ou réticentes. Comme jadis Loiseleur, il aime les énigmes, les petits problèmes irritants à force d'être restés sans solution et d'avoir été embrouillés à plaisir par des auteurs plus soucieux de pittoresque ou de romanesque que de scrupule historique. On peut parfois différer d'interprétation avec M. Louis Hastier sur les documents qu'il apporte, et cela m'est arrivé. Mais historiens, curieux et amateurs doivent lui savoir gré de ces documents nouveaux qu'il déniche avec un flair surprenant. J'ai dit ici même la solution ingénieuse qu'il avait proposée du mystère de Louis XVII. Il n'y a évidemment pas à espérer qu'il convainque tout le monde et règle définitivement le problème. Ce serait trop beau.

Dans son dernier volume, M. Louis Hastier a groupé plusieurs études relatives au Grand Siècle, et plus précisément aux affaires où Mme de Maintenon a joué un rôle, car il s'intéresse particulièrement à elle, et à son mariage avec Louis XIV, sur la date duquel il a des idées personnelles et assez révolutionnaires, qu'il conviendra de discuter quand il les publiera.

(1) Louis Hastier, *Vieilles histoires, étranges énigmes*, 2e série, 1 vol. in-16, 280 p., 700 fr. (Fayard).

Or, précisément, de Fontainebleau où résidait la Cour, Mme de Maintenon allait souvent en visite au couvent de Notre-Dame-des-Anges, à Moret. Ce monastère avait été fondé en 1638 par la marquise de Vardes, pour le rachat de ses fautes passées, notamment avec le Vert-Galant. C'était un pauvre couvent, dont parle assez dédaigneusement Saint-Simon, où, dit-il, « il n'y avait pas une religieuse de connue ». Il y en eut cependant au moins une, la fameuse religieuse noire, dont on retrouve mention chez tous les mémorialistes du XVIIe siècle. Comme Mme de Maintenon allait la voir, accompagnée de la petite duchesse de Bourgogne, ainsi que les princes, comme Louis XIV payait pour elle une pension de 250 livres et qu'il lui fit un nouveau don lorsqu'elle fut prête à prendre le voile, on chercha des motifs à l'intérêt que prenaient tant de hauts personnages à cette obscure religieuse. Quelques-uns prétendirent qu'elle était fille naturelle de Louis XIV, le plus grand nombre alla répétant qu'il s'agissait d'une fille de Marie-Thérèse, qu'on fit passer pour morte et que le fidèle Bontemps alla cacher au monastère de Moret. On se rappela que la reine avait à son service un petit Maure qu'elle aimait beaucoup; celui-ci lui ayant un jour fait peur, par surprise, durant sa grossesse, la reine aurait accouché d'une enfant noire. D'autres, qui n'y regardaient pas de si près, comme Touchard-Lafosse ou Victor Hugo, prétendirent tout simplement que la reine avait été « un peu familière » avec son négrillon.

De toute évidence, ces récits ressemblent à des contes de bonne femme, pour endormir les enfants. On voulut voir une preuve de ces histoires dans un portrait, représentant une religieuse noire, conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais rien ne permet de l'identifier.

Il est certain que Marie-Thérèse mit au monde avant terme, le 16 novembre 1664, au plus fort de la passion du roi pour La Vallière, une fille, Marie-Anne, qui ne devait vivre que quelques jours. Mme de Motteville relate le fait dans ses *Mémoires*. Mlle de Montpensier précise de son côté que la reine avait été très malade et avait reçu l'extrême-onction. Et elle ajoute : « Monsieur me conta que la fille dont elle était accouchée ressemblait à un petit Maure que M. de Beaufort avait amené, qui était fort joli et qui était toujours avec la reine, que quand l'on s'était souvenu que son enfant y pourrait ressembler, on l'avait ôté, mais qu'il n'était plus temps, que la petite fille était horrible; qu'elle ne vivrait pas; que je me gardasse bien de le dire à la reine ni qu'elle mourroit. » Nous tenons ici la naissance même de la légende relative au petit Maure de M. de Beaufort, qui est la source de tous les contes que l'on en fit par la suite. Remarquons que la Grande Mademoiselle dit simplement que la petite princesse était « horrible », mais non pas noire ou moricaude. Au surplus, l'enfant, née avant terme au cours d'un accouchement fort difficile, aurait très bien pu présenter, comme le suggère le docteur Flandin, « une cyanose congénitale » due à la lourde hérédité des

Habsbourg et faire partie de ces « cardiaques noirs dont on connaît aujourd'hui de nombreuses observations ».

Ce qui est sûr, c'est que, noire ou non, la petite princesse Marie-Anne, née le 16 novembre 1664, est morte le 26 décembre : Guy Patin le précise dans une de ses lettres; bien mieux, Louis XIV lui-même fait part le 27 décembre au roi d'Espagne de sa mort « dans le moment (à ce que l'on dit) qu'elle devait naître si sa mère eût pu la porter jusqu'au terme; bien que nous fussions préparés à ce fâcheux accident, ajoute le roi, il n'a pas laissé de me toucher d'une douleur assez vive ».

Voilà donc bien démontré, grâce à M. Louis Hastier, que la religieuse noire ne saurait être la petite princesse Marie-Anne. Comme on sait d'autre part que les couches royales étaient publiques, on ne saurait admettre une naissance clandestine. La religieuse noire de Moret n'est donc pas une fille de Marie-Thérèse, comme bien des chroniqueurs l'ont affirmé et répété.

Il n'en est pas moins vrai que les pensions du roi, les visites de Mme de Maintenon attirent légitimement l'attention sur elle. Il est certain que la légende la concernant, qu'on voit naître dès 1664 dans les Mémoires de Mademoiselle, continuait à exciter les imaginations et que la religieuse en eut elle-même connaissance. Saint-Simon écrit encore : « Elle était là avec plus de considération que la personne la plus connue et la plus distinguée et se prévalait fort des soins qu'on prenait d'elle et du mystère qu'on en faisait; et quoiqu'elle vécût régulièrement, on s'apercevait bien que la vocation avait été aidée. Il lui échappa une fois, entendant Monseigneur chasser dans la forêt, de dire négligemment : c'est mon frère qui chasse. On prétendait qu'elle était fille du Roi et de la Reine, que sa couleur l'avait fait enlever et disparaître, et publier que la Reine avait fait une fausse couche; et beaucoup de gens à la Cour en étaient persuadés. Quoi qu'il en soit, la chose est demeurée une énigme. »

Ayant entendu parler de sa prétendue naissance royale, la moricaude l'avait d'emblée acceptée; elle en tirait, en avantages et en considération, tout le bénéfice possible et il est compréhensible qu'elle ait soutenu sa légende, et qu'elle y ait cru, ou du moins qu'elle ait feint d'y croire.

Parlant de sa prise de voile, Mme de Maintenon écrit, le 30 septembre 1695, à la Supérieure de Saint-Cyr : « Je donnerai un de ces jours le voile à une maure qui désire que toute la Cour soit à la cérémonie; je proposais de le faire à portes fermées, mais on nous dit que ce serait une nullité à ces vœux solennels; il faudra se résoudre à voir rire le peuple. » Il semble bien que Mme de Maintenon, malgré ses visites au couvent de Moret, n'ait pas pris très au sérieux les prétentions princières de la mauresse; c'est elle qui maintenait sa légende et voulait toute la Cour comme témoin à sa prise de voile. On n'en sait pas plus sur la cérémonie.

Voltaire affirme avoir vu la religieuse noire avec M. de Caumartin qui avait droit d'entrée au couvent. Il dit qu'elle était « extrêmement basanée » et qu'elle ressemblait à Louis XIV. Et il ajoute : « L'opinion

qu'elle avait de sa naissance lui donnait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Mme de Maintenon, dans un voyage à Fontainebleau, alla au couvent de Moret et, voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée de sa fierté.

— Madame, lui dit cette personne, la peine que prend une dame de votre élévation de venir exprès ici me dire que je ne suis pas la fille du Roi me persuade que je le suis. »

Peut-être, en effet, et ceci serait beaucoup plus vraisemblable, était-elle une de ces enfants illégitimes que Louis XIV semait un peu partout au gré de ses désirs et de ses fantaisies. S'il fallait en croire Soulavie, annotant Saint-Simon — mais on sait combien est suspect l'auteur des Mémoires du maréchal de Richelieu — « on disait tout bas à la Cour que cette Mauresse était fille d'un cocher de Louis XIV dont la femme était fort jolie. Cela concilierait les égards, assez mesquins, qu'on a eus d'elle pendant la vie du Roi avec le délaissement absolu qui la suivit. »

En dépit de ce témoignage, très insuffisant, je le reconnais, M. Louis Hastier en tient pour l'origine roturière de son héroïne. Il se fonde sur le témoignage un peu tardif (1756) du duc de Luynes qui interrogea sur cette affaire mystérieuse Marie Lecsinska, laquelle se renseigna elle-même auprès de la princesse de Conti, fille légitimée de Louis XIV. Et voici sa réponse au duc de Luynes : « Le nommé La Roche, concierge de la ménagerie, avait dans ce temps-là un Maure et une Mauresque; cette mauresque accoucha d'une fille, les père et mère étant assez embarrassés, en parlèrent à Mme de Maintenon, qui en eut pitié et en fit prendre soin. Elle la mit dans le couvent de Moret et la recommanda beaucoup. C'est là l'origine de la fable qu'on a imaginée. »

Si telle est bien la vérité, elle est des plus plates; aussi aura-t-elle bien de la peine à vaincre les prestiges de la légende dans l'imagination populaire.

Georges Mongrédien.

La Grande Nation, par **Jacques Godechot**, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, 2 vol. in-16, 758 pages, 1.980 francs (Aubier, Editions Montaigne). — Auteur d'une étude solide sur les institutions révolutionnaires et impériales, M. Jacques Godechot étudie dans ces deux volumes, assis sur de copieuses bibliographies, l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde, de 1789 à 1799. Coïncidant avec d'autres mouvements révolutionnaires nationaux, notre Révolution en a été l'inspiratrice et le guide. L'auteur analyse, pour chaque pays, les instruments de cette expansion, les éléments de résistance, les centres sympathisants et s'efforce d'établir, pour chacun d'eux, les limites des résultats obtenus. L'ensemble constitue une histoire précise de l'évangélisation républicaine de l'Europe. — G. M.

Histoire pittoresque de l'Allemagne, par **Robert Courau**, 2 vol. in-8°, 501-411 pages, 3.000 fr. (Plon). — L'ouvrage de M. Robert Courau se donne loyalement comme un livre d'initiation à l'histoire compliquée de cette Allemagne, si longtemps morcelée en une poussière d'Etats souverains. Chaque chapitre est centré sur un grand personnage représentatif d'une époque,

Frédéric Barberousse, Luther, Frédéric le Grand, Bismarck, Guillaume II. L'ouvrage vaut par la clarté de l'exposition, la netteté de la rédaction. Souhaitons que, conformément au vœu exprimé par l'auteur, chaque lecteur, ayant élu le héros de son choix, y trouve une incitation à pousser plus loin son enquête. — G. M.

Histoire de Russie, par **B. Klutchevsky**, tome I, 1 vol. in-8°, 444 pp., 950 frs. (Gallimard). — Traduit par C. Andronikov et présenté par Pierre Pascal, c'est un ouvrage classique en Russie qui nous est offert pour la première fois dans notre langue. Ce premier volume va des origines au XIVe siècle. Nées d'un cours professé à Moscou sous les tsars, ces pages conservent le ton du langage direct et ont été rééditées en 1918 par le Commissariat à l'Instruction publique. J'ignore si ce livre est encore diffusé en Russie. Il fait, dans l'histoire de la Russie, une large place aux problèmes sociaux et économiques. — G. M.

Les espions de Napoléon, par **Jean Savant**, 1 vol. in-16, 304 p., 625 frs. (Hachette). Poursuivant ses études minutieuses sur Napoléon, afin de retrouver l'humble vérité quotidienne sous la légende impériale, M. Jean Savant étudie l'histoire des espions personnels de Napoléon, ceux qui devaient agir en son nom et surveiller les différentes polices, notamment celle de Fouché. Hommes et femmes lui rendirent les plus grands services, notamment dans la campagne d'Italie et à Ulm. Quelques curieuses figures peu connues sortent de l'ombre et sont mises en pleine lumière. Rien ne manque à ces anecdotes policières, pas même le cabinet noir avec Lavalette, ni l'imaginaire conspiration, celle des poignards. On est étonné que tous ces espions n'aient jamais agi qu'individuellement, sans que l'Empereur prît la peine de les embrigader dans un véritable deuxième Bureau. — G. M.

Les maréchaux du premier empire, leur famille et leur descendance, par **Joseph Valynseele**, 1 vol. in-8°, 333 pages, 2.000 frs (Chez l'auteur, 126, bd Magenta). — Généalogiste éprouvé, M. Joseph Valynseele nous apporte, après de minutieuses recherches, tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui sur les vingt-cinq maréchaux de Napoléon, leurs familles, leurs alliances, leurs descendances jusqu'à nos jours. Chemin faisant, il a, bien entendu, rectifié certaines erreurs sans cesse répétées. Les historiens futurs de l'épopée impériale — M. Jean Savant ne les découragera pas — auront désormais un guide sûr et documenté pour asseoir leurs biographies. — G. M.

Napoléon à Sainte-Hélène, par le **Dr Paul Ganière**. Tome I, 1 vol. in-8° relié toile, 387 p. (Amiot-Dumont). — Depuis l'ouvrage d'Octave Aubry, des témoignages nouveaux ont été publiés sur Sainte-Hélène, les mémoires de Bertrand et de Marchand notamment, l'édition critique du *Mémorial* due à M. Marcel Dunan. M. Paul Ganière s'était déjà signalé par une histoire exhaustive de Corvisart, le médecin de l'Empereur. Ayant pris la peine de fouiller les archives anglaises et de séjourner à Sainte-Hélène, il a entrepris une véritable somme de la captivité. Ce premier volume va du lendemain de Waterloo au printemps de 1816, à la veille de l'arrivée de Hudson Lowe. Rien n'est laissé dans l'ombre et le récit se déroule presque jour par jour, utilisant les témoignages détaillés des compagnons de l'Empereur captif. M. Paul Ganière nous révèle notamment l'action très vive menée en 1815 par l'opposition libérale anglaise, hostile à la déportation du vaincu. Il fallut toute l'opiniâtreté du ministère pour emporter la décision et en assurer l'exécution. — G. M.

Connaissez-vous le Prince Impérial? par **Alain Decaux**, 1 vol. in-16, 132 pages, 550 frs (Bloud et Gay). — **Louis, prince impérial, 1856-1879**, par **Suzanne Desternes et Henriette Chandet**, 1 vol. in-16, 256 pages, 675 frs (Hachette).

Pour le centenaire de sa naissance deux volumes paraissent sur le prince que les bonapartistes appelaient Napoléon IV, celui d'Alain Decaux, ramassé en quelques tableaux saisissants, celui de Mmes Desternes et Chandet, plus copieux, replaçant la vie du jeune prince dans son contexte historique. Tous deux nous apportent des documents inédits, émanant du prince lui-même ou de l'Impératrice, qui, sans apporter de révélations — sa brève

carrière ne contient aucun mystère, ne soulève aucun problème — complètent ce que nous savons, notamment par Benjamin Filon, sur cet enfant qui ne connut guère que le malheur, défaite et exil, mais qui, animé d'une incontestable vocation militaire, sut mourir courageusement sous les sagaies des Zoulous. — G. M.

Connaissez-vous Napoléon? par **Henry Lachouque,** 1 vol. in-16, 160 pages (Bloud et Gay). — J'ai signalé ici même les travaux minutieux du commandant Henry Lachouque sur Waterloo et sur la Garde impériale; c'est lui aussi qui, après la mort de Jean Bourguignon, a publié le tome II des mémoires de Marchand. Dans la collection qu'il dirige, il nous apporte sur son héros préféré, non pas une biographie complète, mais une série de « séquences » sur les moments décisifs de sa carrière. Livre rapide, mais bien informé, écrit d'une plume alerte et vive, qui nous en apprend plus sur le caractère et les desseins de Napoléon que bien des ouvrages plus copieux. — G. M.

Le Peuple des immortels, par **C. V. Cheorghiu,** trad. par Livia Lamoure, 285 p., 1955, 495 frs (Plon). — Les Daces, ces anciens habitants de la région qui avait son centre dans ce qui est la Roumanie actuelle, se donnaient ce nom parce qu'ils se croyaient les seuls à proclamer l'immortalité de l'âme. C'est pour se sentir plus près de cette Roumanie dont il est exilé que l'auteur de *La vingt-cinquième heure* a essayé de reconstituer l'histoire de ses ancêtres lointains. A cet effet, il a recueilli toutes les notions, plus ou moins légendaires, que lui fournissaient l'archéologie, la tradition et les œuvres des historiens anciens. Sans chercher à en faire la critique, sans même s'attacher à un exposé très méthodique, il en a tiré un récit où l'hypothèse et une pieuse admiration tiennent la plus grande place. Ce récit paraîtra tantôt quelque peu naïf, tantôt quelque peu fantaisiste; mais il ne manque ni de saveur ni d'originalité, et il vaudra à son auteur la sympathie de ses lecteurs. — G. L.

Mon Ministère, Mémoires (1902-1905), par **Emile Combes.** Introd. et notes de M. Sorres, XV-292 pages, 1956, 990 frs (Plon). — Document et témoignage certainement utiles, comme le sont les Mémoires de tous les hommes politiques, — encore qu'on ne trouve dans ceux de Combes que peu de détails importants ou intéressants qui ne soient déjà connus. Mais c'est surtout sur l'auteur lui-même que ces Mémoires nous renseignent, sur son obstination, sur son sectarisme, sur sa prétentieuse naïveté (qui lui fait voir dans son accession à la Présidence du Conseil un effet de la loi universelle, attestée par Michelet et Vico, qui préside au progrès des sociétés humaines), sur le « primarisme » de l'homme qui, non pas dans l'excitation d'une réunion publique, mais dans le calme de son cabinet, parle sérieusement, au XX[e] siècle, de « la double tyrannie dont sont victimes les Bretons, l'Eglise et la *féodalité* » et des « lourdes chaînes qui avaient jusqu'alors rivé la Bretagne aux puissances du passé et entravaient ses mouvements ». Il y a là des pages du plus haut comique et d'autres profondément attristantes, qui feront juger sévèrement un régime qui porta et garda pendant trois ans à la tête du pays un homme aussi peu préparé à cette tâche. — G. L.

Petite Histoire des Etats-Unis, par **J. Janssens,** 283 pages avec cartes et 20 héliogravures, 1956, 660 frs (Mame). — Excellent résumé, clair et exact, d'une lecture agréable, dégagé de tout détail superflu, mais fournissant néanmoins sur les hommes et sur les institutions toutes les précisions que doit connaître un lecteur de bonne culture moyenne, et exposant avec netteté les diverses phases de l'évolution de la grande nation américaine : la conquête de l'indépendance, le long et difficile apprentissage de la liberté, l'extension progressive d'un océan à l'autre, la guerre de Sécession, la réparation des ruines, les vaines tentatives d'isolationnisme, le prodigieux développement économique des dernières années. — G. L.

Destin du catholicisme français. 1926-1956, par **Adrien Dansette,** 1 vol. in-16 de 494 pages, 975 frs (Flammarion). — Cet ouvrage se recommande par les mêmes qualités de clarté et d'objectivité que les deux volumes précédents sur l'*Histoire religieuse de la France*

c o n t e m p o r a i n e. Il envisage une période de l'Eglise de France particulièrement féconde en changements. Voici les titres des chapitres : « L'éveil du laïcat », « Naissance des mouvements missionnaires », « La mission de Paris et le mouvement des prêtres ouvriers », « Le progressisme chrétien », « La réorganisation de la Mission de France et la fin du mouvement des prêtres ouvriers », « L'évolution de l'Action catholique », « Rechristianisation et jeunesse de l'Eglise ». Trois des chapitres concernent le problème des prêtres ouvriers (ainsi qu'une lettre, publiée en appendice, d'un « ami des prêtres ouvriers ») : avec si peu de recul dans le temps, il était difficile d'être plus impartial sur une question encore brûlante. La bibliographie, groupée par chapitres, prouve la sûreté de l'information (une petite lacune : les ouvrages d'Ignace Lepp). Un index aurait rendu service, tant la richesse du sujet est grande. — M. M a h n - L o t.

Les Gaulois, par **Régine Pernoud,** 1 vol. in-16 de 192 pages, nombr. illustr. (Editions du Seuil « Le temps qui court »). — Ce petit livre entend faire prendre conscience à un large public (celui auquel s'adresse la collection « Le temps qui court » dont il est le premier titre) de ce que nous, Français, devons à « nos ancêtres les Gaulois ». Un intéressant chapitre préliminaire retrace le discrédit où furent tenus ces « Barbares » chez les historiens français imbus des préjugés du classicisme, jusqu'au Second Empire. L'histoire des événements (du moins de ceux postérieurs à la conquête romaine) est un peu rapidement menée, renvoyant, pour plus d'information, à « l'ouvrage désormais classique de Ferdinand Lot ». Intéressants chapitres sur la religion, sur la vie agricole, la vie familiale (avec de larges citations d'Ausone et de Sidoine Apollinaire). Le chapitre sur l'art entend faire percevoir la continuité d'inspiration entre le génie celtique, hostile à la représentation figurée réaliste, et le génie roman (mais pourquoi n'avoir pas renvoyé aux précisions données par E. Mâle dans *La fin du paganisme en Gaule*, p. 306-313?).

Ce livre attrayant pèche parfois par la gratuité, la rapidité de l'affirmation : pourquoi dire, par exemple, (p. 182) que le Graal est issu des vieilles traditions celtiques alors que rien n'est moins prouvé?

Belle et abondante illustration iconographique, mais où tout élément d'identification est absent. — M. M a h n - L o t.

Les Dieux de la Gaule, par **Paul-Marie Duval,** directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, 1 vol. in-16 de 136 pages, 33 figures dans le texte, 400 frs (Presses Universitaires de France, « Mythes et Religions », collection dirigée par P.-L. Couchoud). — Paru en même temps que l'ouvrage précédent. C'est une étude de spécialiste et un catalogue exhaustif à ce jour de toutes les divinités attestées par les textes et les monuments figurés (les monnaies surtout). Les dieux indigènes gaulois sont presque innombrables, beaucoup plus nombreux que ne l'a dit César. Ce polythéisme est, pour l'auteur, un trait d'archaïsme religieux ainsi que le fait des divinités collectives (les *m a t r e s*). Dieux familiers, « si bien mêlés à la vie des hommes, répondant si exactement au tempérament des Celtes qu'ils ont opposé au christianisme montant un écran plus résistant que les dieux des autres provinces [de l'Empire romain] ». — M. M a h n - L o t.

Journal de bord de Juan de la Cosa, second de Christophe Colomb, présenté et commenté par **Ignacio Olagué,** 80 illustrations hors et dans le texte, 870 frs (Editions de Paris, « L'Histoire au présent »). — Ce montage historique est certes établi sur une connaissance sérieuse des documents de l'époque et de l'art de la navigation. Il emprunte surtout sa substance au « Journal de bord » de Christophe Colomb, document qui, lui, attend toujours une bonne édition française : c'est dire que le talent de l'historien aurait pu, sur ce point, s'employer à mieux qu'à ce travail de « romancement »... Mettre en vedette la figure du « second » de Colomb, cela est légitime, mais il ne faudrait pas tomber dans le dénigrement du Découvreur, nouveau préjugé des historiens, qui se repentent des excès laudatifs du XIXe siècle. On peut dénier à Colomb les qualités de bon navigateur, mais non méconnaître le prestige qu'il exerçait et que la lec-

ture de ses écrits contribue à justifier encore aujourd'hui.

Bonne illustration : cartes, gravures, photographies de sites, reconstitution des caravelles (par Julio Guillén, pour l'Exposition internationale de Séville, en 1928). — M. Mahn-Lot.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ECHOS DU 82e CONGRES DES SOCIETES SAVANTES DE BORDEAUX-LIBOURNE. — On sait que ces réunions annuelles, qui ont ordinairement lieu pendant la semaine de Pâques, se tiennent à tour de rôle dans une ville universitaire de France et d'Algérie. Le congrès d'Alger de 1954, particulièrement bien réussi, a laissé de durables souvenirs aux congressistes qui y ont participé. Il en sera sans doute de même de celui de Bordeaux-Libourne, organisé par la Fédération historique du Sud-ouest avec un soin parfait et favorisé par l'élégance du cadre où il se déroulait, la bonne humeur des hôtes, l'abondance et la qualité des dégustations et le temps généralement ensoleillé.

Si les visites commentées de monuments, de musées, de bibliothèques, de dépôts d'archives, d'installations scientifiques et industrielles ont été abondantes, variées et d'un rare attrait (car on poussa d'une part jusqu'à Saint-Emilion, et de l'autre jusqu'à Parentis), elles n'en ont pas diminué pour cela la part des séances de travail, pendant lesquelles ont été lues et discutées près de cent soixante communications ressortissant à quatorze spécialités littéraires ou scientifiques.

Le Grand-Théâtre de Bordeaux, œuvre de l'architecte Victor Louis, a naturellement fait l'objet d'une visite commentée, puis d'une communication par M. François-Georges Pariset, professeur d'histoire de l'art moderne à la Faculté des Lettres. Nous voudrions y insister, en raison de la nouveauté des aperçus offerts sur le célèbre monument et son auteur.

Le Grand-Théâtre, bâti à la fin du XVIIIe siècle, sur l'initiative de l'intendant Esmangart et du duc de Richelieu, gouverneur de la Guyenne, arracha, dit-on, à Napoléon se rendant en Espagne en 1808 ce cri d'admiration : « C'est un bijou d'architecture dérobé à la Grèce ou à Rome. » Si cette exclamation témoigne du bon goût de l'Empereur, elle ne fait pas autant d'honneur à son information artistique, car le Grand-Théâtre est une œuvre profondément originale, dans la production de l'époque. On croyait jusqu'ici qu'elle l'était également dans celle de son auteur, car rien ne l'annonçait parmi les ouvrages exécutés auparavant par lui à Paris et en France, ouvrages qui n'ont à vrai dire rien de commun avec la construction d'un théâtre : restauration de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours, rue de Charonne, chapelle dite du Purgatoire dans le faubourg Saint-Antoine, transformation de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin.

On se trompait parce qu'on oubliait les séjours de Victor Louis en Pologne entre les années 1764 et 1772, en qualité de Premier archi-

tecte du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, à qui l'avait recommandé Mme Geoffrin; ou plutôt, parce qu'on était mal renseigné sur l'activité de Louis pendant cette période de sa vie. Or, cet épisode polonais a aidé Louis à émerger, comme l'a dit en propres termes M. Fr.-G. Pariset, qui a commenté avec beaucoup de perspicacité les découvertes faites à Varsovie par son confrère M. S. Lorentz, professeur d'histoire de l'art à l'Université de cette ville.

En 1765, répondant à la recommandation de Mme Geoffrin, le roi de Pologne écrivait à propos de Louis : « Dans un mois de séjour il verra l'espèce de choses et de goût que je demande, et ensuite il pourra m'être utile à Paris », ce qui paraissait régler son rôle : non pas celui d'un architecte mais d'un fournisseur, obligé de connaître le goût du souverain, pour mieux le satisfaire. Mais Louis montra tant d'intelligente souplesse qu'il réussit auprès du roi, au point de passer pour son confident et même pour son ministre, ce qui le brouilla du reste avec sa protectrice Mme Geoffrin. Celle-ci le traitait de faquin insolent et ingrat, à quoi le roi répondait : « Il faut le brider sans le décourager tout à fait. » De sorte que les historiens de l'art français du XVIIIe siècle les plus récents (ne les citons pas) ont positivement décidé que Victor Louis n'avait rien donné à la Pologne, comme architecte, et que son rôle d'intermédiaire artistique avait été bref et réduit. Ce point de vue est complètement bouleversé par les découvertes de M. Stanislas Lorentz, directeur du Musée national de Varsovie, dans divers dépôts polonais d'archives et de dessins.

Des textes, il résulte que des projets d'architecture et de décoration de Louis ont été exécutés en partie, qu'il a expédié de Paris à Varsovie des œuvres d'art, et que cette activité a duré jusqu'en 1779, c'est-à-dire à l'époque où il travaillait au Grand-Théâtre de Bordeaux. Les dessins, pour leur part, attestent l'abondance des esquisses de plans, d'élévations, de décors, de mobiliers. Ils prouvent que Louis, débordant ses attributions, s'occupa de l'ensemble du château royal et s'intéressa à l'urbanisme en voulant créer une place qui relierait le palais à la ville et envisagea, pour y parvenir, de larges percées à la façon d'Haussmann.

Tout ceci, a remarqué M. Pariset, ouvre d'abord des perspectives inattendues sur l'influence de Louis en Pologne et sur l'expansion à l'étranger de l'art français du grand siècle (c'est le XVIIIe que nous voulons dire). De précieuses lumières sont apportées sur l'art français lui-même, et spécialement sur les origines du néo-classicisme. Enfin, l'œuvre de Louis à Bordeaux, qui passait pour être sans filiation, se trouve expliquée. Le grand escalier et le vestibule du Grand-Théâtre peuvent être comparés à l'escalier et au péristyle dont Louis donna en 1765 un plan et une élévation qui ne furent pas exécutés et que le roi de Pologne conserva.

Il ne saurait être ici question d'entrer dans un détail qui est du ressort des professeurs d'histoire de l'art. Disons que M. Pariset estime que la disposition réalisée à Bordeaux en 1779 était en germe

depuis 1765, que le processus créateur de l'artiste en est devenu plus clair, de même que son évolution, « avec une tendance à passer de la grâce, de la somptuosité, de l'éclectisme, à un art plus simple, robuste et majestueux. »

Tout Lorrain qu'il soit, M. Pariset, qui s'est voué naguère à la glorification de deux artistes de sa province : Bellange et Georges de La Tour, ne peut, habitant Bordeaux, échapper à la séduction d'un artiste comme Victor Louis, et voudra à son tour apporter du nouveau et même de l'inédit sur lui. La communication qu'il a lue pendant le congrès, à Libourne, nourrie de découvertes faites au minutier central des notaires parisiens en particulier, offre de curieuses révélations sur l'activité du grand architecte, devenu spéculateur à la fin de sa vie, et qui achetait dans la région parisienne châteaux et manoirs pour les démolir, lotir les terrains et les revendre avec bénéfice. De bâtisseur, en somme, il s'était fait démolisseur! Nous pouvons donc attendre avec certitude un ouvrage sur Victor Louis, où les lumières compenseront largement quelques ombres, il va sans dire.

Quelques ombres ont également marqué ce congrès, à tant d'égards si réussi : les séances d'ouverture et de clôture. Dans la première, un homme que son âge avancé et sa très mauvaise santé auraient dû retenir de paraître au premier rang, mêla, dans un discours assez désordonné, la politique la plus intransigeante aux généralités sur l'histoire. On l'entendit avec un étonnement qui resta poli traiter Thiers d'âme vile, Pétain de caractère médiocre, et les Girondins de révolutionnaires déviationnistes qui avaient bien mérité leur sort. Cette dernière opinion parut d'une opportunité très contestable, en raison du lieu et des circonstances, où elle était formulée.

●

A la séance de clôture, le même historien passionné fut pris d'une défaillance physique qui le priva brusquement de la parole, en plein discours. M. Louis Réau, à qui l'on avait fait jouer, à son corps défendant, un rôle de doublure, enchaîna avec à-propos, et dans une improvisation nonchalante et ironique fit le procès de ces personnages gâtés par les honneurs, qui ne savent pas écouter les avertissements de l'âge et souhaita qu'on mît uniformément un terme à leur activité à soixante-dix ans, pour éviter ces exhibitions pénibles.

Robert Laulan.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

UN SAINT-SIMONIEN DANS L'ARENE POLITIQUE. — Il est singulier de constater que les théoriciens réussissent rarement quand ils se lancent dans l'action politique et veulent soumettre leur doctrine à l'épreuve des faits. L'histoire du XIXe siècle est remplie de tels exemples et l'on doit conclure qu'il est mauvais pour les idéalistes de se heurter à la réalité. Ils y perdent leurs illusions. Ils y perdent souvent aussi leur réputation.

Les dictionnaires encyclopédiques consacrent généreusement quinze lignes à Paul-Mathieu Laurent de l'Ardèche qui fut un des disciples les plus fervents de la doctrine Saint-Simonienne. Peut-être lui a-t-on reproché de s'être rallié au second Empire. Ses ouvrages, aujourd'hui, paraissent oubliés, sa personnalité également. Par chance, les Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont, Lyon et Grenoble, viennent de lui consacrer une excellente étude due à la plume de M. Pierre Broué. Voilà qui rend quelque notoriété à un homme politique qui fut, au total, plutôt sympathique.

Né à Privas, il était de ces patriotes de 1815 qui, comme l'écrit Sainte-Beuve, « animés d'un souffle ardent et tout républicains qu'ils étaient de cœur, se sont ralliés au Napoléon des Cent-Jours défendant le sol français ». Dès le début de la Restauration, il fait quelques mois de prison pour complot contre la sûreté de l'Etat. Cet étudiant en droit se signalait par ses ardentes convictions libérales qui trouvaient à Grenoble plus d'un écho. Il collabore à des journaux d'opposition. Mais ce théâtre provincial lui paraît étroit. En 1825, il rejoint Paris. Il y fera carrière d'avocat et de publiciste.

Dès son arrivée dans la capitale, il adhère au groupe Saint-Simonien et en devient bientôt un des plus ardents propagandistes. Il est même le fondateur du journal de la doctrine : l'Organisateur. En 1830, il représente le mouvement à l'Hôtel de Ville, avec Carnot, autour de La Fayette. Deux ans plus tard, il s'inscrit au barreau de Privas et partage son temps entre le journalisme et le barreau. Bien qu'il fasse figure d'opposant politique, il est nommé juge à Privas en 1840. Il est l'ami de Garnier-Pagès, de Blanqui, de Ledru-Rollin. La Révolution de 1848 le place donc au premier rang. Il va pouvoir mettre en application ses principes.

Membre de la Commission départementale de l'Ardèche, Laurent se range sans doute parmi les républicains décidés, mais s'il se déclare soucieux de l'amélioration morale et matérielle des classes ouvrières, il n'en proclame pas moins l'inviolabilité des personnes et des propriétés, la nécessité de l'ordre comme base de toute liberté, de tout progrès politique, de toute amélioration sociale. Il se heurte naturellement aux conservateurs. Président du Cercle démocratique de Privas, il s'efforce de faire passer l'esprit Saint-Simonien dans son programme électoral. Il veut que la République soit aimée. Il n'hésite pas néanmoins à

mettre en œuvre tous les moyens pour assurer le succès de la liste républicaine dont il a pris la tête. Hélas, c'est la liste adverse qui triomphe. Laurent est le seul élu de cette liste républicaine.

Il siège à la gauche de l'Assemblée. Mais ses opinions restent fort indépendantes. C'est ainsi qu'il se prononce contre le bannissement des membres de la famille d'Orléans. Mais il défend le projet de rachat des chemins de fer, qu'il considère, avec Enfantin, comme la revanche de l'intérêt national sur l'intérêt privé. Le projet est rejeté et les Journées de Juin amènent d'autres préoccupations.

Durant ces journées qui ont sonné le glas de la révolution sociale et de la république, Laurent se tient sur la réserve. Ses beaux rêves de réconciliation du capital et du travail paraissent s'évanouir. Il développe à plusieurs reprises devant ses collègues les doctrines sociales du Saint-Simonisme. Il n'a pas grand succès.

Dans l'Ardèche au contraire, il est accueilli triomphalement. Toutefois, les socialistes le trouvent trop mou et à Bourg-Saint-Andéol où il prêche « concorde, fraternité, république sage et modérée » (si l'on en croit le rapport du commissaire de police), les mariniers, traditionnellement rouges, lui répondent en entonnant le *Chant du Départ*! La liste qu'il patronne comporte un Bonaparte, le cousin du Président. Liste bourgeoise conduite par un Prince, raillent les adversaires de Laurent. Alors, il y introduit un ouvrier. Toute la liste passera, Laurent en tête avec une forte majorité. Seul l'ouvrier restera sur le carreau...

A l'Assemblée législative, le rôle de notre doctrinaire sera plus accusé. Il luttera fougueusement contre la loi Falloux. Mais ce sera sa dernière bataille. Les républicains l'abandonnent. Ledru-Rollin l'attaque, Le parlementarisme lui paraît alors vain et il compte sur le Prince-Président pour mettre en œuvre les doctrines qui lui sont chères, puisque les députés les ont rejetées. On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'il se rallie à Louis-Napoléon. Il se croira pourtant obligé de justifier son attitude en publiant un *Coup d'œil philosophique sur le coup d'Etat du 2 décembre*... Il ne reniera pas ses idées, parce qu'il est persuadé que le nouveau gouvernement s'efforcera d'appliquer les réformes sociales qu'il défend.

Désormais il quitte la scène politique. Il achèvera paisiblement son existence comme conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal et archiviste du groupe Saint-Simonien dont il s'efforcera, jusqu'à son dernier souffle, de rassembler les derniers fidèles.

Ainsi les tentatives de politique militante de Laurent de l'Ardèche se sont soldées par un échec. Comme l'écrit M. Pierre Broué, l'homme n'en reste pas moins sympathique. Il a voulu moraliser la politique, rester foncièrement fidèle à la doctrine et aux principes de la « famille » Saint-Simonienne. Qu'il n'y soit point parvenu ne saurait qu'à demi surprendre. D'autres ont renié l'Ecole pour devenir des chefs d'industrie ou des hommes politiques. D'autres n'ont essayé de mettre en pratique cette doctrine que dans un domaine économique restreint. Pour sa part, Laurent n'a renoncé à rien.

Il était donc fatal qu'il échoue. Les capitalistes, les défenseurs de l'ordre établi l'écoutèrent aussi longtemps qu'ils redoutèrent les fureurs de la classe ouvrière. Après les journées de juin, ils n'eurent plus pour lui que sarcasmes et mépris. Quant aux travailleurs, dans leur amertume et leur colère, ils renièrent et rejetèrent ce conciliateur.

Comme quoi un théoricien, quand il cesse de vivre dans l'abstraction, s'use presque toujours au contact de la réalité concrète...

GILLES MALET, LE PREMIER BIBLIOTHECAIRE DU ROI. — Voilà un nom que l'on ne connaît pas assez. Et pourtant, quelle reconnaissance tous les amateurs de livres et, plus spécialement, les milliers de lecteurs de la Bibliothèque nationale, ne devraient-ils pas porter à ce personnage! C'est lui, en effet, qui fut chargé par le sage roi Charles V d'installer en la tour de la Fauconnerie, au Louvre, la première librairie du roi, sa première bibliothèque, celle d'où est sorti notre actuel grand établissement national.

Malet partageait avec son maître le goût le plus vif pour les beaux manuscrits. Christine de Pisan, qui le connaissait bien, nous a laissé de lui un vivant portrait... « Le roi Charles avait un sien valet de chambre, lequel, pour cause que en lui savait plusieurs vertus, moult aimait. Ce valet, plus que tout autre, lisait souverainement bien, ponctuait de même, et était homme de sage entendement. Il avait pour nom Gilles Malet. »

Excellent Gilles Malet! A peine pourvu de cette charge flatteuse, il engage du personnel à qui il octroie généreusement quatre sous de gages par jour : car il avait bien compris que bibliothécaires, archivistes et autres gens bien savants, possédant toutes les joies de l'esprit n'ont pas besoin de surcroît des satisfactions matérielles... Il crée ainsi un usage que tous les régimes s'empresseront de respecter. Mais il organisa aussi un atelier de reliure; il emploie des enlumineurs, il passe contrat avec des libraires. C'est, en bref et déjà, un remarquable administrateur.

Il paie d'ailleurs de sa personne et c'est lui-même qui en 1373 entreprend le catalogue général de la bibliothèque du roi qu'il écrit d'une belle écriture gothique : Inventaire des livres du roi, notre sire, étans en son chastel du Louvre, en trois chambres, l'une sur l'autre, enregistrés de son commandement par moi, Gilles Malet, son valet de chambre.

Ce premier catalogue ne comportait encore que neuf cent dix manuscrits. Mais la bibliothèque s'enrichit très rapidement. En 1384, elle atteignait le chiffre de douze cents. Deux cent dix volumes furent encore acquis de 1384 à 1411. Gilles parvint à recueillir un certain nombre de collections, comme, par exemple, cent quatorze manuscrits de langue hébraïque trouvés, après l'expulsion des Juifs, dans une maison du faubourg Saint-Denis ayant pour enseigne un porcelet.

Bibliothécaire prudent, Gilles note soigneusement les emprunts. C'est ainsi qu'il ne manque pas de consigner le prêt qu'il fait à

Louis Ier d'Anjou, le frère de Charles V, d'un manuscrit de l'Apocalypse de saint Jean dont ce prince a besoin pour la confection de son « beau tapis ». Et cette note est doublement précieuse puisqu'elle nous permet de vérifier la date à laquelle fut entreprise cette célèbre tenture de l'Apocalypse d'Angers, joyau de la tapisserie française, et aussi de connaître un des nombreux manuscrits dont le peintre Jean de Bruges s'est inspiré pour l'exécution de ses cartons.

C'est donc bien à juste titre qu'à l'entrée de la Bibliothèque nationale une plaque de marbre rappelle aux passants le nom de Gilles Malet.

Mais enfin, ce valet de chambre et maître d'hôtel du roi, il avait une famille, et même des descendants! Sur eux, il faut avouer qu'on ne savait pas grand-chose ou du moins que les renseignements qu'on possédait étaient épars et incomplets. On lira donc avec intérêt l'étude que M. Estournet vient de consacrer à Gilles Malet sans doute, mais aussi à sa famille dans le Bulletin de la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Etampes et du Hurepoix. M. Estournet ne s'est pas contenté de faire œuvre d'érudit. Il a su présenter cette notice avec goût, il l'a illustrée d'admirables reproductions en hors-texte. Et ainsi pouvons-nous admirer les portraits de notre bibliothécaire et de son épouse Nicole de Chably en magnifiques costumes de cérémonie. Et même si, selon toute vraisemblance, les traits ne sont pas très fidèles, l'essentiel est que nous puissions les imaginer dans des habits qu'ils purent porter.

Mais il y a mieux : en 1854, on a trouvé au cours de la réfection de l'église de Soisy-sous-Etiolles une pierre longue de 2 mètres sur 0 m 65 de haut. Ce n'était pas une pierre tombale, mais une sorte de retable, gravé en creux, rehaussé de couleurs et formant tableau. Sur un fond de mosaïque compartimentée se détache une Passion avec les personnages habituels et, de chaque côté, selon l'usage, les donateurs, agenouillés et les mains jointes. Et pour qu'on puisse bien les identifier, une inscription nous apprend que l'un est Monseigneur Gilles Malet et l'autre Madame Nicole de Chambly, sa femme.

L'œuvre est charmante, les personnages expressifs, la composition bien équilibrée. Que notre bibliothécaire ait lui-même veillé à l'exécution de ce remarquable morceau, on peut le supposer. Et la découverte de ce retable nous prouve que Gilles Malet ne fut pas seulement un bon serviteur de la monarchie, mais un homme de goût et un artiste qui mérite toute notre sympathie.

Jacques Levron.

GAZETTE

Ungaretti et la poésie de Jouve.

Nous avons annoncé le mois dernier qu'un choix de poèmes de Pierre Jean Jouve, traduits en italien, venait de paraître à Rome aux éditions Carucci, avec une présentation de Giuseppe Ungaretti.

André Pieyre de Mandiargues a bien voulu traduire pour le Mercure *le texte du grand poète italien, que voici :*

« *La maîtrise de Pierre Jean Jouve est par récits et poèmes* « *dans la longue passion avec laquelle il s'est fait le témoin d'une* « *ombre qui ne tient pas aux mots mais à l'essence et à la vie.* « *Les mots nous semblent obscurs — alors qu'en réalité ils nous* « *illuminent, — seulement quand ils se sont enfoncés dans le* « *secret d'être et de vivre, pour nous en rapporter le reflet mythique,* « *s'ils arrivent à exprimer ce que nous nommons poésie. Que le* « *mot ait parcouru des labyrinthes et s'y soit égaré, prenant par-* « *fois la bonne issue, il faut que cela se sente, et l'on doit voir* « *aussi qu'à les scruter, ces labyrinthes, il a, quand la mémoire* « *s'est un peu retrouvée, perdu son regard ordinaire; autrement* « *c'est un faussaire que ce mot-là, c'est un mot vide, un mot privé* « *de réalité, un mot qui ne réussira plus à se faire parole.*

« *Ma poésie n'est pas tributaire de mon enfance, — nous dit* « *Jouve en avertissement, — je ne puis me penser moi-même que* « *comme adulte.* » *Ailleurs :* « *Si vous voulez, l'Art n'est pas lié* « *pour moi à une origine locale; c'est affaire de* sang, *d'héritage.* » *Ou encore :* « *Trouver dans l'acte poétique une perspective reli-* « *gieuse — seule réponse au néant du temps.* »

« *Une poésie enracinée donc dans une culture adulte, trop adulte,* « *qui, par méditation plus que par illumination, ne peut tenter de* « *revenir sur soi-même qu'à travers le recours tenace aux rela-* « *tions avec les origines, ou, pour mieux dire, avec le principe.* « *L'enfance mise hors de cause, Jouve poète, dans ses chants ou* « *dans son œuvre romanesque, n'aura jamais d'autre thème que* « *l'amour, comme — nous suggère-t-il — Mozart dans le* Don Gio- « vanni, *comme Berg dans* Wozzeck. *L'amour écrasé par le péché se*

« transmua en la mort, l'unité humaine fut mutilée à cause de la « luxure et elle se scinda, elle est brisée, elle s'émiette d'une « génération à l'autre, laissant en héritage au sang des stratifi- « cations de nuit, faisant toujours plus noire la nuit de l'homme.

« Comment des mots, à la semblance de rêves qui visiteraient « votre sommeil, peuvent affleurer à la surface de cette nuit pro- « fonde, comment ils deviendront paroles de poésie à la condition « que vous deviniez et découvriez en eux votre humaine et infinie « responsabilité propre, avec les données exactes de votre propre « personnage, et que vous appreniez à donner un but à votre « propre drame, qui est de vivre avec tous les autres ensemble : « voilà la leçon de Jouve.

« Son œuvre est apparue comme sous le signe de Niobé.

« Dès le principe, il n'y avait pour Niobé rien que des enfan- « tements et la catastrophe, et pourtant, mêlé à l'infortune alors « même que dans la trop longue douleur son âme semblait s'être « faite de pierre, jamais n'était absent :
« Le Chant d'alouette première
« Puisque Dieu n'a pas voulu que le matin fût sans amour. »

Giuseppe Ungaretti.

Traduit par A. Pieyre de Mandiargues.

L'Office du vocabulaire français.

On nous demande d'attirer l'attention des lecteurs du Mercure, *et nous le faisons bien volontiers, sur le nouvel « Office du vocabulaire français », que préside Georges Duhamel et dont le siège est à* Vie et langage, *13 (ou 17?) rue du Montparnasse, Paris* (6e).

L'Office se propose de consulter le plus grand nombre possible de personnes qualifiées sur le choix et la naturalisation des mots nouveaux, et aussi de renseigner les personnes qui voudraient le consulter sur des questions de vocabulaire. Donnez-lui votre nom et votre adresse : il vous documentera sur ses projets. Il diffuse un manifeste dont voici quelques passages :

« La langue française est menacée par l'invasion de néologismes « qui débouchent du langage technique dans le langage courant « ou qui se substituent aux mots traditionnels à la faveur de la « mode, de la paresse ou d'une certaine prétention pleine de « sottise. Le danger est grave : non seulement l'aspect extérieur « de notre langue se modifie, mais encore sa structure s'altère et, « par voie de conséquence, l'esprit, la mentalité de ceux qui la « parlent risquent de se corrompre.

« Lutter contre ce danger n'est pas faire preuve de dirigisme « linguistique, ni de purisme nationaliste, encore moins de xéno-

« phobie. D'ailleurs, ce n'est pas en truffant notre vocabulaire de « mots étrangers, souvent pris dans une acception aberrante, que « nous acquerrons l'amitié des peuples ou travaillerons pour la « compréhension internationale. En vérité, il importe que la France « continue de parler son langage traditionnel, façonné au cours de « l'histoire par une foule d'artistes, d'artisans scrupuleux et par « le génie créateur du peuple français lui-même. (...)

« (...) *En exerçant un contrôle sur le vocabulaire, en obtenant « que tous l'aident à exercer ce contrôle, l'Office travaillera pour « le maintien de notre langue dans sa vocation traditionnelle de « grande langue de culture, apte par sa vigueur et sa clarté à servir « autrui, comme elle faisait à l'époque où les peuples la prenaient « comme langue diplomatique, apte à répandre dans le monde les « richesses spirituelles de la nation.* »

Nous pensons, à vrai dire, que ces principes ne seront pas admis sans discussion, et qu'il se trouvera plus d'un usager pour estimer que la question n'est pas si simple. Mais il ne s'agit pas de cela. En même temps que son manifeste, l'Office diffuse un autre document où il demande d'inscrire les néologismes qui paraissent particulièrement indésirables, et les équivalents que l'on propose d'en donner :

— soit par une transcription selon une graphie et une phonétique francisées;

— soit par traduction;

— soit par un décalque à l'aide d'un mot déjà vivant dans la langue, ou d'un mot pris dans une acception nouvelle, ou d'une dérivation nouvelle à partir d'un radical commun.

« Pour vous aider dans votre choix, poursuit le document, « nous vous indiquons un certain nombre de néologismes. Nous « n'avons obéi à aucun critère en élaborant cette liste. Elle n'est « pas complète. Il s'en faut de beaucoup. Vous pouvez choisir des « mots qui n'y figurent pas.

« Il peut arriver que certains mots enregistrés ci-dessous vous « paraissent dignes d'être classés dans une catégorie spéciale — « à savoir les mots qui, d'une part, correspondent à une notion « importante, mais pour lesquels notre langue ne dispose pas « d'équivalents à la fois exacts, commodes, euphoniques, et qui, « d'autre part, se trouvent déjà consacrés par l'usage courant sous « leur aspect actuel, de telle sorte qu'il semble vraiment difficile, « sinon déraisonnable, de les évincer ou même de les modifier en « les francisant.

« Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir souligner « d'un trait ces mots-là, manifestant qu'ils doivent ainsi, à votre « sens, demeurer à l'écart de notre effort parce que toute tentative « d'action exercée contre eux semble condamnée d'avance à l'échec.

« Best-seller, black-out, brain-trust, bungalow, businessman, « clearing, cover-girl, dumping, fair-play, gangster, garden-party, « goal, grill-room, groggy, hold-up, knock-out, leader, living-room, « manager, new-look, outsider, pin-up, planning, pool, pressing, « racketter, recordman, reporter, réservation, rugbyman, rush, « select, sex-appeal, shopping, speaker, standard, standing, star, « starlett, sunlight, supporter, surprise-party, suspense, tanker, « toast, trust, up-to-date, visionner, week-end, etc. »

Diderot Posthume.

On se rappelle le grand article sur « Diderot et son lecteur » que M. Herbert Dieckmann a publié dans le Mercure *d'avril* (*pp.* 620-648). *Cette étude a reparu, peu après, dans la collection « Astrée » du Club du Meilleur Livre, en tête d'un volume réunissant le* Neveu de Rameau, *l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot, *le* Rêve de d'Alembert *et la* Suite de l'entretien.

Dans le Figaro Littéraire *du* 11 *mai, M. André Billy, de l'Académie Goncourt, a consacré tout son (ou tous ses?) « Propos du Samedi » au travail de M. Herbert Dieckmann, à qui l'auteur de la* Vie de Diderot *oppose diverses objections. Dans la ligne de notre revue, laissons de côté les approbations et relevons quelques objections de André Billy :*

« Si la censure des ouvrages philosophiques s'était relâchée, « ni les jésuites, ni Fréron, ni le Conseil d'Etat, ni l'archevêque « de Paris, ni la reine, ni le parti du Dauphin, ni le Parlement « ne s'étaient relâchés, eux, et il en résulta que, dès 1758, *d'Alem- « bert, codirecteur de Diderot, annonça son intention de rendre « son tablier, ce qu'il fit l'année suivante, en octobre. En avril, « Diderot avait été à deux doigts de prendre la fuite. Au mois de « mai de* 1760, *l'abbé Morellet fut proprement mis à la Bastille « pour avoir répondu à la comédie des* Philosophes *par la* Vision « de Charles Palissot. *En* 1762, *Catherine II, Voltaire et Galitzine « conseillèrent à Diderot d'aller finir l'*Encyclopédie *à Saint- « Pétersbourg. Au début de* 1758, *Voltaire lui avait déjà conseillé « d'aller la finir à Lausanne. En* 1765, *l'*Encyclopédie *fut condamnée « par l'Assemblée du clergé. En* 1766, *Sartine, à qui le parti dévot « faisait peur, interdit la distribution des volumes. Le libraire « Le Breton fut mis à la Bastille et les souscripteurs invités à « déposer leurs volumes dans les mains du ministre Saint-Florentin. « Peu de temps après, ce fut l'exécution du chevalier de La Barre. « Un conseiller au Parlement avait rejeté sur les philosophes la « responsabilité des profanations d'Abbeville. Une fois de plus « Voltaire donna à Diderot le conseil de prendre le large... Je ne « rappelle pas tout cela pour prouver que Diderot a été retenu de « publier ses meilleurs ouvrages par la peur, mais je trouve que*

« M. Dieckmann traite trop légèrement le danger que, sous « Louis XV, des écrits philosophiques subversifs, censurés ou non, « faisaient courir à leurs auteurs. »

A propos de La Religieuse *:*

« La Religieuse *est encore considérée par une bonne part du « public actuel comme un roman abominable et scandaleux. C'est « une des œuvres les plus importantes de Diderot et l'un des grands « romans français, mais tout le monde n'est pas forcé d'être de cet avis. »*

Citons encore la conclusion de M. André Billy :

« A mon avis, et en dépit des intéressantes considérations de « M. Dieckmann sur la psychologie de Diderot, le mystère demeure « à peu près entier. Diderot travaillait à une édition complète « de ses œuvres destinée à enrichir Angélique. Malgré son grand « amour pour sa fille il y a renoncé, il s'est contenté de léguer « à celle-ci ses manuscrits et des copies. C'est étrange. Ce ne « l'est pas moins que l'indifférence qu'il avait témoignée long- « temps pour le sort des textes remis par lui à Grimm. »

Lettres canadiennes françaises.

La chronique que M. René Garneau a publiée dans le numéro de février du Mercure *sur les lettres canadiennes françaises a eu quelques échos au Canada même.*

« Cet exposé fait partie d'une série de conférences et d'articles que donne M. Garneau pour mieux faire connaître en France les divers aspects de la pensée canadienne. C'est ainsi que, par exemple, M. Garneau a analysé le caractère du roman et de la poésie de son pays le 2 février 1956, au cours d'une séance de la Société des gens de lettres tenue spécialement pour honorer la littérature canadienne. En mars, il a démontré les causes de l'intérêt grandissant des critiques français pour les lettres canadiennes, dans un premier article paru dans le Mercure de France.

« Le second article, qui est imprimé dans le numéro de février de cette même revue, explique que le goût nouveau au Canada pour les essais et les études provient en partie d'un « sens plus exigeant de la liberté de l'esprit, d'une formation intellectuelle plus poussée en profondeur et plus ouverte sur l'extérieur ».

La chronique de M. René Garneau a suscité, de la part de M. Pierre de Grandpré, des réactions nuancées dans Le Devoir *(Montréal) du 30 mars :*

« Le point de vue du « clerc » qui refuse de « trahir », au sens où l'entendait un Julien Benda, isole l'esprit et le détache de la vie — d'une vie par trop absorbante et pressante — selon

une perspective hautaine et sévère, encore trop rarement adoptée dans notre milieu. M. Garneau ne nous semble pas, toutefois, aussi sensible que bien d'autres bons esprits au fait que non seulement l'intelligence française, mais la « vie » française elle-même n'a pas, en Amérique, des lendemains si parfaitement assurés que la vigilance (c'est-à-dire notre « nationalisme », si l'on en saisit bien l'essence) soit d'ores et déjà un obstacle pur, à combattre sans quartier. A notre avis, nos « clercs » doivent superposer et non pas opposer leur action aux luttes vitales et inévitables. Ils n'ont pas à s'en prendre avec acharnement à la piétaille de nos écrivains « engagés »; bien plus, ils ne peuvent mener ce combat mineur, nous semble-t-il, qu'en « trahissant » l'esprit malgré eux, et cela de bien des façons. Une civilisation a d'abord besoin de rester vivante pour donner ses fruits. La nôtre, sous l'étreinte notamment de l'américanisation, est en pleine crise et, plus que jamais, vit dangereusement; l'égaliser tout de go et comme en songe à ses propres rêves, c'est se leurrer. « Agere semitur esse » : est-il besoin d'évoquer semblable évidence? Le désintéressement de l'esprit ne peut encore se rencontrer à tous les carrefours de notre production intellectuelle. Telle est notre condition.

« Il reste vrai cependant que nos penseurs et nos artistes littéraires, tous ceux qui ont véritablement la vocation d'une grande œuvre planant au-dessus de la mêlée quotidienne, ont strictement besoin de l'encouragement d'une critique conçue selon les plus hautes exigences. »

Au Mercure de France.

M. Pham Duy Khiêm et les « Légendes des terres sereines ». — *Le 13 juin, l'Académie française a décerné son prix Louis Barthou, l'un des plus importants dont elle dispose, à M. Pham Duy Khiêm pour son roman* Nam et Sylvie. *La presse a indiqué que l'auteur qui se cache sous ce pseudonyme est un diplomate vietnamien, ancien élève de notre Ecole normale supérieure et agrégé de l'Université de Paris.*

A cette occasion, et sans vouloir montrer moins de discrétion, citons ces lignes du « Courrier des Messageries Maritimes » (numéro de mars-avril) sur les Légendes des terres sereines *parues au* Mercure *en* 1951 :

« Livre délicat, d'une grande simplicité de ton, plein de sagesse et de bonté, inspiré par le folklore annamite. Son auteur, actuel Ambassadeur de la République du Viet-Nam en France, l'a écrit directement en un français si parfait que certains critiques y ont retrouvé dans ses cadences « la pureté et la pudeur raciniennes ». M. Pham Duy Khiêm aurait pu, en ajoutant beaucoup d'ornements exotiques à sa prose, faire de certains contes brefs de longues

nouvelles. Il a préféré, avec raison, à l'instar d'un sensible artiste du vieux Hué, dessiner légèrement paysages et personnages comme du bout d'un fin pinceau et ne mettre dans ses desseins qu'un minimum de couleurs. L'évocation n'est pas, de ce fait, moins réussie et la porte moins largement ouverte aux rêveries.

S'il y a dans Légendes des terres sereines *beaucoup d' « histoires tristes et jolies » offrant, comme l'écrit l'auteur, « cette fine fleur d'imagination et de rêve d'une délicatesse propre à nos pères », telles* L'Ombre et l'Absent *ou* La Sainte et l'Enfant *reprises « à l'oubli où dorment les vieilles pagodes annamites », on y trouve aussi de la profonde sagesse dans une historiette de deux pages comme* Le Tailleur et le Mandarin, *et un esprit inventif ami de l'humour lorsqu'il est question du* Crabe da-trang *ou d'expliquer la raison pour laquelle les moustiques, « ces maudits insectes, bourdonnent sans cesse à nos oreilles en cherchant à sucer un peu de noire sang ». On y trouve encore la plus connue des légendes d'Annam, « probablement très vieille », celle du Bétel et de l'Aréquier, et, passant de la légende aux souvenirs d'une vie, quelques pages intitulées* La Boîte de Bétel de ma Grand'Mère, *exquises de sentiment.*

Se rattachant au légendaire universel, donnant un peu de l'âme du vieil Annam tranquille, les Légendes des terres sereines *mettent en scène l'Empereur de Jade et les génies de sa cour, les célestes* tiên *vêtues de soie blanche, les tortues d'or qui parlent, des sages cultivant « l'arbre de la vertu » et des rois se disputant une arbalète surnaturelle, des princesses « à la beauté sereine » et des mandarins aux sages sentences, emmenant doucement le lecteur, par la grâce d'un bel écrivain vietnamien de langue française, loin de ce « monde de poussière rose » qui est le nôtre, vers « les coins d'eau et les montagnes bleues », au « pays où l'on va en remontant les fleuves »...*

★ *Sur Charles Guérin (voir notre numéro de juin, p. 369), signalons tout particulièrement l'article de M. Emile Henriot paru dans la « Revue des Deux Mondes » du 1er juin.*

Rappelons qu'il existe encore aux Editions du Mercure de France deux volumes de Charles Guérin, le Semeur de Cendres *d'une part, et d'autre part, un tome réunissant* L'homme intérieur *et* Derniers Vers.

★ *Nous avons cité, le mois dernier, l'article signé Paul Delior que notre revue avait publié le 1er décembre 1907. Mais nous avons omis d'ajouter que Paul Delior s'appelait en réalité Paul Escoube, et que son article sur Guérin a été repris dans le recueil de Paul Escoube,* Préférences, *paru en 1913 rue de Condé, avec d'autres études sur Gourmont, Mallarmé, Laforgue et Verlaine (il reste encore quelques rares exemplaires de* Préférences).

★ *Le Prix Gabriel Vicaire, décerné par la Maison de Poésie, a été attribué à Mme Gisèle Lombard Mauroy pour sa plaquette de poèmes* Le temps revient, *publiée au* Mercure de France.

Ce prix récompense une œuvre de poésie traditionnelle.

★ *Les deux recueils de poèmes qui avaient obtenu conjointement en février dernier le Prix de Poésie de l'Association au service de la Pensée Française consistant en l'édition du manuscrit, ont été publiés le mois dernier au* Mercure.

Il s'agit de La Vigie aveugle *de Anne-Marie Bauer dont plusieurs poèmes ont paru au* Mercure, *et de* D'une voix chuchotée *de André Henry.*

★ *Nous tenons à préciser que le texte d'Alain paru dans le* Mercure *du 1er juin est extrait d'un livre sur la Pédagogie à paraître prochainement aux* Presses Universitaires de France.

Rappelons que les ouvrages d'Alain publiés aux Presses Universitaires de France *sont les suivants :* Philosophie, *en 2 volumes (t. I en réimpression; t. II,* 500 *francs);* Propos sur la Religion (460 *francs);* Propos sur l'Esthétique (288 *francs);* Politique (580 *francs);* Stendhal *(en réimpression);* Lettres sur la philosophie première (360 *francs*).

★ *Le numéro XIX de la revue internationale semestrielle* Botteghe Oscure, *dont nous avions annoncé la prochaine parution dans le* Mercure *de mai, est en vente.*

★ *De Ladislas Dormandi, le* Mercure *a déjà publié plusieurs nouvelles : « Le président de la cour suprême » (avril* 1953), *« Cauchemar » (juin* 1954), *« Les retraités » (novembre* 1955), *« La fille au bec d'oiseau » (juillet* 1956).

★ *De Georges-Emmanuel Clancier : « Comme autrefois », poème (mai* 1956).

★ *De Jean-François Chabrun : « La route des Indes », poème (mars* 1952), *« Jeanne au Boisson », poème (mai* 1953).

★ *De Jean Rousselot : « C'est la nature », poème (juillet* 1949), *« Cinq poèmes » (octobre* 1950), *« Pas le droit de crier », poèmes (août* 1952).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 4230
Dépôt légal : 3e trimestre 1957.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

LA
COLLECTION RELIÉE
DU MERCVRE DE FRANCE

comprend d'ores et déjà sept titres
en douze tomes (dont sept épuisés)

ANDERSEN. — Contes
Traduction intégrale de P.-G. La Chesnais. 40 images en couleurs de Jacques Hartmann. Quatre tomes. — épuis

MADAME D'AULNOY. — Les Contes des Fées
Édition intégrale. 20 illustrations de Berthold Mahn. Deux tomes. Ensemble. — 2.400

GEORGES DUHAMEL. — Les Livres du Bonheur
Les Plaisirs et les Jeux, Les Erispaudants, Mon Royaume, Fables de mon jardin réunis en un seul volume. Ornements de Jacques Hartmann. Un volume. — en préparati

RUDYARD KIPLING. — Les Livres de la Jungle
Traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières. Ornements indo-persans du XVI[e] siècle. Deux tomes. — épuis

PAUL LÉAUTAUD. — Œuvres
Le Petit Ami, In memoriam, Amours, poésies et essais réunis en un volume. — 1.800

LOUIS PERGAUD. — La Guerre des Boutons
20 dessins au trait en noir de Jacques Hartmann. Un volume. — 1.200

ARTHUR RIMBAUD. — Œuvres
Texte intégral revu et corrigé. Un volume — épu

HORS COLLECTION

GEORGES DUHAMEL. — Chronique des Pasquier
Édition intégrale en un volume sur papier bible relié plein cuir, avec 83 photographies hors texte. — 7.500

LOUIS PERGAUD. — Œuvres.
Édition intégrale en un volume sur papier bible. 65 illustrations gravées sur bois dont 16 hors texte en couleurs de Paul Lemagny. — épu

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

MIREILLE VINCENDON

LES CAHIERS D'ANNABELLE

Roman. **390** fr.

GÉRARD MURAIL

PORTULAN

Poèmes. **480** fr.

deux recueils suivants
eçu le Prix de Poésie 1957 de l'Association
service de la pensée française"
été tiré de chacun 25 ex. sur Rives à **900** *fr.*

NE-MARIE BAUER

A VIGIE AVEUGLE

fr. Poèmes.

DRÉ HENRY

UNE VOIX CHUCHOTÉE

fr. Poèmes.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

DERNIÈRES PUBLICATIO

MICHEL ALEXANDRE

En souvenir de Michel Alexandre
Leçons, textes, lettres. 480

MADAME D'AULNOY

Les Contes des Fées, illustrés par Berthold Mahn.
Deux volumes reliés. Ensemble . 2 400

LLOYD JAMES AUSTIN

L'Univers poétique de Baudelaire 750

LÉON BLOY

Journal, Tome I (1892-1904).
présentation et notes de Joseph Bollery. 1.200

GEORGES CONDOMINAS

Nous avons mangé la forêt
Illustré de 45 photographies en héliogravure, avec cartes, tableaux, dessins, plans, index. 1.500

ANDRÉ DELATTRE

Voltaire l'impétueux, essai, présenté par R. Pomeau 390

GEORGES DUHAMEL

Chronique des Pasquier, illustrée, en un vol. sur papier bible 7 500
Les Compagnons de l'Apocalypse, roman 450
Israël clef de l'Orient 360

COMTE DE GOBINEAU

Lettres persanes, publiées par A.-B. Duff

PIERRE JEAN JOUVE

Mélodrame, poème 360
La Vierge de Paris, poèmes (entrée au fonds) 600

PAUL LÉAUTAUD

Lettres à ma mère (préf. de Marie Dormoy) 450
Le petit ami, Essais, In memoriam, Amours (broché) 750
(relié) 1.800

GISÈLE LOMBARD-MAUROY

Le Temps revient, poèmes 300

LOUIS PERGAUD

La guerre des boutons, illustrations de Jacques Hartmann, reliure pleine toile, fers spéciaux. 1.20

// MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXX
N° 1127 — 1er Juillet 1957

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

Manuscrits

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).